

La Revue

# MODERNE

DECEMBRE - 1943

15c

MONTREAL 14c PLUS TAXE



*Tirage ce mois-ci  
plus de 70,000 exemplaires*

# Enrôlons nous!

## Depuis longtemps nous devrions être dans la mêlée

Maintenant que cette forteresse qu'est l'Europe est assaillie—aujourd'hui que nous avons atteint la phase critique du gigantesque conflit—il importe de plus en plus de remplacer par des femmes les hommes qui pourraient rallier le combat. Et c'est ici que nous, femmes, pouvons—*devons même*—apporter notre appui. Depuis longtemps nous devrions être dans la mêlée.

L'armée canadienne offre un choix varié d'emplois intéressants et importants—emplois que seules des femmes peuvent remplir parfaitement. Il existe sûrement dans les cadres du Corps féminin de l'armée canadienne une fonction qui vous conviendra tout particulièrement—fonction que vous serez d'ailleurs fières d'accomplir et qui vous procurera en même temps de nombreuses occasions d'avancement. En outre, ne serez-vous pas heureuses de l'effort vital que vous fournirez en vue de hâter la victoire?

Vous y rencontrerez de plus un groupe de compagnes aimables et obligeantes. Le besoin est pressant. Enrôlons-nous. Ne laissons pas toute la tâche aux hommes: c'est aussi notre combat.

*Pour plus amples renseignements, présentez-vous ou écrivez au bureau de recrutement le plus rapproché. Cette démarche ne vous engage à rien.*



## CANADIAN WOMEN'S ARMY CORPS

# La Revue MODERNE

Montréal  
Décembre 1943  
Vol. 25 - No. 8

PRÉSIDENT : HECTOR AUTHIER, M. P.  
V.-PRÉSIDENT ET DIRECTEUR : ROLAND BEAUDRY  
DIRECTEUR LITTÉRAIRE : GÉRARD DAGENAIS  
DIRECTEUR ARTISTIQUE : ROGER FRIGON



## SOMMAIRE

### Roman complet

Le refuge . . . . . Jacques Baschet 24

### Nouvelles

Le "lieutenant" Willie . . . . . Stanley Paul 5  
Confidences . . . . . Jean Desprez 9  
Le réveillon . . . . . Guy Jasmin 14

### Articles

Grandeur et décadence de Mussolini . Auguste Viatte 7  
Deux grands Français . . . . . Roger Duhamel 10  
Rocheuses ou Laurentides? . . . . . Jacqueline Boucher 12

### Chroniques féminines

La mode — Séduisante . . . . . Madeleine Caron 17  
La cuisine — Repas de famille . . . . . Brigitte 44  
La beauté — Se détendre . . . . . Madeleine Caron 46

### Chroniques mensuelles

Les livres . . . . . Roger Duhamel 11  
Les mots croisés . . . . . 27  
Vous répondez? . . . . . 54  
La petite poste . . . . . 59

### Editorial

Entre nous . . . . . Roland Beaudry 4

### Couverture

Pour qu'il revienne . . . . .  
(Photo — Bomac, manteau de Labelle Fourrures, sculptures de Sylvia Daoust.)

Les manuscrits fournis aux éditeurs reçoivent toute la considération possible, mais avec la restriction qu'ils restent aux risques de l'auteur et sans que les éditeurs s'engagent à les accepter ou à les publier. La REVUE MODERNE laisse à ses collaborateurs l'entière responsabilité de leurs écrits.

ABONNEMENT : \$1.50 pour un an. États-Unis, \$2. par année. Faire toutes remises par mandat postal, bon de poste ou chèque accepté. Enregistré comme matière postale de seconde classe au bureau de poste de Montréal.

LA REVUE MODERNE est publiée mensuellement par la Revue Moderne Limitée, à ses bureaux et ateliers, 320 est, rue Notre-Dame à Montréal — MArquette 3661.

"J'entrevois, Margot, une merveilleuse idylle dans votre main, mais non dans votre sourire"



"Les lignes de votre main sont comme un livre ouvert, Margot; vous étiez destinée au bonheur en amour! Mais, mon amie, vous laissez votre sourire entraver votre bonne fortune. Vous savez, des gencives flasques et sensibles peuvent atténuer l'éclat de votre sourire. Une teinte rosâtre sur les soies de votre brosse à dents est un avertissement — il est temps de consulter votre dentiste!"



Mais oui, Mlle Chamberland, sur des gencives saines reposent pour beaucoup l'éclat de vos dents et le charme de votre sourire. Les aliments mous privent les gencives d'exercice et les rendent souvent flasques. Pour les stimuler, massez-les régulièrement.



"Comme j'étais sotte de ne pas comprendre que les gencives, aussi, requièrent des soins. Dorénavant, j'emploierai régulièrement Ipana avec massage. J'aime la fraîcheur et la saveur d'Ipana. Déjà, mes dents brillent davantage!"



Une prédiction se réalise! (Margot, en elle-même)! "Cette chiromancienne m'avait affirmé qu'un jeune homme se trouverait sur mon chemin. Je l'ai rencontré... et il est magnifique! Quel merveilleux plaisir de l'entendre me dire que ce fut "le coup de foudre" dès l'instant où je lui ai souri! Je dois, pour une bonne part, mon bonheur à Ipana avec massage et à ce qu'il a fait pour enjoliver mon sourire."

Pas de risques à prendre avec cette "teinte rosâtre" — gare!

Si vous remarquez une teinte rosâtre sur votre brosse à dents — consultez votre dentiste. Il vous dira peut-être que les aliments mous, de nos jours, ont privé vos gencives d'un exercice nécessaire pour les garder fermes, saines. Comme tant d'autres dentistes, il vous suggérera peut-être "le salutaire stimulant d'Ipana avec massage."

Car Ipana n'a pas seulement pour objet de nettoyer à fond vos dents, mais aussi, grâce au massage, de raffermir vos gencives. Chaque fois que vous brossez vos dents, massez aussi vos gencives avec un peu d'Ipana. Confiez à Ipana le soin de fortifier vos gencives, de donner plus d'éclat à vos dents et d'ajouter un charme irrésistible et ravissant à votre sourire.

Un produit de Bristol-Myers—Fabrication canadienne

Commencez aujourd'hui!

## IPANA ET LE MASSAGE



# Entre nous

**D**EPUIS 1939 nous faisons un effort militaire qui soutient la comparaison avec celui des autres Nations- Alliées. Suivant le besoin du moment et le lyrisme de l'orateur nous avons été qualifiés de grenier du monde, d'arsenal de l'Empire, de bastion de la démocratie et de rempart de la liberté.

Depuis cinq ans nous nous saignons à blanc sans maugréer plus que de mesure. Nous nous gagnons, dit-on, une place parmi les grandes nations d'après-guerre et notre rôle dans l'avenir sera considérable.

Malheureusement arrive une conférence comme celle de Moscou et nous devons constater que nous ne sommes pas encore tout à fait "arrivés" parmi les grandes nations. C'est regrettable à plusieurs points de vue. Ce l'est d'autant plus que nous représentons ici une partie du monde français et que l'on n'a pas jugé opportun de donner de représentation à la France combattante plus

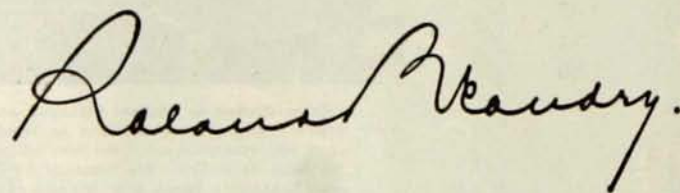
qu'à nous. Le monde français, hélas ! n'avait pas large place à Moscou.

Ceci nous laisse à penser que notre devoir de Français d'Amérique est plus impérieux que jamais. Si nous avons part aux peines et aux sacrifices il n'est pas anormal que nous nous attendions à avoir la même part aux délibérations et aux plans d'avenir. Nous n'avons pas fini de réclamer.

Nous nous préparons à célébrer un cinquième Noël de guerre; nous espérons tous que ce sera le dernier.

Depuis 1941 nos raisons d'optimisme grandissent. En décembre 1942 le débarquement en Afrique-Nord nous donnait une conquête de premier plan. En décembre 1943 nombre des nôtres sont en Italie où la conquête se continue. L'on parle toujours de débarquement en Europe, en France peut-être ou ailleurs sur le littoral. Songeons un instant à l'anxiété avec laquelle les pays conquis voient venir ce moment de l'invasion. Quel Noël ce sera pour eux que celui qu'ils reverront en liberté !

Autour de la Crèche ne manquons pas d'avoir une prière pour eux.



## LE MOIS PROCHAIN

**L**E Canada-français a produit peu de conteurs en prose plus agréables que Ringuet, auteur fort en demande dont les succès ne se comptent plus.

Pour nous permettre de bien commencer la nouvelle année, Ringuet nous offre en janvier un conte qu'il intitule "La Bénédiction". Vieille coutume canadienne et catholique, la bénédiction du Premier de l'An revient de droit au père; Ringuet

la voit donner par un autre... et, nous assure-t-il, son récit est authentique.

\* \* \*

Pendant que se continue la guerre se prépare la paix. Et de quelles innovations matérielles sera-t-elle faite cette existence de paix! Bernard Brouillet nous la montre sous un aspect que nous ne connaissions pas encore. Un monde de demain dans lequel l'existence quotidienne sera rem-

plie de surprises qu'on ne trouve même pas dans les contes de fées... un monde dans lequel tout fonctionnera à coups de bouton et de manettes... un monde transparent comme les édifices et les maisons dans lesquels nous vivrons.

\* \* \*

Cet agréable gardien de nos vieilles légendes, Marius Barbeau, nous raconte en janvier comment une chanson du

terroir, "Trois Petits Dorion" trouva son origine vers l'époque de la conquête. Paroles et musique de la chanson et illustrations de cette délicieuse artiste qu'est Marjorie Borden, dont on a déjà vu plusieurs oeuvres dans Moderne.

\* \* \*

Un auteur américain qui s'est taillé une réputation durable chez lui — et chez nous — Ben Ames Williams, a écrit "Coup de feu au crépuscule" traduit par Marc Lepré et servi à nos lecteurs dans le prochain numéro. Une nouvelle dramatique où l'on reconnaît toute la vigueur de la plume de l'auteur et qui saura fortement intéresser tous nos lecteurs jeunes et vieux.

\* \* \*

Line et Claire Droz ont souvent collaboré à des nouvelles, parmi les meilleures, que l'on ait lues ici. En janvier leur "Franchise Militaire" fera pousser plus d'un sourire car, si son cadre est celui de la guerre, elle n'a rien de belliqueux, au contraire. Une idylle qui s'ébauche en trois pages, "Franchise Militaire" plaira sûrement à nos lectrices avides de quelques pages plus sentimentales que ne l'est la vie quotidienne.

\* \* \*

Moderne a de grands projets pour 1944. Ce sera l'année de son vingt-cinquième anniversaire de naissance et cet événement sera célébré comme il le convient.

D'une année à l'autre, grâce à la collaboration de ses lecteurs toujours plus nombreux qui ont l'obligeance de nous informer de leurs goûts et de leurs désirs, Moderne progresse. Nous savons par exemple, l'importance de nos pages féminines pour la majorité de nos abonnés. On a pu se rendre compte de l'effort que nous faisons pour qu'elles soient aussi pratiques que possible et toujours conformes aux circonstances. Il en va de même, du reste, de tous les éléments de Moderne. Dans le choix des romans, des nouvelles, des articles, nous nous efforçons de satisfaire toujours mieux les désirs de nos lecteurs. Dans sa toilette, Moderne se pique d'une aimable coquetterie. Pour tout dire en quelques mots, on peut être sûr que 1944, comme chacune de ces dernières années, marquera encore un progrès.

\* \* \*

L'article de Gérard Dagenais sur la bibliothèque St-Sulpice que nous devons publier dans la présente livraison ne paraîtra que le mois prochain. Outre les considérations historiques sur cette institution et des notes sur sa renaissance après quelques années d'un sommeil regrettable, Gérard Dagenais examine dans son article le rôle que, selon lui, doit jouer une bibliothèque provinciale et profite de l'occasion pour exposer quelques idées générales sur la question des bibliothèques dans le Québec. C'est là une question éminemment importante dans la vie intellectuelle et pour le développement culturel du Canada français.

\* \* \*

Le roman du mois prochain: Une surprise de Premier de l'An.

Foule de lecteurs nous le demandaient depuis longtemps — en janvier nous leur présentons "L'ABBE CONSTANTIN" de Ludovic Halévy.

# LE "LIEUTENANT" WILLIE



PAR STANLEY PAUL

traduit de l'anglais par Albert Pascal

Quand Bob, l'aîné des deux frères Westover, descendit la ligne d'assemblage du Destin, les Parques lui donnèrent de l'élégance, de beaux yeux et un menton distingué.

Quand ce fut le tour de Willie Westover l'année suivante, elles ne le dotèrent d'aucun attrait particulier. Il passa avec le reste de la production courante sans retenir leur attention.

Dans la nursery, on s'empressait autour de Bob pour prévenir ses désirs avant même qu'il eût seulement tenté de les manifester. Willie, lui, pouvait crier toute la journée à en mourir dans son berceau sans qu'on s'occupât de lui. Puis Bob fut accueilli dans les meilleurs clubs mondains de Harvard. Willie, lui, se contenta d'obtenir de bonnes notes dans ses études.

Quand la mobilisation fut décrétée, Bob, qui avait su prévoir, obtint une commission. Willie, lui, partit pour le camp d'Upton comme simple soldat de deuxième classe.

Willie était un brave gars et on l'aimait bien — même les jeunes filles —, mais

jamais dans ce "sens-là". Les jeunes filles avaient tout de suite l'impression en le rencontrant de se trouver devant un adolescent très gentil pour sa mère, courtois à l'égard de son prochain et même bon, sans doute, pour les chiens. Mais ces estimables qualités ne donnaient pas à Willie le charme qui gagne d'emblée les cœurs.

Tandis que le brûlant soleil de l'été cuivre la peau d'autres jeunes hommes d'une belle teinte de brun polynésien et leur donne l'apparence de jeunes dieux noirs de la mer quand ils se promènent sur le sable des plages, Willie, lui, l'été, a l'air d'un plat qu'on a mis dans le four et qu'on a d'abord oublié de retourner puis de sortir à temps. Le soleil le brûle par endroits et bigarre curieusement le reste de son corps de grandes taches rousses qui, partant du front, éclaboussent la proéminence de son nez légèrement camus pour tomber en larges gouttes sur ses fortes épaules et en gouttelettes sur ses bras.

Peu importe le coiffeur auquel Willie

confiait la coupe de ses cheveux, ils offraient toujours l'aspect d'un paillason brun coco, au point qu'on y cherchait parfois inconsciemment le mot "bienvenue". La "bienvenue", c'était le sourire de Willie.

Car Willie n'était ni triste ni aigri. Il était bon et il était fatigué de toujours marcher sur des pieds dans les coins sombres entre les danses et de devoir ensuite s'excuser puis s'éloigner, en fredonnant quelque chose, d'un faux air nonchalant. Willie se sentait seul. Il eut voulu, lui aussi, plonger dans le courant de la jeunesse.

Oui, monsieur, quand les orchestres de danse lançaient partout leurs accords grésants à l'heure où la lune se lève, les soirs que le sang chante dans les jeunes corps et que les lèvres jeunes ne se refusent pas, eh! bien, Willie se sentait jeune lui aussi.

De bonne heure, le tout dernier soir de l'an dernier, il était seul dans sa chambre de l'appartement des Westover à New-York. Il avait vivement changé de

*C'est la veille du Jour de l'An que Willie Westover vit apparaître devant lui la déesse qui, d'un seul regard, devait changer sa vie.*

vêtements et jeté sans soin sur une chaise l'uniforme qu'il détestait, non pas, entendons-nous, pour ce qu'il symbolise, mais parce qu'il lui allait mal.

Willie se retrouvait donc en civil. Il avait mis son élégant smoking croisé, bien que tout lui faisait prévoir qu'il passerait la soirée seul à la maison. Il avait plus ou moins pris rendez-vous avec trois de ses camarades de tente, Magowan, O'Brien et Jones, mais il ne se sentait nullement le goût d'aller les retrouver. Ces braves zigues se précipiteraient sans doute vers quelque boîte de nuit tapageuse où il y a des hôtesse bienveillantes, mais Willie était un réaliste et il n'aimait pas beaucoup l'idée de passer la soirée avec une femme à tant le sourire.

En arrivant à la maison, il avait trouvé une note qui lui était adressée. Bob, comme toujours, l'avait précédé et, naturellement, la famille promenait l'ainé de salon en salon afin de faire admirer ses galons. Ils devaient tous rentrer plus tard, disait la note, et Willie pourrait se joindre à eux pour aller célébrer quelque part le saut de l'année. En attendant, il y avait le radio et le réfrigérateur.

Non. Willie décida d'aller tout simplement se promener sans but dans Manhattan. Il prendrait un cocktail au champagne chez Gaspard en fixant rêveusement la glace. Et il s'arrangerait pour voir la foule sur le Times Square à minuit sans toutefois se laisser entraîner par ses remous.

Et c'est au moment où il se levait pour sortir que la sonnette du téléphone de la porte résonna. Avec insistance. Willie se rappela que les domestiques étaient sortis. Il se rendit dans le foyer, décrocha le cornet et dit "Oui?"

— Mlle Hollister désire voir M. Westover.

Mlle Hollister? Qui ce pouvait-il être? L'une des amies de sa mère piquées de littérature? Une vieille fille peut-être, venue pour présenter ses vœux et emprunter un livre? Quoi qu'il en fût, c'était un autre être humain et, pendant quelques minutes, il entendrait une voix, verrait devant lui un visage... et c'était mieux que d'être seul.

— Faites-la monter, dit Willie.

Un moment plus tard, on frappait à la porte. Willie ouvrit. Et il n'agit pas du tout de façon hospitalière. On eut dit qu'il venait de recevoir un coup.

Imaginez des cheveux d'un blond de



miel et fins comme des fils de la Vierge encadrant une tête excessivement jolie et animée par des yeux d'un bleu doux de rêve. Une toute petite bouche rouge où se dessine la naissance du plus délicieux sourire. Ajoutez un petit nez mutin. Et vous avez la tête.

Voyez un corps élancé, gracieux, moulé dans une brillante robe de satin vert et, sur deux épaules d'une exquise rondeur, jetez un manteau du soir écarlate et vous avez à peu près l'image de beauté surgie devant les yeux de Willie.

Willie reçut cette apparition comme un choc. Et il entendit une voix qui avait toute la suavité des cordes dans une valse de Strauss.

— Je suis Carol Hollister, disait la voix. Puis-je entrer?

— Bien sûr, dit Willie. Je veux dire certainement. Naturellement, ajouta-t-il pour garder la mesure.

Elle glissa sur le parquet du passage et offrit ses épaules. Puis, tourna à demi la tête, elle le regarda en souriant. Willie se rendit compte qu'elle attendait qu'il prit sa mante, ce qu'il fit avec des doigts tremblants.

— Merci, lieutenant, dit-elle.

Willie laissa passer sans commentaires sa soudaine promotion. Il était aveuglé par la radiation des yeux de la jeune fille.

— Vous savez pourquoi je suis ici? demanda-t-elle légèrement.

Willie ne tenait pas à le savoir. Il était littéralement grisé du seul fait de sa présence. Mais la jeune fille insistait pour le lui dire.

— Votre téléphone est en mauvais ordre, dit-elle. Et j'ai la plus terrible nouvelle à vous apporter. Marcia ne peut sortir avec vous, ce soir. Elle a la grippe. Je suis sa soeur. Je suis venue vous annoncer cette mauvaise nouvelle.

— C'est regrettable, dit Willie.

Les sourcils délicatement épilés de la jeune fille s'arquèrent un peu plus.

— Je veux dire que c'est vraiment regrettable que votre soeur soit malade, se hâta d'ajouter Willie.

Il aurait pu dire aussi que lui avait la berlué. La berlué, c'est ce qu'ont les hommes comme Willie quand ils se trouvent devant des femmes comme Carol Hollister. Et Willie l'avait pour de bon.

— Mon Dieu, regrettable! C'est terrible, qu'il faut dire. Marcia avait tellement compté sur cette soirée avec vous, lieutenant.

Willie commençait à reprendre ses esprits et à y laisser glisser un peu de lucidité. Il était évident qu'elle le prenait pour son frère. Et que sa soeur à elle était pour le moment la flamme de Bob.

— Ecoutez, mademoiselle Hollister, je suis...

— Je sais, dit-elle. Et appelez-moi Carol, voulez-vous? Je lui dirai combien vous êtes désolé.

Carol leva la tête et le regarda dans les yeux.

— Vraiment, dit-elle, c'est la première fois que Marcia sort avec un homme de votre genre. Savez-vous que ma soeur acquiert du goût en vieillissant? Son type d'homme habituel, c'est le grand garçon onctueux qui se graisse les cheveux tous les cent milles. Vous êtes rude et bien réel et sûr. Je vous trouve très bien.

Là, au moins, Willie ne prenait pas ce qui ne lui appartenait pas. Mais jamais encore de sa vie une jeune fille comme Carol ne l'avait placé dans la catégorie des A. A pour approuver, bien entendu. Il lui répugnait de rompre le charme en

disant qui il était. Et quel mal cela ferait-il de ne pas le dire? Laisser croire... pour quelques heures... personne n'en souffrirait. Il continua donc à être un lieutenant. Il continua donc à jouer le rôle de son frère Bob. Il s'efforça aussi d'emprunter à son frère un peu de son aisance mondaine.

— Venez ici, dit-il. Entrez. Voici une cigarette. Je peux vous offrir quelque chose?

Une légère rougeur se répandit sur les joues de la jeune fille. Cela fit une exquise gradation de couleurs.

— Papa ne voudrait pas, dit-elle. Pas encore. Oh! je sais que je suis abominablement jeune. Allez-y et servez-vous quelque chose. Ne vous gênez pas pour moi.

— Je n'ai pas à la vérité le goût de prendre un verre, dit Willie qui lui ouvrit la porte pour la faire entrer dans le foyer.

Une goutte de plus et l'âme comble du jeune homme déborderait. Willie réussit à se brûler une jointure en allumant une cigarette et il souffla très fort sur son pouce.

Il ouvrit le radio. Un orchestre de danse invisible surgit du néant et un air de jazz éclata. La jeune fille se laissa gracieusement glisser sur un divan.

— N'est-ce pas affreux? dit-elle. Je veux dire que dans tout New-York il y a des orchestres de danse qui jouent et partout les gens ont tellement de plaisir et pauvre vous et pauvre Marcia!

— Mais vous-même?

— Moi?

— Oui. Ne sortez-vous avec personne ce soir?

— C'est ce que je voulais dire quand j'ai dit que c'était affreux. Je devais sortir avec quelqu'un, un enseigne. Mais son contre-torpilleur a reçu l'ordre de prendre la mer. Tous les congés ont été retirés. C'est bien ma déveine! soupira Carol.

L'effet de ces paroles fut tout à fait encourageant.

— C'est pourquoi, ajouta-t-elle, je comprends si bien ce que vous éprouvez, lieutenant. Tout seul la veille du Jour de l'An. Franchement, ça me donne froid au dos.

C'était un dos bien magnifique, pensa Willie, pour avoir froid.

— De sorte que, poursuivit Carol, comme mon partenaire est quelque part en mer, j'ai décidé de passer la soirée seule.

Une idée surgissait dans l'esprit de Willie. Et l'idée grandissait, se précisait, s'imposait.

— Ecoutez, dit-il. Puisque moi aussi je suis seul, je veux dire puisque Marcia est incapable de sortir et que vous êtes seule, je me demandais... comme c'est la nuit du Jour de l'An... si vous consentiriez à dîner quelque part avec moi... Naturellement, je ne suis pas un gars de la marine...

— Mais j'aime l'armée... dit vivement Carol.

Willie commença à sentir l'espoir monter en lui.

— Nous pourrions faire un tour en ville. Tranquillement. Je ne crois pas que votre soeur y verrait d'objections, non plus que vos parents.

Carol s'était dressée toute droite sur le divan. Elle était l'incarnation même de la jeunesse et de la joie.

— Je suis sûre que non, dit-elle. C'est à-dire... si vous voulez bien me ramener à la maison vers minuit. Ils vous trouvent merveilleux, lieutenant.

— Appelez-moi Willie, dit-il faiblement.

Les yeux de Carol exprimèrent l'étonnement.

— Ne vous appelez-vous pas Bob?

— Appelez-moi Bob alors, se hâta-t-il de corriger.

Elle pouvait l'appeler de n'importe quel nom pourvu que ce fût de cette voix musicale.

— Ne puis-je continuer de vous appeler lieutenant? demanda Carol. J'adore cela.

— Très bien, appelez-moi lieutenant.

Elle observait le long corps de Willie.

— Mettez-vous votre uniforme? demanda-t-elle à la fin avec une prière dans la voix.

Willie devait penser vite. Il essaya d'imiter Bob quand celui-ci cherchait à imiter Lord Nevin. Vous savez: Nevin des Fusiliers du Punjab, l'officier fatigué de la routine de la garnison.

— Serait-ce trop demander, pour un soldat fatigué comme moi, de passer une soirée en civil? J'aimerais tellement sortir comme je suis.

Carol se montra aussitôt et magnifiquement compréhensive. Elle posa même une main sur l'une de celles de Willie.

— Je comprends, dit-elle. Du reste, je sais ce que vous êtes. Et cela est bien suffisant pour n'importe quelle jeune fille.

Il le faut bien, pensa Willie et il dit tout haut sur un ton reconnaissant:

— Merci. Le temps d'écrire un mot et nous partons.

Willie laissa son mot sur une table dans le hall. Il se lisait ainsi:

"Bonne année à toi, vieux frère. Ton amie a la grippe et ne peut sortir avec toi ce soir."

Willie, tout galanterie, s'avança pour arrêter un taxi.

— Non, marchons, dit Carol.

C'était une belle soirée claire pour marcher. Ils se dirigèrent vers l'ouest, vers la clameur du Times Square. Et, comme l'ironie du sort le voulait, ils se trouvèrent tout à coup devant Magowan, O'Brien et Jones. Willie tenta fébrilement de passer avec Carol sans être aperçu d'eux. Mais trois éclatants "Hé!" claquèrent coup sur coup.

Carol remarqua les uniformes, l'expression joyeuse des trois figures et les trois soldats émirent un sifflement collectif d'admiration comme on en entend partout où il y a des hommes en uniforme.

— Sont-ce là quelques-uns de vos hommes? demanda-t-elle à Willie.

— Euh... oui... je veux dire... d'une certaine manière... oui...

Carol tira Willie derrière elle en lui tenant fermement une main dans ses longs doigts délicats. Elle se fraya une voie dans le flot des passants et s'arrêta devant Magowan, O'Brien et Jones.

— Bonne et heureuse année! leur dit-elle joyeusement. De la part du lieutenant Westover et de moi-même.

— De la part de qui? demanda Magowan en laissant tomber son maxillaire inférieur.

— Voilà. Je suis Carol Hollister. Et je désirais absolument rencontrer quelques-uns des hommes du lieutenant.

Une leur diabolique commença à poindre dans les yeux d'O'Brien.

— Ecoutez, les gars, dit-il à ses deux compagnons, ce n'est pas parce que nous ne sommes pas en service et que c'est un jour de fête que nous allons laisser tomber la discipline. Hep!

Et sa main se leva mécaniquement pour toucher le bord de son bonnet.

— Hep! firent ensemble Jones et Magowan.

Willie sentit les doigts minces de Carol (S.V.P., lisez la suite en page 16)

*Le bilan du fascisme: l'oeuvre néfaste accomplie en moins de vingt-et-un ans par un régime politique fondé sur l'orgueil.*

*Mussolini en pleine gloire au milieu de sa garde d'élite. Ce regard orgueilleux et dominateur est devenu un regard fiévreux de bandit traqué par la Justice.*



# Grandeur et décadence de MUSSOLINI

PAR AUGUSTE VIATTE



29 octobre 1922. Midi cinq. Une foule groupée sous les fenêtres du Quirinal, depuis une heure, entonne des hymnes à la patrie et à la jeunesse. Soudain elle éclate en acclamations. Un homme en chemise noire sort du palais. "Le Fascisme est absolument vainqueur, lance-t-il au peuple. J'ai été appelé à Rome pour gouverner. Dans quelques heures vous aurez, non plus un ministère, mais un gouvernement."

Ainsi triomphe Benito Mussolini.

\* \* \*

Physionomie peu banale que ce nouveau dictateur. Il n'a rien en commun avec les diplomates subtils de la Cour romaine, ni avec les juristes qui remplissent le Parlement. Il est pourtant député: mais son groupe ne compte que trente-cinq adhé-



*Mobilisé comme simple soldat pendant la dernière guerre, Mussolini fut grièvement blessé et passa plusieurs mois à l'hôpital.*



*Peu d'années après son accession au pouvoir, Il Duce a déjà commencé à appliquer sa politique machiavélique. On le voit ici avec Poincaré.*



De haut en bas, quatre scènes culminantes dans l'impétueuse et dramatique carrière de Mussolini : le Grand Conseil fasciste croit sceller le sort de l'Éthiopie, le 9 mai 1936, en l'incorporant dans le "nouvel empire romain", Mussolini inaugure la ville de Littoria entièrement construite sur la plaine assainie des marais Pontins, Ramsay MacDonald arrive en Italie, en 1933, pour discuter avec le Duce de la question du désarmement, enfin l'historique rencontre du 2 juin 1941, au col du Brenner, où Hitler annonça probablement à Mussolini sa décision d'attaquer l'U.R.S.S.

rents; peu lui importe. Sa force lui vient d'ailleurs. Elle vient de son "bras séculier", des cohortes qu'il a groupées sous l'emblème du faisceau de lecteur, et qui, durant une période d'anarchie sociale, se sont chargées de réprimer les grèves, de purger à l'huile de ricin les récalcitrants, tandis que les autorités légales défilaient; il est ainsi apparu aux possédants comme le suprême recours contre le bolchévisme. Il a d'autre part exalté le sentiment national que la paix avait déçu; il évoque le souvenir populaire de Garibaldi, et lui emprunte sa chemise rouge, se contentant de la teindre en noir; il ressemble au poète-aviateur d'Annunzio, qui s'est installé dans la ville de Fiume contestée par les Yougoslaves, et la gouverne au nom de l'"italianité" et à grand renfort de clameurs imitées des Latins et des Grecs. Mais d'Annunzio reste un homme de lettres, terriblement snob; la supériorité de Mussolini, c'est de sortir du peuple, et de savoir parler au peuple.

Il est né dans un village minuscule. Sa mère était institutrice. Son père, forgeron, l'a baptisé Ben'ito, en l'honneur du révolutionnaire mexicain Benito Juárez — celui qui a fait fusiller Maximilien d'Autriche. A l'école, il s'est montré intelligent mais indiscipliné: "il lui fallait régner en maître, écrit une de ses admiratrices; qui voulait l'humilier avait affaire à ses petits poings." Plus tard il a lui-même enseigné. Mais il ne pouvait tenir en place; il a émigré vers la Suisse, au moment où son père venait de se faire arrêter pour avoir fracturé les urnes électorales afin d'empêcher la victoire des "cléricaux".

Mussolini s'étendra toujours volontiers sur ses souvenirs de misère et d'exil, sans indiquer que cette misère et cet exil n'étaient pas tout à fait involontaires. En Suisse, il a mené tous les métiers. Il a mendié. Il a dormi sous les ponts, et s'est fait condamner pour vagabondage. Il a été deux fois en prison. Mais il a lu beaucoup. Il a même suivi des cours, et

passé un diplôme en français. Il a surtout fréquenté des étudiants révolutionnaires comme lui, notamment des Russes, garçons et filles, qui joueront un rôle dans l'avènement des Soviétiques. Pour finir, ces liaisons dangereuses, et sa propagande l'ont fait expulser; lorsque, chef du gouvernement, il se rendra à la Conférence de Lausanne, il faudra qu'en toute hâte la police suisse révoque l'arrêté d'expulsion...

C'est le sentiment national qui l'a détourné du socialisme. Il était rentré aussi "rouge" qu'auparavant. Il dirigeait le journal officiel du parti, l'*Avanti*. Il s'était même opposé à l'expédition de Lybie. Mais, au cours de ses pérégrinations, il avait séjourné au Trentin: il avait vu dans les socialistes locaux un instrument de Vienne contre l'irréductibilité, et s'était lié avec l'irréductible Battisti, que les Autrichiens devaient pendre. Lorsqu'éclatera la guerre, il prêchera l'intervention contre l'Autriche; il se brouille avec ses amis, quitte l'*Avanti*, fonde le *Popolo d'Italia*, se bat en duel contre le socialiste "neutraliste" Claudio Treves; l'intervention décidée, il est mobilisé comme simple soldat, fait bravement son devoir, et ne rentre dans la vie civile que gravement blessé, après plusieurs mois d'hôpital.

Désormais les socialistes le haïssent. Les libéraux ont peur de lui; M. Nitti, président du Conseil après la guerre, l'a fait arrêter puis relâcher. Mais il va de l'avant. Ses troupes de choc matent les grévistes. Dans la pulvérisation de la société, devant l'abdication des pouvoirs publics, elles représentent la seule force ordonnée; elles s'emparent des municipalités, l'une après l'autre. Il crée son type personnel de révolution. Ménagera-t-il la Maison de Savoie? Il n'a pas besoin d'elle; il s'affirme parfois républicain; Victor-Emmanuel sauvera le trône, en congédiant son ministre Facta qui lui propose l'état de siège, et en appelant Mussolini au pouvoir.

(S.V.P., lisez la suite en page 20)

# Confidences



Comme cadeau de Noël aux nations alliées, ce fier bataillon canadien offrira, sûrement avant l'aurore, une ville italienne à glisser dans le bas de laine des victoires, entre des fruits glacés de Russie et des mandarines orientales.

Les gars du Québec se sont battus comme des démons, hurlant de joie dans une sarabande mécanisée.

Du côté adverse, les boches, en pelotons dépelotonnés, ont fini par crier: Kamarade! Quelques entêtés, cependant, continuent de se battre, poussés par derrière par un Von quelconque qui n'a pas eu le temps d'écouter les nouvelles de la BBC depuis quelques semaines, tout occupé qu'il est à faire boucherie, dans l'espoir de décrocher une kommandantur imaginaire au sein de la folle utopie hitlérienne.

La ville flambe. Et flambent avec la ville ses derniers espoirs. Va-t-il se rendre? Jamais. Renonçant à sa chemise pour sauver au moins sa peau, bravement, le grand chef, laissant là ses hommes, se jette dans un fourré. Quand le vent dispersera les flammes, quand la nuit sera moins claire, il traversera cette vaste plaine. Il ira se perdre dans les montagnes, là-bas...

Et voilà comment la lâcheté d'un Von quelconque sauva la vie du capitaine Jean Beaupré, de Shawinigan, Québec.

Tout le monde fut du même avis: si le beau capitaine était resté deux heures de plus dans ce fourré, vauré dans la boue glaciale, il serait mort d'une pneumonie double pour le moins.

Le capitaine Jean Beaupré n'a fait qu'une faible bronchite.

En bondissant dans le fourré, Von quelconque sauta sur deux jambes déjà endommagées. La douleur fut si forte qu'elle tira de son évanouissement le propriétaire des dites jambes. Le cri qu'il poussa fut tel que les camarades accoururent et l'aidèrent avec une joie de cannibales à maîtriser le Von quelconque. Ils prévinrent ensuite les ambulancières d'aller cueillir le capitaine qui ne pouvait marcher à cause de ses deux jambes abimées.

A l'arrière, on a dressé des tables de chirurgie, on a débarrassé les stérilisateurs et le coton absorbant. Et ces dames, froidement, simplement, comme s'il n'y avait rien d'extraordinaire, ce soir-là, comme si ce n'était pas la veille de Noël avec une étoile, à côté de la Grande Ourse, aussi grosse que celle des Bergers, ces dames allaient et venaient en silence d'un blessé à l'autre, tenant ici un bras qu'on est en train de bander, là un torse qu'on opère avec art, apportant aux chirurgiens instruments et fioles, encourageant chacun par leur sang-froid.

On va au plus pressé. Les grands malades reçoivent les premiers soins. Voilà pourquoi, depuis deux heures, le capitaine rongé son frein, sur un cube de bois por-

tant la marque d'une fameuse soupe condensée, venue d'Amérique.

— C'est rien! C'est entendu que c'est rien! Deux chevilles brisées, c'est moins que rien. Je ne peux pas faire figure de héros sur cette boîte de conserve, avec, comme seul avantage, deux bêtes de chevilles qui ne veulent plus me supporter. Mais vous ne vous dites pas un instant que ça fait mal en m..., tout de même, des chevilles cassées! On ne s'occupera pas de moi, non? — Il faut vous servir un crâne en bouillie et des hémorragies internes pour que vous daigniez...

Un rire très clair, un rire de vingt ans, un rire qui rappelle les soleils canadiens, vient fuser dans la nuit macaronienne, à travers les soupirs et les apostrophes des héros de chez nous, qui se sont battus comme des diables en hurlant "Nouvelle agréable".

— Ça sera bientôt mon tour, non?

— Capitaine, je suis à vous aussitôt que ce petit vaudra bien lâcher ma main. Ça ne sera pas long.

Et la femme, doucement... tout doucement, retira ses doigts de la main crispée sur la sienne. Le blessé s'était endormi.

Puis, ayant fait son devoir avec l'un,

elle alla faire son devoir avec l'autre. Ça ne sera pas commode.

— A côté de celui-là, ce que je peux avoir l'air idiot avec mes deux chevilles foulées, moi! grogne le jeune capitaine qui, sans envier toutefois le sort de l'autre, aimerait tellement mieux avoir une belle blessure au flanc, plutôt que ces stupides foulures.

— Ne bougez pas, capitaine, je vous prie.

— Vous n'allez pas vous mettre à mes pieds?

— Il faut que j'enlève vos chaussures.

— Et mes bas?

— Mais oui, capitaine.

— Crotte!

Et le furieux capitaine d'allumer une cigarette du paquet que lui avait glissé le major, il y a deux heures, pour l'aider à prendre patience.

— J'ai l'air mignon tout plein, ne trouvez-vous pas? On fait tableau. Vous à mes pieds, et moi, le derrière sur une caisse de Campbell Soup.

— Si vous continuez de remuer ainsi, s'impatiente soudain la blonde auxiliaire, je vais finir par...

— Mais dites donc, ça me fait mal, moi, ça!

— Je sais.

La lune était venue se joindre aux étoiles, là-haut, et sa clarté rose faisait une auréole des boucles blondes qui dépassaient le bérêt penché à la hauteur des genoux de l'homme.

— Si je continue de remuer ainsi, vous allez finir par quoi?

— Par me demander pourquoi on ne vous a pas laissé dans votre fourré.

— Et ce qu'on aurait eu raison! Je serais mort glorieusement. J'aurais eu une décoration posthume. Je serais actuellement dans la stratosphère, en route vers le paradis. Et les anges, venus à ma rencontre, me donneraient, sur l'épaule, des petites tapes de congratulations. Au lieu de cela, au lieu de cette gloire, je vous offre le tableau de mes pieds nus, qui sont à peu près ce qu'il y a de plus laid sur la terre. Je grelotte depuis deux heures dans une nuit de Noël sans Gloria. Et je dois envisager la perspective de semaines et de semaines d'immobilité. Aie!

— Je vous fais mal?

— Naturellement vous me faites mal.

— Je fais de mon mieux pour...

— Mais naturellement que vous faites de votre mieux. N'empêche que ça fait mal. Il a fallu que ça me fasse bougrement mal pour que je m'évanouisse comme une jeune fille blonde.

— Merci pour la spécification.

— Vous ne devez pas être blonde. Vous devez être teinte. Les blondes, ça s'évanouit. Vous êtes révoltante de sang-  
(S.V.P., lisez la suite en page 22)

PAR JEAN DESPREZ

# DEUX GRANDS FRANÇAIS

PAR ROGER DUHAMEL

L'heure n'est pas encore venue de faire l'histoire de la France vaincue. Elle sonnera, cette heure, et le monde apprendra alors que ce grand pays n'a pas démerité, qu'il demeure toujours à l'avant-garde du progrès humain et qu'il conserve l'héritage de siècles d'honneur et de prestige. Pour l'instant, il suffit d'évoquer les noms des militaires qui ont su garder un beau courage et, contre vents et marées, maintenir intangible le sens traditionnel de l'honneur. Je dis bien les militaires, et j'entends expressément exclure les politiciens de Londres ou de New-York qui ont essayé de s'engager dans leur sillage, apportant surtout à la lutte commune le lourd pa-

trimoine de leurs querelles stériles et de leurs visions partisans. Les soldats, eux, ont voulu continuer le combat; aux discours et aux articles, ils ont préféré le champ de bataille. C'est à eux que s'adresse l'hommage ému, reconnaissant, unanime de tous les amis de la France. De Gaulle a dit: "La France a perdu une bataille, elle n'a pas perdu la guerre." Giraud s'est échappé d'une goële allemande pour reprendre son poste de combattant. Ces deux hommes expriment la noblesse et la fidélité d'une France malheureuse où, prostrés et vigilants, des millions d'hommes entretiennent la flamme de la patrie.

Charles-André-Joseph-Marie de Gaulle

est originaire de la région du nord. Il est né, le 22 novembre 1890, à Lille, place forte dont les habitants se défendirent opiniâtrément contre les Autrichiens en 1792. Son milieu familial était plus intellectuel que militaire et rien n'eût été étonnant que l'enfant eût accordé sa préférence à la discussion philosophique, plutôt qu'aux problèmes de la stratégie et de la tactique. Son père a été professeur de littérature et de philosophie à Paris, au collège des Jésuites de la rue de Vaugirard. Cette empreinte de la jeunesse ne s'est pas effacée chez le chef des Français combattants. Philippe Barrès, qui le connaît bien et lui a consacré une biographie en-

thousiaste, nous apprend qu'il aime toujours, avant de s'endormir, lire Nietzsche et Hegel, Montaigne et Pascal. Bref, un esprit distingué, comme en peuvent témoigner ceux qui ont lu ses deux ouvrages, *Au fil de l'épée* et *Vers l'armée de métier*, ainsi que les nombreux discours prononcés depuis 1940.

Après une enfance heureuse écoulée auprès de ses trois frères et de sa sœur, il entre à Saint-Cyr en 1911. Ses camarades ne tardent pas à lui accoler le sobriquet de "grande asperge", en raison de sa taille exceptionnelle chez un Français. Dès 1913, le sous-lieutenant de Gaulle entre au 33<sup>e</sup> d'infanterie, où l'un de ses compagnons d'alors parle de son "énergie farouche, alliée à un sens très exact de la discipline." Et c'est la guerre. Les événements s'accroissent. Blessé à la bataille de Dinant en août 1914, capitaine l'année suivante, il est de nouveau blessé en Champagne en 1915 et à Verdun en 1916. Fait prisonnier, il demeure dans un camp allemand malgré ses cinq tentatives d'évasion. "Naturellement, souligne-t-il aujourd'hui avec un certain regret, ils me reconnaissaient toujours de loin à cause de ma hauteur!"

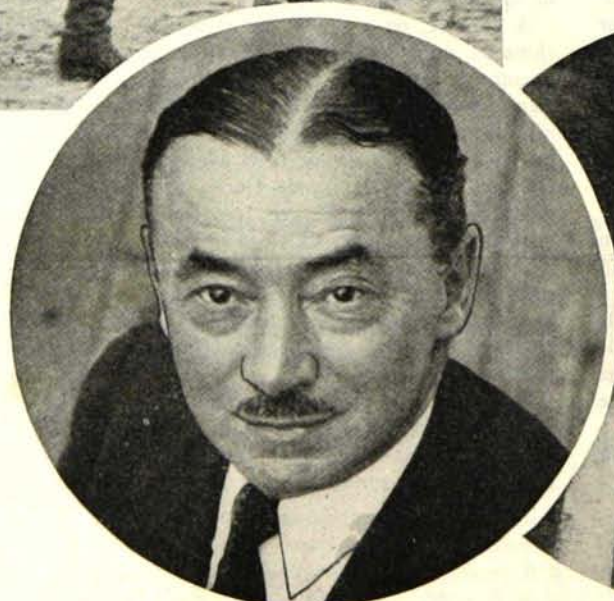
Mille jours en Allemagne lui permettent d'étudier l'ennemi; il rapporte en France un ouvrage, *La discorde chez l'ennemi*. Signalons sans commentaires les étapes suivantes de sa carrière: professeur d'histoire à Saint-Cyr, à Varsovie avec Weygand en 1921, cours de perfectionnement à l'Ecole de Guerre, aide-de-camp du maréchal Pétain, commandant du 19<sup>e</sup> bataillon de Chasseurs à Pied en Rhénanie, chargé de mission en Irak, en Iran, en Egypte, finalement membre du secrétariat du Conseil Supérieur de la Défense Nationale à Paris, avec le grade de lieutenant-colonel. En résumé, une magnifique expérience à la fois militaire et politique qui se termine par un poste d'observation de choix pour apprécier la valeur des préparatifs d'une France soumise à la menace grandissante de l'Allemagne.

La grande idée qui se dégage à la fois de l'enseignement des livres de de Gaulle, c'est la supériorité de la manoeuvre sur les fortifications, la précellence de l'offensive sur la défensive. Il envisage les conditions particulières du destin français et en fait découler toute sa théorie stratégique et tactique. Les idées en cours n'ont de valeur à ses yeux que si elles se fondent sur une

(S.V.P., lisez la suite en page 23)



Dès le lendemain de l'armistice, de Gaulle personnifia la France qui ne se rend pas. On le voit ici avec Sa Majesté Georges VI, quelque part en Angleterre, en août 1940. A droite: le général Giraud après une évasion sensationnelle, participe à la campagne d'Afrique, au Maroc. On le voit ici discutant de la situation avec le général Alexander. Ci-contre, Paul Reynaud, qui céda sa place à Pétain durant les jours sombres de juin 1940, et son amie, la jolie comtesse de Portes, qui dit-on, joua un rôle sinistre derrière la scène



# SCIENCE SANS DOULEUR

PAR ROGER DUHAMEL

Jean-Charles Harvey, *Les Grenouilles demandent un roi*. Aux Editions du Jour.

\$1.00

L'auteur n'est pas socialiste, mais socialisant. C'est-à-dire qu'il admet que des réformes profondes sont nécessaires dans notre organisation économique et sociale, sans pour autant accepter le contrôle omnipotent de l'Etat prôné par les socialistes. Il redoute les résultats d'une économie dirigée et contrôlée par l'Etat et il garde sa foi au capitalisme, à condition qu'il parvienne à se débarrasser des abus qui l'ont jusqu'à présent vicié et rendu indésirable à une foule d'hommes qui recherchent dans des solutions extrêmes la voie du salut.

Chaque chapitre de ce petit volume mériterait une analyse fouillée, car il s'agit toujours de considérations d'une grande importance pour l'orientation de la vie collective de notre pays. Si l'auteur émet souvent des vues de simple bon sens, (c'est déjà une force d'émettre des vues de simple bon sens dans un monde où la hiérarchie des valeurs est faussée), il lui arrive de soumettre des points de vue fort discutables et au reste discutés. Il n'importe, puisqu'il n'y a alors qu'à le contredire par des arguments et une conception différente de la vie. Il est déjà excellent que son livre nous fournisse l'occasion de réfléchir sur une foule de problèmes qui exigent une solution urgente.

Pauline Corday, *J'ai vécu dans Paris occupé*. Aux Editions de l'Arbre.

\$1.25

S'il reste encore un lecteur qui n'ait parcouru aucun livre sur la guerre actuelle et plus particulièrement sur la défaite française, sans doute s'intéressera-t-il aux

informations fournies par Pauline Corday. Ceux qui au contraire ont cherché à se tenir au courant n'apprendront dans ce bouquin rien d'inédit, rien qu'ils n'aient déjà appris au cours de leurs lectures. C'est le sort fatal des ouvrages qui paraissent sur un sujet qui a déjà été abondamment couvert.

La vie en France depuis 1940 est tragique. La population existe, lutte tous les jours pour s'assurer la nourriture et la chaleur. C'est une vie au ralenti, sous l'oeil méprisant du conquérant. Et malgré ces souffrances sans nom et ces sacrifices quotidiens, la France n'a pas perdu l'espérance. Elle sait, de science sûre, que viendra l'heure de la libération et qu'il lui sera de nouveau accordé de reprendre dans la dignité son rang au sein des grandes nations. C'est cette conviction qui lui permet de durer, de ne pas trahir sa mission. Le livre de Pauline Corday nous offre une nouvelle preuve de cette résistance admirable.

Jean-Gérard Fleury, *Sud Amérique*. Aux Editions de la Maison française.

\$1.50

Voici un livre qui devra jouir d'une grande vogue au Canada français, au moment où l'Amérique latine bénéficie de la cote d'amour. De mois en mois, nous acquérons une conscience américaine, au sens le plus large de cette expression. Nous comprenons qu'il existe sur notre continent de nombreux groupes humains avec lesquels il nous est possible de nouer des relations durables et qui ne demandent pas mieux que de partager notre amitié.

Jean-Gérard Fleury n'a pas voulu écrire une oeuvre aussi imposante et aussi fortement documentée que *L'Amérique latine*, de John Gunther. Il connaît depuis plusieurs années les pays dont il nous entretient, il est en mesure de nous donner une vue d'ensemble de chacun d'eux, mêlant les renseignements historiques et même pittoresques aux informations économiques et politiques. Il n'est pas exagéré de dire que ce livre se lit rapidement, avec grand intérêt. Il peut fournir une excellente introduction à la connaissance de l'Amérique latine. Quiconque désirera une science plus approfondie et plus étendue devra recourir à d'autres ouvrages, mais *Sud Amérique* lui ouvre la voie.



Louis Bourgoïn, *Science sans douleur*. Aux Editions de la Revue moderne.

\$2.00

Ce titre dépeint bien le caractère dominant de notre temps: nous redoutons l'effort, intellectuel surtout, nous consentons à apprendre, à condition que le maître fasse le travail pour nous, en un mot, nous mâche la vérité. C'est une paresse d'esprit qui explique beaucoup de choses. A quoi servirait-il ici d'analyser plus profondément toutes les implications d'une telle disposition de caractère; contentons-nous d'enregistrer le fait.

M. Louis Bourgoïn s'en est bien rendu compte et c'est ce qui l'a amené à publier un excellent volume de vulgarisation. Il est un professeur et un savant de belle réputation; les diplômes enviés qu'il a obtenus en France et le prestige de son enseignement à Polytechnique en font un chef de file dans notre petit monde scientifique. M. Bourgoïn est, au surplus, un homme de culture générale, ce qui ne gêne rien, bien au contraire. Il manie une langue claire, précise, d'intelligence facile. Et toutefois, il ne cède jamais à la facilité. Il expose les problèmes les plus compliqués, sans se croire obligé de recourir à une terminologie qui rebute forcément la grande majorité de ses lecteurs. Dans toute l'acception du terme, c'est un professeur de grande classe.

Tout profane que nous soyons dans le domaine des sciences, il demeure toutefois impossible de ne pas souhaiter avoir quelques lumières sur les principaux problèmes dont les applications pratiques sont quotidiennes. M. Bourgoïn s'est employé à nous apporter des solutions claires et à nous fournir quelques notions sur ce dont nous entendons parler tous les jours. C'est ainsi qu'il nous explique les rapports nombreux de la science et de la guerre, les principes qui président à la déshydratation des aliments, les conditions de la respiration des aviateurs aux altitudes élevées, la nature du duralumin et du cyclotron, l'avenir des industries chimiques au Canada, etc., etc. M. Bourgoïn ne se perd pas, n'égare pas surtout ses lecteurs dans les hypothèses, il veut au contraire ne faire état que de ce qui est aujourd'hui acquis et des découvertes dont l'industrie est aujourd'hui en mesure de se servir. C'est véritablement la *Science sans douleur* qu'il nous apporte. Son livre s'adresse par sa nature même à un vaste public qui trouvera à la fois plaisir et profit à le lire.

On peut se procurer tous les ouvrages commentés ici en s'adressant au service d'édition et de librairie de la Revue Moderne. Il faut ajouter au prix indiqué 10 cents pour les frais de poste.

Il faut avoir été dans l'Ouest pour bien apprécier nos basses montagnes.

# ROCHEUSES OU



Au nord d'Assiniboine, près de Banff.



Une longue côte des Rocheuses.

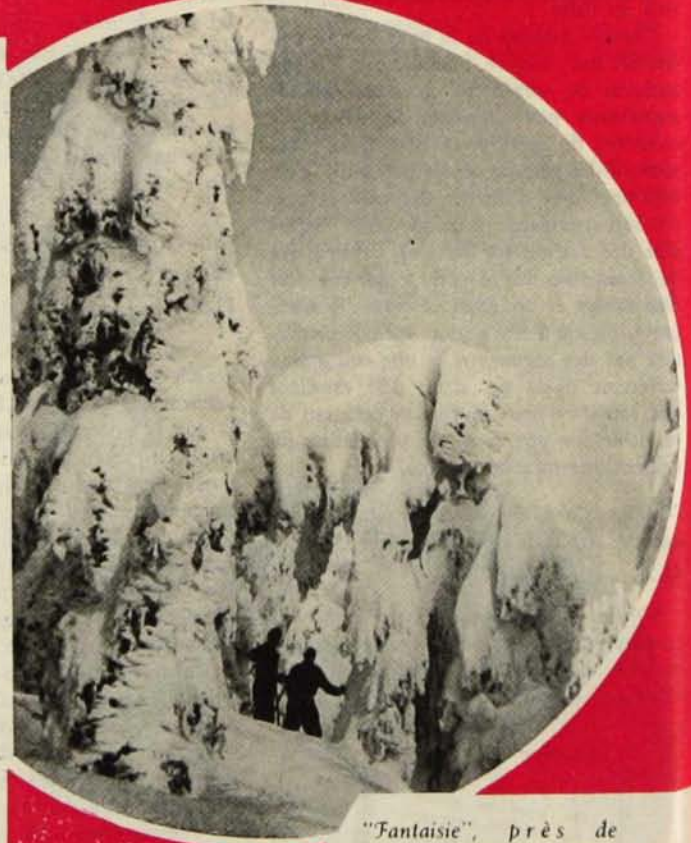
Les Rocheuses, pour les skieurs, présentent un attrait, le grand attrait de l'altitude. Tout ardent partisan du ski de l'Est rêve d'aller un hiver, un mois, une semaine, essayer ces fameuses montagnes. Quand un concurrent des Laurentides va prendre part à une course à Banff, ceux qui restent à l'arrière soupirent: "La chance ne me sourira donc jamais, à moi! N'aurai-je pas mon tour?" Et comme eux, j'ai chanté la complainte: "Ah! faire du ski dans les Rocheuses, ensuite ma vie sera remplie et je pourrai mourir sans regret".

La chance me choisit un jour et je passai un hiver dans les montagnes Rocheuses; j'en suis revenue en chantant: "Vive les Laurentides pour le ski!"

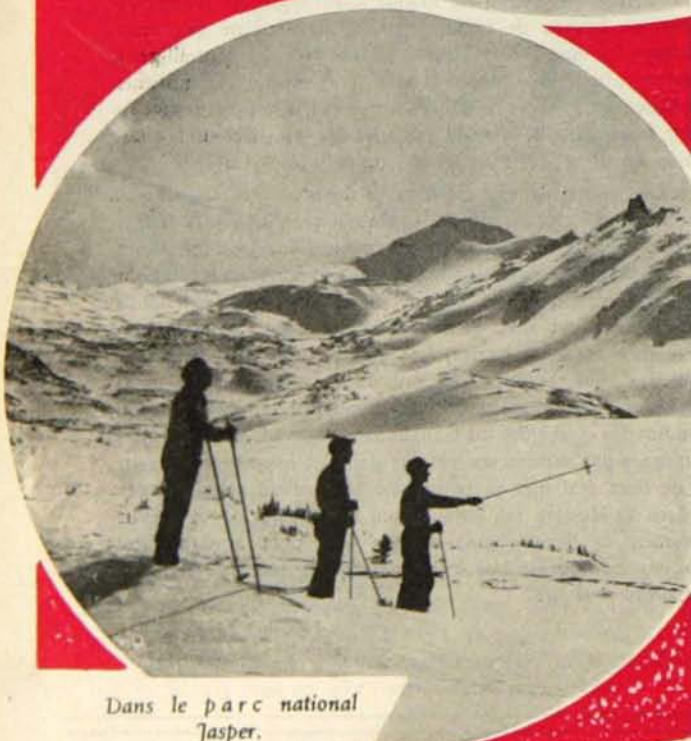
Skieurs de l'Ouest ne bondissez pas d'indignation! Malgré tout votre amour pour vos montagnes, admettez ce qui est.

Les Rocheuses sont magnifiques, mais leur magnificence n'attache pas. J'offre mes hommages aux beautés de ces montagnes et rien n'est comparable à ces pics enneigés qui étincèlent dans le ciel bleu. La majesté de ces fiers sommets écrase de grandeur les Laurentides; on admire sans aimer. L'oeil s'enchanté à la vue de ces forêts de glaciers, de moraines, mais en fait de ski, ça n'arrive pas avec les Laurentides.

En face de flancs immaculés qui offrent des descentes auxquelles tout skieur aspire,



"Fantaisie", près de Vancouver.



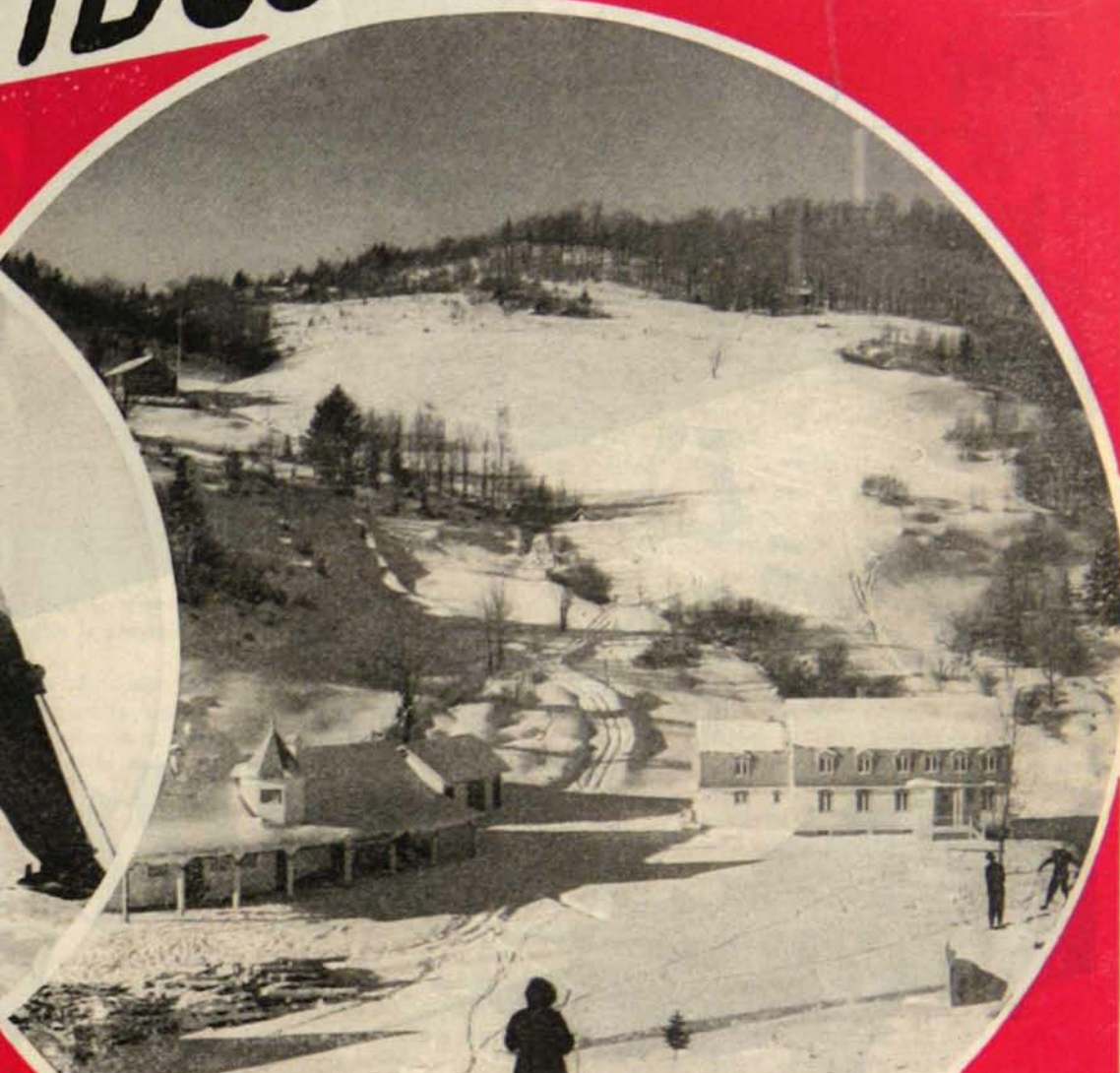
Dans le parc national Jasper.

# LAURENTIDES

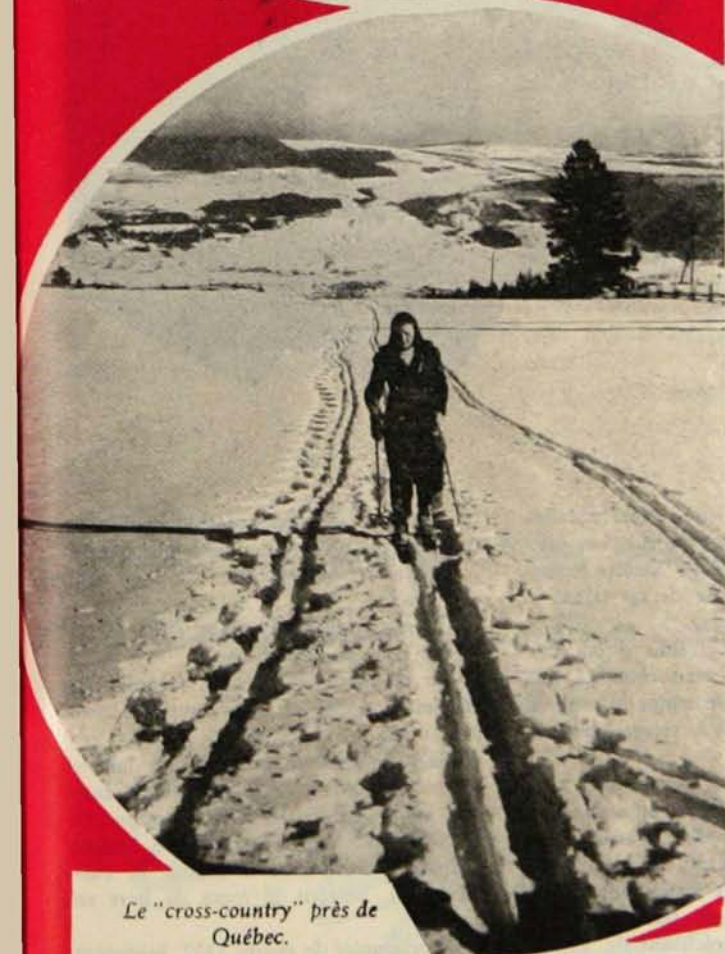
par Jacqueline Boucher



"Dans les nuages", près de Sainte-Agathe.



Un coin de Val Morin bien connu des skieurs.



Le "cross-country" près de Québec.

les jambes fourmillent d'impatience, l'esprit veut mâter. Ah! malheur à celui qui croit aux apparences, à celui qui croit aux conquêtes! Cette blancheur virginale n'est qu'une mince couche de neige sur un flanc aigu de roches. La neige ne peut pas s'agripper, adhérer à ces pentes trop raides, elle glisse sans cesse.

Le cœur se dilate de joie en regardant des coulées qui partent à 8,000 pieds d'altitude et promettent des courses sans fin. Mais ces coulées sont les sentiers des avalanches. C'est par là que la roche et la glace dégringolent des sommets. Un skieur, en dérapant, peut provoquer des avalanches qui l'enterreront avant qu'il ait le temps de fuir. Alors, ces belles coulées sont "propriété privée" des glaces et des roches!

Somme toute, il faut se contenter de certaines collines. Les montagnes ont bien 7,000, 8,000 et même 10,000 pieds d'altitude, mais on doit grimper aux trois-quarts ou sur le sommet avant de trouver un terrain propice au ski. Et l'on ne part pas du sommet et l'on ne finit pas la descente au pied de la montagne. Donc, on a ni plus ni moins qu'une descente de colline. Pour compenser cette déception, on a le plaisir d'être très haut au-dessus du niveau de la mer!

Le cross-country, le ski de piste n'offre pas ou peu de variété. Ou faire du ski en terrain plat, ou se rendre sur les plateaux à dix, quinze milles du village. Les plateaux présentent de belles côtes nues; (S.V.P., lisez la suite en page 21)



La grande côte du lac Beauport.



## PAR GUY JASMIN

Ses angoisses passées, il se redressa et reprit son souffle. L'air froid, goulûment aspiré, le saisit à la tête. Il pensa défaillir.

"Quelle chance ai-je jamais d'arriver dans un lieu assez reculé pour qu'on ne me reconnaisse pas"? se demanda-t-il en épiait les bouquets de sapins sombres au milieu desquels il s'était réfugié. Un cri qui lui avait semblé insolite l'avait fait se jeter dans le premier fourré venu sur sa route pénible, inconnue. Elle lui paraissait interminable maintenant. Il l'avait poursuivie sans autre but que de mettre, dans le moins de temps possible, la plus grande distance entre le camp et sa frêle personne.

Il avait dû parcourir douze milles, estimait-il, avant cette première alerte. Mais au plus profond de sa cachette, il n'avait pas perdu de vue la ligne fuyante des pieux en bordure de la route sur laquelle rien ne parut qui pouvait justifier ses appréhensions de tout à l'heure.

"Oswald m'a appris qu'on nous tire dessus à bout portant dès qu'on nous retrouve", se dit-il, encore inquiet, en soufflant dans ses mains rougies.

Ses vêtements ordinaires disparaissant sous un chandail qui se terminait par un

gros bourrelet dans le cou, il se hasarda de nouveau à découvert et reprit son chemin après un prudent regard circulaire.

L'évadé savait que sa photo devait avoir été affichée partout depuis l'avant-veille, que des policiers et des chiens étaient probablement à ses trousses. Il s'étonna de n'avoir rencontré encore personne dans sa fuite.

Un film américain qu'il avait vu, il y a plusieurs années, là-bas, en Allemagne, lui revenait sans cesse en mémoire dans tous ses moindres épisodes. *J am a fugitive*. Il se représentait les traits durs de l'acteur Paul Muni.

"Si peu de ressemblance avec moi", dit-il en souriant un peu. Et sa figure aux yeux clairs, mais pleine de poils blonds, s'illumina malgré sa grande fatigue. "Ce qui peut me sauver, réfléchit-il, c'est que ces photos, comme celles des passeports, nous font des gueules de bandit. Si j'en crois le miroir et les propos flatteurs d'Oswald, je n'ai pas du tout l'air d'un apache, même avec une barbe de deux jours. Je me demande encore pourquoi Oswald me parlait si souvent de mon expression candide, de ma voix chaude..."

Ainsi devisant, le jeune Nazi accéléra sa marche et rétablit sa chaleur. Les deux mains dans ses poches, les épaules légèrement haussées, il frappa de ses talons la neige durcie sous ses pas.

Il avait faim, mais il était si las qu'il aurait préféré un lit bien chaud à une table bien pourvue. De temps à autre, il se frottait les mains et le visage avec une poignée de neige.

Vers quatre heures de l'après-midi, sous un ciel livide, dans le paysage décoloré qui l'enveloppait, il vit soudain se détacher une carriole. La masse du cheval et de la voiture avait surgi des fortes ombres qui s'appesantissaient sur la terre par cette journée terne en rétrécissant le champ visuel. Au solstice d'hiver, par temps nuageux, les lieux les plus dégagés n'offrent

presque pas de perspective. La grisaille désolante envahit et confond tout devant soi, malgré la réverbération d'un sol lisse et ouaté.

"Je reste sur la route, je siffle même un air pour paraître rassuré", fit le fugitif en regardant venir à sa rencontre un véhicule comme il n'en avait encore jamais vu.

Mais à deux cents pieds de lui, le conducteur de la carriole, emmitoufflé dans une vieille pelisse de chat sauvage, fit exécuter un virage à son cheval, comme pour filer droit dans le champ, et s'arrêta ainsi, barrant la route de part en part.

Le prisonnier de guerre 1322, lieutenant Polydor v. Bannistein, officier d'administration dans l'Afrika-Korps, sentit battre

son cœur de façon précipitée. Il se crut traqué. A sa droite et à sa gauche, deux petites haies de cenelliers dans lesquelles c'eût été folie de vouloir se cacher. D'ailleurs, il avait été vu. On l'interpella maintenant.

— Vous en venez-vous à Saint-Nicolas?

Que disait donc cet homme du haut de son traîneau? Que me veut-il? Sans doute, un garde de protection civile qui épaulerait son fusil à l'instant. Les Canadiens, bons chasseurs et coureurs des bois, constituaient une armée de *Home Guards* bien plus efficace qu'en Angleterre. On ne devait pas en rater un seul parmi ceux qui avaient la témérité de s'échapper des camps. Polydor ne savait plus que faire. S'enfuir et paraître doublement suspect aux yeux de l'inconnu. Crâner avec lui, pour ensuite avouer qu'il n'avait pas de papiers.

"Ah! se lamenta-t-il, je comptais bien qu'il allait passer tout droit et que je me contenterais d'échanger avec lui une salutation rapide, pour ensuite me blottir moi-même dans les ombres d'où il vient d'émerger."

L'homme allumait sa pipe. Ce geste accompli, il leva le bras dans la direction de Polydor.

— Avance, avance, il ne fait donc pas assez *fret!*

Son hésitation vaincue, le fugitif montra du doigt ses lourdes chaussures comme pour signifier qu'un lacet s'y était rompu. Un peu rassuré par la physionomie bonhomme de son interlocuteur, il s'approcha. Dans les paroles qu'on venait de lui crier, il avait reconnu enfin l'accent français.

Les Bannistein, qui faisaient parti du Centre catholique allemand et se rangeaient parmi une minorité sauvagement domptée par Hitler, apprenaient le français à leurs fils depuis que leur bis-aïeul, le philologue distingué, s'était acquis un certain renom en traduisant l'oeuvre de Joseph de Maistre.

Polydor savait imparfaitement cette langue, mais il pouvait soutenir un brin de conversation sans trop de difficultés. Ce détail ne l'embarrassa plus lorsqu'il parvint à se souvenir qu'au camp, où il avait appris pour la première fois l'existence d'un fort élément de population française au Canada, on lui avait laissé entendre que ces gens simples, s'ils n'ont pas précisément de sympathie pour les Allemands, se réjouissent du moins satisfaits de la campagne de la Luftwaffe contre l'Angleterre.

Le cheval piaffait et tendait les naseaux dans la direction de Saint-Nicolas. Une petite montée y conduisait directement que l'évadé n'avait pas vue dans l'uniformité blafarde de la neige et qui venait aboutir, ici même, à la route.

— Bonjour, lança-t-il, en souriant.

— Je vous amène à Saint-Nicolas? demanda le cultivateur en assénant des coups de poing dans la banquette de crin comme pour faire plus de place à ses côtés.

— Merci, dit Polydor qui s'installa en passant la couverture de fourrure sur ses genoux.

Et, cédant à ce confort soudain, il ne pensa plus à préparer les réponses qu'il aurait à faire sur son identité, sa nationalité, son état civil, sa vraie destination et tant d'autres choses. Le cheval était reparti. Abandonnant sa route et la neige durcie, la carriole enfonça dans les profondes ornières de la montée, balisée de minces sapins, plantés là comme autant d'arbres prêts à recevoir les fruits vermeils de la Noël qu'on célébrerait cette nuit.

— On va avoir une nuit plus douce qu'hier!

— On le dirait, répondit avec réserve le jeune Allemand qui sentait le sommeil le gagner.

L'air, l'immobilité, une circulation du sang plus forte aux extrémités agirent promptement sur lui. Il s'endormit en basculant la tête au rythme de la course à travers une campagne dénudée.

Lorsqu'il s'éveilla, la nuit était complète. Son conducteur l'avait étendu de tout son long dans la voiture. Le cheval était dételé, mais à une odeur de purin, Polydor devina la proximité d'une écurie.

Ses vêtements et la couverture lui avaient zébré de nombreuses plissures le corps et le visage qui le démangeaient tout entier.

Il leva prudemment la tête, après avoir reconstitué tant bien que mal sa rencontre d'il y avait plusieurs heures. Il tâta ses habits, reconnut qu'on ne l'avait pas fouillé. L'endroit où il se trouvait devait être la cour d'une maison du village. Un bruit de cloches, très prononcé, qui l'avait réveillé, recommençait de plus belle. Dans une fenêtre éclairée, non loin de lui, des ombres s'agitèrent un moment pour s'effacer aussitôt.

"Que faire?" pensa-t-il. "On m'aura tout simplement laissé ici parce qu'on n'est pas parvenu à me réveiller. Oh! cette faim. La tête m'élançe. Dans quelques heures, je serai plus malade que je ne l'étais au camp."

Le temps lui parut beaucoup moins froid

et plus humide. Il ne discernait aucune étoile au firmament. Sortant de la voiture en hésitant, il se redemanda: "Que faire?"

Les cloches s'étaient tuées et, maintenant, il entendait des voix, des grelots aussi, des salutations bruyantes. Il devait y avoir de l'animation quelque part, non loin. Il se dirigea machinalement du côté le plus sombre de la maison et, arrivé à un coin de cet immeuble, la perspective changea tout à fait pour lui. Une procession de gens se dirigeant toute dans le même sens piqua sa curiosité.

— Etais-tu en brosse quand je t'ai ramassé, cria tout à coup par derrière lui son interlocuteur de l'après-midi, en riant très fort.

Polydor sursauta. "L'interrogatoire, c'est pour maintenant", songea-t-il, perplexe. Que voulait dire le bonhomme?

— T'avais l'air pas mal perdu, le garçon, ajouta le cultivateur. Un petit coup de trop la veille des fêtes, ça joue des tours, hein! T'as été dévisagé par pas mal de gars quand je suis arrivé avec toi tout à l'heure, et c'est drôle, personne a l'air de te connaître ici. Mais ma fille t'a trouvé de son goût.

— Je dois vous expliquer, commença le Nazi, en s'efforçant de sourire encore pour accentuer son air de candeur, naturel chez lui.

— Ça serait trop long. On réservera ça pour le réveillon. T'as juste le temps de te raser pour la messe de minuit. Rentre vite. Et fais pas attention à ma grande fille si elle rougit trop en t'apercevant.

En pénétrant dans la cuisine, Polydor, qui défaillait de faim et dont l'appétit n'avait pour ainsi dire qu'augmenté à la suite de son sommeil au grand air, pensa s'évanouir de joie en humant les fumets des tourtières et des beignes qu'on préparait déjà et en apercevant des plats chargés de saucisses en coiffe, de boudin et autres viandes.

Dans cette euphorie momentanée, un regard admiratif et fixe rencontra bientôt le sien. Il s'inclina gracieusement, en découvrant ses dents et en se livrant à un très habile jeu des paupières, comme si on lui avait présenté la très belle Frau Goering elle-même. En enlevant sa casquette de tweed, il fit aussi valoir la broussaille de ses cheveux.

"On dirait l'aviateur R.A.F. des annonces de l'Emprunt", se dit la jeune fille, avec un émoi qu'elle ne réussit pas à dissimuler. Polydor, constatant ce trouble, baissa la vue.

"Oswald, tu as peut-être raison", se murmura-t-il en préparant sa voix la plus

douce pour s'adresser tout bas à cette villageoise.

— Vraiment, je ne croyais pas rencontrer ici une personne de ce charme. Si votre père m'avait prévenu...

Il ne voulut pas achever sa phrase, en calculant avoir déjà assez bien produit son effet.

Son hôte, qui était allé à une armoire au fond de la cuisine, s'approchait de lui, tenant un rasoir droit.

— Voilà, dit-il, il y a de l'eau chaude sur le poêle. Tu as encore trois minutes. On fera les présentations en revenant de la messe et quand la famille sera au complet.

Puis, examinant le rasoir dont Polydor s'empare avidement:

— C'éta't celui de mon fils aîné, que je n'ai jamais remplacé à la beurrerie. Si tu te cherches une *job*, on pourra parler d'affaires tout à l'heure. Les gages sont bonnes.

— Votre fils? lança Polydor au hasard, en se tirant la peau du visage imbibé de savon, et en s'ajustant la lame sur la tempe gauche.

— Mort à la guerre, depuis un an, expliqua le cultivateur. Si jamais je rencontre un Allemand dans ma vie, je le plains de tout mon cœur. Je fesseraï dur, prends ma parole.

En entendant ces mots qui le glacèrent d'effroi, Polydor trembla et s'infligea une petite entaille sur la joue. Mais il ne voulut pas chercher à voir dans le miroir, au-dessus de son épaule, l'expression de celui qui venait de parler ainsi. Il continua sa toilette. "Universellement haïs, conclut-il. Même des Canadiens d'origine française. On s'est lourdement trompé sur le compte de ces gens-là au camp."

Volontaire, cette nuit, pour les apprêts du réveillon, la jeune fille racontait à son père que monsieur le curé avait tout essayé pour faire recoller son *Enfant Jésus* qu'on avait brisé "pendant le petit feu qui avait commencé, le mois passé, dans la sacristie". Impossible de s'en procurer un autre en si peu de temps. On manquait de cire pour les faire en cire, il y avait des priorités sur d'autres matières plastiques, une rareté de main-d'oeuvre chez les marchands d'ornements d'église.

— L'Enfant Jésus, du moins jusqu'au lendemain du Jour de l'An, dit-elle, ça sera la tête qui n'est même pas fêlée, les mains et les pieds qu'on a pu sauver, mais pour le reste du corps, c'est en linge *stuffé* comme on a pu à la dernière minute,

(S.V.P., lisez la suite en page 20)

*Ce qui arriva à un prisonnier nazi évadé,  
la veille de Noël, d'un camp d'internement.*



(Suite de la page 6)

presser son bras. Il avait la figure rouge, mais il salua lui aussi et dit :

— Repos, les gars.

Puis Jones lui tendit son élégante main de Yankee. Willie aimait particulièrement Jones. Cette moquerie de la part d'un ami dépassait presque ce qu'il pouvait supporter.

Alors Jones, avec une malice de maître-chanteur, prit la parole :

— Vous rappelez-vous, les copains, dit-il, ce qu'a promis le lieutenant? "S'il m'arrive de vous rencontrer à New-York, les amis, la veille du Jour de l'An, je paierai le diner", vous rappelez-vous qu'il a dit cela?

Carol demanda avec un regard d'admiration :

— Est-ce vrai, lieutenant. Que vous êtes gentil et magnifique!

— Oh! nous nous ferions tuer pour notre lieutenant, dit O'Brien. Mademoiselle Hollister, il est vraiment l'un de nos meilleurs officiers.

— Vous vous rappelez, n'est-ce pas, lieutenant? demanda Jones.

— Voilà, mes chers amis, dit Willie qui s'efforçait d'adopter un ton de voix amusé mais qui donnait surtout l'impression de souffrir de quelques mystérieuses végétations adénoïdes, voilà, j'avais oublié, quand je vous ai offert de vous joindre à moi, qu'on n'accepte pas les soldats dans les très bons endroits et...

— Oh! ça va bien, se hâta de dire Jones. Nous ne sommes pas difficiles. Il y a une foule d'endroits sur le Broadway où on est heureux d'accepter la clientèle des soldats. Vous voyez, lieutenant, à dix pas d'ici, justement...

— Dinde, dit Magowan, pour le Jour de l'An...

— Um-m-m, des huitres, dit O'Brien.

— Je n'ai pas grand-faim, dit Jones, de sorte que vous pourrez manger pendant que je danserai avec mademoiselle. C'est-à-dire si mademoiselle Hollister n'a aucune objection à danser avec un simple soldat.

— Bien sûr que non! dit Carol en riant. J'adorerais cela. Venez, lieutenant.

Willie savait qu'il était pris et que l'aventure lui coûterait sans doute assez cher, mais il suivit... il ne conduisit pas ses hommes qui lui étaient fidèles jusqu'à la mort. Cela coûta dix dollars seulement pour avoir une table. Willie savait, tandis qu'une serveuse prenait les commandes, que ce n'était là qu'un début. Jones parlait de champagne. Magowan dit quelque chose au sujet d'un autre vin mousseux, "Magnum pour moi", dit O'Brien.

— Mademoiselle Hollister ne boit pas, dit Willie d'un ton froid et je n'ai pas le goût de boire non plus.

— Mais nous avons le goût, nous, lieutenant, dit Jones gaiement et, se tournant vers Carol: raisonnablement, bien entendu. Hum... et à propos de danse, vous plairait-il de sautiller un peu avec moi?

Les deux jeunes gens se levèrent et s'éloignèrent de la table.

— Eh! bien, capitaine... je veux dire major... — O'Brien se renversait sur sa chaise d'un air satisfait — il est certes heureux que nous nous soyons rencontrés ce soir. Vous nous avez en quelque sorte sauvé la vie. Nous avons, voyez-vous, dépensé pas mal de pèse en faisant le tour de la ville et...

Willie se pencha vers eux et il avait l'air plutôt furieux.

— Ecoutez, dit-il, vous deux, et répétez à Jones pendant que je danserai ce que je vais vous dire. Je sais que vous m'avez par le cou. Mais il est une chose que, vous, vous savez. Vous m'avez vu dans les batailles du régiment. Je peux prendre deux de vous trois ensemble n'importe quand et régler l'affaire du troisième ensuite. Un mot, vous entendez, une simple allusion devant cette jeune fille et vous allez voir ce qui peut se passer ici. Alors, vous jouez franc et je joue franc.

— C'est entendu, dit Magowan.

— Oubliions donc tout cela, ajouta O'Brien et amusons-nous.

Un bataillon de girls apparut en se balançant les jambes au grand plaisir de Magowan, d'O'Brien et de Jones. Deux orchestres jouaient. On lança des serpents et des ballons. On servit de la dinde et des huitres et, naturellement, un magnum de champagne puis, après des minutes qui durèrent une éternité, Willie put enfin tenir Carol dans ses bras sur le plancher de danse. Peu importe ce que cette soirée lui coûterait, seulement d'avoir près de lui cette jeune fille pendant qu'un orchestre jouait *Blue, Believe Me* et d'autres thèmes dont les rêves des jeunes gens sont faits, cela en valait la peine.

Elle dit tout bas en le regardant, la tête un peu renversée :

— Vos hommes semblent s'amuser plus que vous. Naturellement, je suppose qu'il vous faut sauvegarder votre dignité. Mais tous les trois, lieutenant, vous adorent. Chacun d'eux me l'a dit. Vous savez que vous êtes vraiment merveilleux. Marcia est une jeune fille bien chanceuse!

— Ah! dit Willie, qui avait le cou aussi rouge que celui de l'animal dans l'assiette d'O'Brien.

— Je suis sincère, dit Carol doucement et contre la sienne Willie sentit la jeune poitrine de Carol soupirer. Pourquoi, oh! pourquoi est-ce toujours Marcia qui connaît la première ceux qui valent quelque chose.

L'effet de ces paroles sur Willie fut terrible. Il voulut exécuter un pas languoureux mais ne réussit qu'à frapper sa cheville droite de son pied gauche. Carol sourit. Ce sourire était tout près de lui: une tête d'ange, deux étoiles à l'endroit des yeux et, au-dessous, la bouche était un petit soleil couchant dont l'éclat s'atténuait en un rose exquis sur le nez.

Ce sourire déclencha le mécanisme. Willie pirouetta une seconde sur son arbre sentimental et, quand il eut retrouvé son équilibre, il aimait.

Oui, il aimait. Et il aimait passionnément! Willie s'était déjà représenté la grande et délicieuse tristesse de l'amour, mais ce n'était pas cela. Cette jeune fille avait tout. Elle était délicieuse! Elle était ravissante! Et tellement gentille...

— Voyez, soupira Willie qui avait son idée, il est passé onze heures. Carol, il faut partir.

— Je sais, soupira-t-elle avec regret. Ce fut si agréable!

Willie la ramena à la table.

— Camarades, dit-il, c'est le bonsoir. Je vais payer l'addition, mais vous pouvez rester ici tant qu'on ne vous fichera pas à la porte.

Willie appela un garçon et paya. Il paya comme la Banque Nationale, tandis que Magowan, O'Brien et Jones s'empresaient autour de Carol pour lui faire leurs adieux.

Puis Willie et la jeune fille se dirigèrent vers la porte, mais quelqu'un toucha — et fermement — l'épaule de Willie. C'était Jones.

— Encore une chose, mon lieutenant, dit Jones. Vous vous rappelez ce billet de vingt que vous me devez depuis un certain exercice de tir? Je pourrais sûrement m'en servir ce soir.

L'espace d'une seconde, Willie faillit se laisser emporter. Mais les yeux de Carol étaient fixés sur les siens comme pour dire: "Le pauvre diable en a vraiment besoin, ne le voyez-vous pas?"

Willie remit à Jones un billet de vingt dollars.

Jones se planta au garde-à-vous :

— Mon lieutenant, dit-il, et vous aussi, mademoiselle, bonne année! De notre part à tous trois, mademoiselle Hollister. Nous vous reverrons bientôt, lieutenant, demain matin à la gare Penn à temps pour le train de neuf heures.

— Oui, dit Willie d'un ton sec. Et maintenant, oust!... disparaît!

Les deux jeunes gens sortirent et se frayèrent un chemin à travers la foule, sur le trottoir, pour arrêter un taxi. Willie insista pour qu'ils prissent une voiture.

— J'ai quelque chose à vous dire, murmura-t-il à Carol. Et c'est une chose que je ne peux vous dire en marchant sur le trottoir. Nous pourrions rencontrer d'autres hommes de mon bataillon ou de mon peloton ou de ce que vous voudrez.

Carol lui dit l'adresse. C'était dans les quatre-vingts rues, est. Et la voiture roula dans la nuit. Quoi que ce fût que Willie voulait lui dire, il ne le lui dit pas. Il resta silencieux, assis à côté d'elle, gêné. Quand le taxi s'arrêta, il paya et escorta la jeune fille jusqu'à la porte de l'immeuble à appartements.

Elle s'arrêta, le regarda en levant la tête et dit :

— Eh bien?

— Eh bien, quoi? demanda stupidement Willie.

— Ne vouliez-vous pas me dire quelque chose?

— Oui, dit Willie, mais je ne puis pas.

Le garçon de l'ascenseur regarda son tableau d'appel, le portier regarda les étoiles, Carol regardait Willie et Willie avait l'air absolument perdu.

— Mais il faut que je vous le dise, dit-il finalement et, se tournant vers le portier, il lui ordonna: Arrêtez un autre taxi.

— Autour du bloc, dit Willie au chauffeur. Tant que je ne vous dirai pas d'arrêter...

Un silence.

— Ecoutez, Carol.

Elle était une ombre à côté de lui mais il sentait et humait le parfum de ses cheveux.

— Ecoutez, reprit-il, c'est aujourd'hui la veille du Jour de l'An et, la veille du Jour de l'An, les gens font de drôles de choses, comme...

Willie s'arrêta là.

— Qu'avez-vous, lieutenant? demanda Carol.

— Eh! bien, vous voyez, grogna Willie, je suis amoureux.

— Je sais. Vous aimez Marcia. Je pense que c'est merveilleux. J'espère qu'un jour cela m'arrivera à moi aussi.

— Mais cela se peut, dit Willie. Je veux dire, Carol... si vous pensez vraiment ce que vous avez dit de moi. Si vous pouviez passer par-dessus certaines choses que je vais vous dire... et...

Le taxi avait fait un tour complet du bloc et approchait de la porte de l'édifice où Carol habitait. Willie fit de son mieux pour terminer sa phrase au bon moment.

— Arrêtez, dit-il au chauffeur.

Et ses bras enveloppèrent Carol. Ce fut un embrassement merveilleux. Il la tenait pressée contre lui et d'un doigt tremblant lui caressait le menton. Il l'embrassa. Il mit dans ce baiser toute l'ardeur contenue depuis des années. Toute la douceur et la tendresse qu'il avait toujours su qu'il pourrait éprouver pour une jeune fille.

— Voilà, dit-il ensuite. Je vous aime!

Mais elle était partie. Il vit en un éclair le regard apeuré mais encore plein de rêve qui se tournait vers lui, un éclair d'argent, puis la porte se referma.

— Bonne et heureuse année, monsieur, dit une voix.

— Euh... dit Willie distraitemment.

— J'ai dit: bonne et heureuse année!

— Ah! oui, dit Willie au chauffeur. Conduisez-moi chez moi...

\* \* \*

Eh! bien, c'était fini, mais cela en avait valu la peine, se dit Willie le lendemain matin en avalant son déjeuner. Il savait très bien que c'était fini. Mais ce seul baiser lui resterait pour toujours et allégerait le tourment de son âme.

Il fit distraitemment ses adieux à sa famille, mais personne ne s'en aperçut. Ils ne s'apercevaient jamais de rien. Bob était parti avec des amis pour Westchester. Il était parti de bonne heure la veille. Un peu démolé, dit Mme Westover, par la note que Willie avait laissée.

— Regrettable, dit Willie sans conviction. Bonjour, maman.

Et il partit.

Sur le quai de la gare il trouva vite ce que ses yeux cherchaient: le groupe formé par Magowan, O'Brien et Jones. Ils se tenaient ensemble et semblaient encore en train de comploter quelque chose.

Willie approcha stratégiquement et attaqua par l'arrière de tous les côtés à la fois.

— Ecoutez, maintenant, dit-il et sa voix claquait comme s'il avait crié, le premier qui m'appelle lieutenant recevra quelque chose de solide sur le nez. C'est fini, tout fini, bien fini, vous m'entendez?

Ce fut alors que Willie aperçut ce que les trois mousquetaires avaient réussi jusque là à cacher à sa vue: Carol, qui l'oeil brillant, levait la tête.

— Bonjour, Willie, dit-elle gaiement.

— Vous trois, imbéciles, décampez, dit Willie.

Les trois imbéciles décampèrent respectueusement. Et aucun d'eux ne dit bonjour.

Le sang afflua deux ou trois fois aux joues de Willie, mais cette fois il était déterminé à dire tout ce qu'il eut dû dire la veille avant d'embrasser Carol.

— Carol, dit-il, je suis très peiné. Je vous ai joué un misérable tour hier soir et je...

(S.V.P., lisez la suite en page 20)

# Séduisante

Par Madeleine Caron

Depuis que des gens malicieux ont avancé que les femmes s'habillent pour embêter les autres femmes, le sujet d'une belle robe, d'une robe choisie pour le seul plaisir de celle qui va la porter, devient un sujet dangereux.

Il faut pourtant en parler parce que le temps des fêtes et les réceptions qu'il amène entraînent le besoin immédiat d'une toilette riche autant que sobre, qui fera honneur au mari qui l'a payée ou qui remplira d'orgueil l'heureux jeune homme qui a le bonheur d'escorter une jeune fille si bien mise.

La garde-robe d'une femme comprend d'abord les vêtements utilitaires, qui servent pour toutes les heures du jour, que le travail se fasse à la maison ou au dehors. Ensuite il y a les manteaux et costumes pour la rue. Enfin ce qu'on a convenu d'appeler les robes d'après-midi qui servent à l'heure du thé et pour les réceptions de l'après-midi.

Ces mêmes toilettes avaient coutume de servir aussi le soir pour les réunions intimes, quand la robe longue de grande toilette, n'était pas de rigueur. Elles avaient alors un chic restreint parce qu'elles n'étaient tout de même pas exactement ce qu'il aurait fallu.

Ici la guerre et ses restrictions auront fait du bien en apportant la robe du soir courte qui est bien plus à sa place aux lumières que ce qui, autrefois, en tenait lieu.

Ces fameuses robes courtes ont à la fois grand air et assez de confort. Quand la personne qui les porte est assise à une table à dîner ou de bridge, l'effet est aussi habillé que celui d'une robe de bal. Et puis quand il s'agit de circuler dans des rues aux trop rares taxis, quand il faut se promener en tramway ou en autobus, la jupe qui n'est pas encombrante non seulement laisse toute liberté de



(Modèle en tissu éprouvé Courtaulda)

Que leur donner cette année comme cadeau de Noël ou du Jour de l'An? Celui ou celle qui a une bonne idée d'avance de ce qu'il désire acheter pour ses parents et ses amis perdra peu de temps en magasinage et s'évitera d'éternelles recherches. Cette année, l'absence d'aides domestiques dans nombre de maisons et les longues heures de travail que chacun doit donner à cause du manque de main d'oeuvre réduisant considérablement le temps dont on disposera pour le magasinage des Fêtes. Dans les pages qui suivent, nous vous offrons quelques suggestions qui peuvent faciliter l'achat de vos cadeaux. Il y en a pour tous les goûts et pour toutes les bourses.

mouvement mais encore elle n'attire pas l'attention sous le manteau ou la jaquette de fourrure, elle n'a pas l'air d'être un pis aller. Elle est à la mesure de la vie d'aujourd'hui, toute de contraste.

Cette belle robe n'est pas un luxe. Il est probable que son effet tonique sur le moral de sa propriétaire vaut le prix qu'elle coûte. Mais pour bien remplir son rôle il faut qu'elle plaise tout à fait, qu'elle embellisse, qu'elle pare comme une fleur.

Elle peut être simplement de crêpe épais, garnie de paillettes ou rebrodée de perles. Foncée, il est probable qu'elle servira plus souvent que si elle est d'une couleur vive et les tons pastels semblent réservés aux légers tissus de laine.

Le haut du corsage a fort souvent comme un empiècement de chiffon ou de dentelle, dont l'effet est toujours si féminin et si charmeur. Les manches sont fort courtes, à peine esquissées, le décolleté plus ou moins accentué comme si il avait pensé à avantager celles qui ont une jolie gorge sans léser les autres.

Très souvent un motif de perles ou de paillettes relie la partie transparente au reste du corsage. D'autres fois,

le corsage est d'une couleur claire, contraste de couleur très agréable pour celles qui n'aiment pas l'effet nu d'un corsage à jour.

Les personnes pratiques — ou simplement ingénieuses — ont déjà trouvé et compris que cette belle robe nue ne se portera pas tellement souvent après tout parce que les occasions de la porter ne seront pas tellement nombreuses. Elles ont d'ores et déjà décidé qu'une jaquette doublerait l'utilité de la belle robe. Plus que cela, la jaquette change la robe luxueuse en un morceau pratique qui peut servir pour une foule de sorties de tout genre. Ces beaux modèles sont toujours coupés dans un crêpe de qualité qu'on peut porter sans craindre de l'user avant le temps. Alors pourquoi reléguer la robe aimée quand elle pourrait devenir une compagne constante? Et puis ce sera un plaisir, quelquefois, de sentir sous la jaquette si correcte la dentelle ajoutée du modèle dernier cri qui donne à une petite femme posée la grâce de se croire pour quelques heures la plus charmante des déesses et son mari le plus heureux des hommes.

D'ailleurs n'est-ce pas ainsi que les hommes aiment leurs femmes, anges et sirènes tour à tour?

# Si peu exigentes



BUTTERICK 2716. — Sera charmant en brun foncé garni de rose, pour aller au théâtre ou dîner au restaurant. Tailles 10 à 20, 28 à 38. Prix 50c.



BUTTERICK 2771. — Est non seulement un modèle charmant mais il a aussi le bont goût d'exiger très peu de tissu. 2 1/2 vgs. en 39 pouces. Tailles 11 à 15 ans, 29 à 33; 12 à 20 ans, 30 à 38. Prix: 50c.



# Appliqués



Pour donner du cachet à une robe neuve, ou refaire une jeunesse à un modèle démodé, rien n'est aussi joli et pratique que ces pièces de feutre de toutes les couleurs qu'on trouve dans les grands magasins. Découpé, prêt à être posé, le feutre se présente en dessins variés comme on peut le voir sur les trois robes McCall que voici.



BUTTERICK 2762 — Est élancé comme un roseau, économique à souhait. Il exige  $2\frac{1}{2}$  vgs. de tissu en 16 ans. Tailles 12 à 20, 30 à 40. Prix: 50c.



BUTTERICK 2739 — Un chemisier est assez habillé pour se porter en fin d'après-midi. Tailles 10 à 20, 28 à 38. Prix 35c.



Si ces patrons Butterick ne sont pas en vente dans votre localité, vous pouvez les obtenir en écrivant à The Butterick Co. Inc., 468 rue Wellington W., Toronto, Ont. Tous les patrons Butterick en vente dans la province de Québec sont expliqués en français et en anglais.



McCALL 5014. — Jupe et guimpe détachable se fait en tailles 24, 26, 28, 30 et 32 de ceinture. Prix: 35c.

McCALL 5181. — Serait charmant en beige avec des feuilles de deux tons de vert. Se fait en 12, 14, 16, 18 et 20 ans. Prix: 50c.

McCALL 5338. — Une robe princesse qui a le cachet d'une création de haute couture. Tailles 12 à 20 ans. Prix 50c.

## LE RÉVEILLON

(Suite de la page 15)

avec de la farine d'avoine. On lui a refait une si belle robe que ça ne paraît pas, m'a dit la servante du presbytère.

"La farine d'avoine valait quinze marks le demi-kilo quand j'ai quitté le Reich", ne put s'empêcher de penser Polydor qui maintenant s'épongeait la figure. Il se passa un peigne dans les cheveux, lança un regard étincelant à celle qui l'avait accueilli avec une émotion si visible et promena ensuite les yeux avec attendrissement sur les victuailles étalées dans la cuisine.

— Partons, dit son hôte. Je ne veux pas manquer le *Minuit, Chrétiens!*

Dans le banc, on chuchotait: "C'est le gars que le père a amené à soir. Tu le trouves pas un peu frais? C'est-y ça qui fera un bon engagé? Mais c'est si rare de nos jours, un homme à gages. Emérentienne qui est allée chercher les paquets dans la sleigh pendant que le père dételait était tout excitée d'avoir vu un aussi bel homme!"

Polydor se recueillit. Le monologue qui avait commencé en lui dès qu'il avait connu le sentiment violent du chef de cette famille canadienne-française à l'égard des Allemands se terminait à l'église par la résolution de ne pas retourner dans cette maison. On finirait par découvrir trop tôt sa nationalité, malgré ses plus habiles mensonges. Le ton sur lequel on lui avait parlé de l'ennemi invitait à la plus grande prudence. Non, malgré les tenailles de la faim, malgré la promesse d'un repas succulent, il valait mieux profiter des ténébres et de la foule au sortir de la messe pour s'esquiver, disparaître, gagner un autre village.

La messe ici lui plaisait avec ses refrains mélodieux. C'était mieux que dans la salle austère du camp qui, le dimanche venu, servait de chapelle.

## LE "LIEUTENANT" WILLIE

(Suite de la page 16)

— Mais non, dit la jeune fille qui se tenait maintenant tout près de lui, je sais toute l'histoire... depuis... Voyez-vous, à trois heures ce matin, je suis allée parler avec Marcia. Je me sentais coupable envers elle et je voulais me confesser. Je ne pouvais vraiment pas commencer une nouvelle année sans lui dire que je craignais de lui avoir pris son ami. Elle me dit ne pas dire de sottises. Elle me raconta que Bob Westover l'avait appelée de plusieurs endroits au cours de la soirée et qu'elle avait reçu des fleurs de lui toutes les heures. Ce ne pouvait tout simplement pas être de lui qu'il s'agissait.

— Oh! dit Willie qui se sentait légèrement mieux.

— Alors nous avons commencé à comparer nos notes et ce ne fut pas long avant qu'elle découvre que j'avais passé la soirée avec le frère de Bob, Willie.

— Oui, dit-il, je suis Willie et je ne suis qu'un simple soldat.

— Mais l'uniforme vous va si bien...

Willie ouvrit la bouche.

— Celui-ci? Pas de galons, pas de chevrons, rien?

— Euh! je pense que vous avez l'air magnifique.

"Mais on reste agenouillé vraiment trop longtemps après l'élévation ou est-ce la faim qui commence à me torturer pour de bon? Tous ces pardessus de drap épais, si confortables", marmonna-t-il, en se frictionnant l'abdomen d'une main et en avisant devant lui les dos ronds et bien garnis. Ses yeux en suivirent une théorie jusqu'à l'avant de l'église et s'arrêtèrent tout à coup à la crèche, discrètement illuminée, avec ses figurines, et la plus importante d'entre elles, couchée sur le dos et bien bourrée...

Comme on sortait, Polydor dit au cultivateur: "J'ai promis une prière spéciale si je trouvais de l'ouvrage. Ne m'attendez pas, je sais où est votre maison. J'y serai dans cinq minutes."

L'ombre grandissait dans l'église toute vide maintenant. Un enfant de chœur faisait encore le va-et-vient entre l'autel et la sacristie, éteignant des flambeaux, ajustant un tapis. Deux femmes, qui s'étaient attardées à la crèche, sortaient après avoir dévisagé Polydor.

Ce dernier faisait mine de prier fermement.

"J'espère que ce n'est pas un sacrilège", dit-il. Et il décousit le petit Messie entre les omoplates, plongea la main dans la farine d'avoine, en emplit ses poches, effaça tant bien que mal les traces de son acte et fila.

"Oswald, si jamais je te revois, je te donnerai raison pour ce que tu as dit de la caresse de ma voix et celle de mon regard, encore que je ne m'explique guère pourquoi tu m'a dit ces choses, mais je te parlerai de ce que pensent de nous les Canadiens français. Universellement haïs, nous sommes universellement haïs," gémit le beau Nazi, en dévalant le long de la côte à toutes jambes, la langue toute empâtée par son repas frugal.

— Carol — et la voix de Willie était maintenant suppliante — vous rappelez-vous ce que je vous ai dit hier soir? C'était... très... sincère, vous savez... Ecoutez — et alors le cri de: en voiture! en voiture! se fit entendre — existe-t-il un moyen de vous prouver que je vous aime et de me rendre digne de vous?

— Willie, bien sûr. Vous faites votre demande pour suivre le cours d'officier, vous m'entendez? Vous travaillez comme un diable et vous obtenez votre commission. Si Bob a pu le faire, vous pouvez le faire aussi. C'est aussi l'avis de Magowan, d'O'Brien et de Jones. Et Willie...

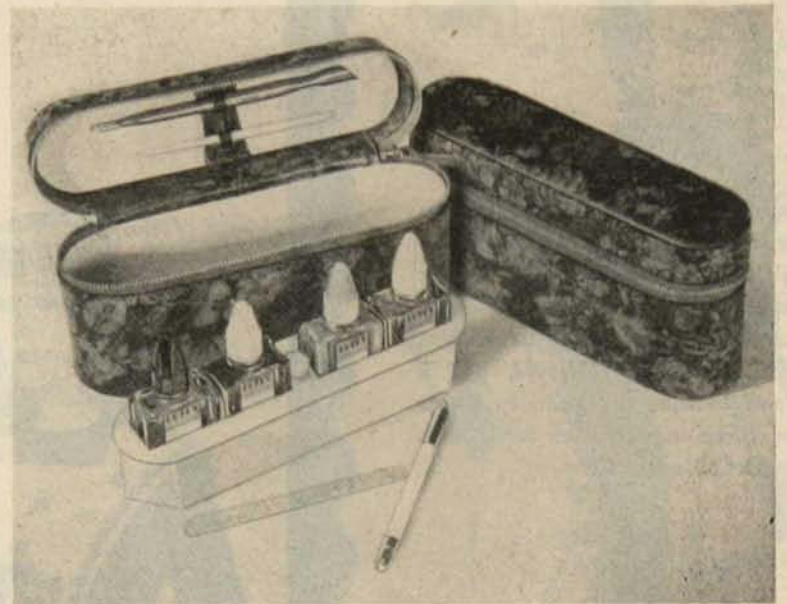
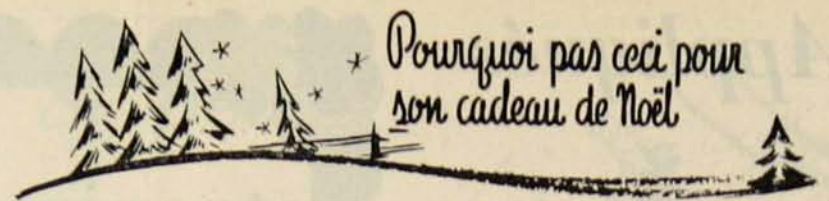
Le train s'ébranlait...

— Oui, Carol?...

— Vous pouvez m'embrasser encore, si vous voulez...

Willie n'eut qu'une seconde pour le faire, le train s'ébranlait. Il entra dans le wagon rempli de gars en kaki avec un curieux sourire un peu stupide. Il aperçut Magowan, O'Brien et Jones et les salua gaiement.

— Hé, les gars, dit le soldat Willie Westover, vous pouvez maintenant me dire ce que vous voudrez!



(Un nécessaire Cutex)

## GRANDEUR ET DÉCADENCE DE MUSSOLINI

(Suite de la page 8)

"Le fascisme n'est pas un article d'exportation." Mussolini le répéta complaisamment aux visiteurs étrangers; ce qui n'empêchera pas ses traducteurs français de le dépeindre comme un émule de Charles Maurras, "le premier à triompher" (Eugène Marsan dans une note à sa traduction de Mme Sarfatti, *Mussolini l'homme et le chef*, 1927). Il prodigue les flatteries aux "nationalistes intégraux" de Paris, dans lesquels il voit d'honnêtes benêts, tout en faisant chanter dans les rues de Rome que "si la France n'est pas une truie, Nice et la Savoie elle nous rendra". Qu'importe aux visiteurs qu'éblouit le décor savant de son immense bureau? N'a-t-il pas dit: "Nous allons nettoyer Quatre-Vingt-Neuf comme un plat de rougets à la livournoise"? N'a-t-il pas dit que "la guerre de la démocratie a ouvert en réalité le siècle à l'Antidémocratie"? De si belles paroles ne sont-elles pas un baume sur le cœur, et ne valent-elles pas que l'on excuse le reste?

A y regarder de près, de plus clairvoyants y discerneraient sans doute l'expression d'une jalousie nationale, le désir de remplacer le "siècle de la France" par un "siècle de l'Italie", tout comme le calendrier fasciste compte les années à partir d'une ère nouvelle, à la façon du calendrier républicain. De même, la formule "la Méditerranée aux Méditerranéens", la carte de l'Empire romain toujours sous les yeux du Duce, renferment le germe de prétentions redoutables. Mais on ne les prend pas au sérieux. On tient compte de l'emphase italienne. N'y a-t-il pas eu de tout temps, dans la péninsule, le goût des gestes théâtraux et des uniformes voyants? Du moins les trains marchent à l'heure. Des jeunes gens en chemise noire se chargent de maintenir l'ordre et de protéger les touristes. La pornographie, la prostitution ont disparu.

La saleté diminue. En Sicile, la Maffia est détruite. Les *latifundia*, les grandes propriétés du Sud, sont mises en valeur, les marais Pontins, séjour de la malaria, sont assainis et défrichés. Au *lazzarone indolent*, joueur de mandoline, succède un peuple jeune, un peuple viril.

"Le fascisme n'est pas un article d'exportation." Mais il donne le modèle d'un Etat nouveau. Plus de Parlementarisme: au début, un système électoral qui supprime l'opposition; plus tard, une Chambre corporative. Plus de partis, quel soulagement! et plus de discussions politiques. Plus de conflits sociaux: une organisation professionnelle fondée sur la notion du chef, "arbitre et modérateur de toutes les classes". L'Etat dirige et absorbe. "Tout dans l'Etat, tout par l'Etat tout pour l'Etat." Il va prendre les enfants dès leur bas âge pour leur imprimer sa marque et les intégrer dans des organisations qui les tiendront jusqu'à leur mort. Il leur inspirera la joie de vivre, le culte de leur propre jeunesse (son hymne, *Giovinetta*, est un hymne à la jeunesse). La fierté de servir l'Italie, d'être les héritiers de Rome. Et il réalise des miracles, il résout des problèmes qui paraissaient insolubles: après les accords du Latran, il n'y aura plus de question romaine.

L'Eglise cependant ne s'y trompe pas. Sans doute bien des prélats, des cardinaux même, subissent la griserie de l'ambiance. Ils sont Italiens: comment s'étonner? Mais le Pape voit avec inquiétude la main-mise sur l'éducation: il protestera, dans une Encyclique en italien, et tôt après les accords du Latran les difficultés sur ce terrain renaissent. Il mesure ce qu'a de trouble l'exaltation de la violence. Il n'hésite pas à condamner d'Annunzio, dont le régime publie une édition officielle. Mussolini, homme de lettres lui aussi à ses heures, ne se cache

pas d'avoir pour maître Machiavel, et Nietzsche, le philosophe de la volonté de puissance, l'ennemi du Christ. Avec tout son respect extérieur pour la force sociale du catholicisme, il reste au fond un païen, comme Charles Maurras; et comme Lénine, si c'est de Georges Sorel qu'il a appris la tactique révolutionnaire, c'est à Hegel qu'il doit sa conception du pouvoir.

\* \* \*

"Le fascisme n'est pas un article d'exportation". Viendra le tentateur, qui suggèrera le contraire. Comment, Mussolini, vous êtes si modeste? Mais voici l'Allemagne rénovée par un homme du peuple comme vous, un simple combattant comme vous, qui copie vos méthodes. Il vous prend au sérieux, celui-là: n'allez-vous pas croire à l'universalité de votre propre "Weltanschauung"? A vous deux, vous posséderez la terre.

Hitler n'avait rien dans sa rudesse qui pût choquer Mussolini. Dès l'affaire de Corfou, les canons italiens avaient fait bon marché du droit international et accablé la petite Grèce, lors de l'affaire Matteotti, les sbires du fascisme avaient pratiqué l'assassinat politique. Un instinct de défiance alertait cependant le Duce. En bon Italien, il n'aimait guère l'Allemand. Il craignait ses visées sur le Tyrol du Sud, minorité germanique s'il en fut jamais. Après avoir été débarrassé de l'Autriche-Hongrie, il ne souhait pas sentir sur ses frontières le poids d'un grand Reich unifié. Il voulait une petite Autriche indépendante. A l'assassinat de Dollfuss, pour la préserver, il allait mobiliser sur le Brenner.

Mais la Société des Nations décline. Le Japon l'a défiée impunément. L'Allemagne s'en est retirée, et réarme. N'est-ce pas l'heure des forts qui sonne. L'heure de l'Empire, dans ces "années cruciales" que Mussolini annonçait depuis longtemps? Il envahit l'Éthiopie. Ses armées modernes écrasent facilement celles du Négus. Il se rit de Genève, qui vote des sanctions platoniques, et claque la porte à son tour; mais il s'irrite contre l'Angleterre, et contre la France, qui n'a pas voulu de l'arrangement suggéré par son bon ami Pierre Laval. Lorsque l'année suivante le Front populaire monte au pouvoir, il y voit la preuve d'une hostilité sans remède, et envoie des volontaires assister Franco, côte à côte avec les Allemands, contre le Front populaire espagnol. Après Berlin, sa doctrine politique gagne Madrid, capital de l'autre péninsule méditerranéenne, et l'arrache, non seulement au péril rouge, mais encore aux sympathies pour les États démocratiques.

Mussolini a rencontré Hitler. La discipline des milices allemandes l'a fasciné: que ne donnerait-il pas pour la communiquer à ses milices! Il leur enseigne le pas de l'oie, qu'il baptise "pas à la romaine". Il en est sûr maintenant, la force appartient aux nazis, et non aux Alliés de 1919 qui persévèrent dans leurs utopies méprisables. La passion idéologique commence à l'aveugler sur ses intérêts nationaux. Puisqu'ils l'ont voulu, libéraux et socialistes, ses ennemis de l'intérieur, ils la constateront dans le monde entier, la défaite de Quatre-vingt-neuf et des idées françaises. Les exclus de Genève, les "nations prolétaires", armés jusqu'aux dents, vont s'unir pour la conquête. Et Hitler se rend à Rome. Partout flotte la swastika. Au Vatican, Pie XI gémit sur

la présence, dans la ville éternelle, de "cette croix qui n'est pas la croix du Christ": on ne l'écoute pas plus que les Juifs n'écoutaient Jésus pleurant sur Jérusalem.

Pour faire plaisir à son complice, Mussolini prend des mesures antisémites, encore une fois malgré les protestations de l'Église. En 1938, Hitler annexe l'Autriche: il ne bouge pas. "Je n'oublierai jamais cela de vous", lui mande le Führer. C'est que désormais les résolutions sont prises. En garantie, les Tyroliens de langue allemande vont être transportés de leurs habitations séculaires dans le cadre du grand Reich. Comment n'avons-nous pas vu, à l'époque, que de tels abandons de part et d'autre sous-entendaient un accord sinistre? On proclame d'ailleurs l'accord, le "pacte de fer", l'"Axe" sur laquelle va tourner l'Europe. Mussolini aide Hitler à dépecer la Tchécoslovaquie sans combat. Il tente de lui rendre le même service pour la Pologne. Entre temps, il s'est adjugé l'Albanie. La guerre éclate: il reste d'abord "non belligérant", se contentant de noyauter l'opinion publique en France, d'immobiliser dans l'incertitude une armée française sur les Alpes; il garde encore, malgré tout, assez de prudence pour préférer ce genre de services; mais l'armée française est vaincue, l'Allemand entre à Paris, l'Angleterre n'en a plus, semble-t-il, que pour quelques semaines; c'est le moment, sans risques, de râfler les dépouilles au prix d'une promenade militaire, et sans doute Hitler ne permettrait-il pas qu'on attende davantage...

Nous savons le reste. Nous avons vu le dictateur se rengorger et envoyer ses commissions d'armistice dans les pays convoités — Nice, Corse, Tunisie — que ses soldats n'avaient su conquérir; nous avons vu, à sa suprême jouissance, la France vaincue essayer une caricature de fascisme, qu'il se plaisait à humilier. Puis est venue la justice immanente. Son Empire s'est effrité morceau par morceau. Par un exemplaire retour des choses, le Négus, première victime, est le premier libéré. Les Italiens, partis à contre-cœur, se battent mal; en vain Rommel vient à la rescousse, l'Afrique est perdue; Pantelleria capitule; la Sicile envahie acclame l'envahisseur; le régime tombe verticalement, ignominieusement, démontrant qu'en vingt ans il n'avait rien changé qu'à la surface; Victor-Emmanuel sauve son trône, comme auparavant, en s'inclinant sous la rafale, et en congédiant, comme il l'avait pris, le Duce qui du coup s'affirme à nouveau "républicain"...

J'assistais, peu après, à un film d'actualités. J'y revoyais l'orateur tonitruant du Palais de Venise, le costaud ôtant sa chemise pour aider à la moisson: autant de postures grotesques, après l'événement, comme les bajoues et la calvitie du tyran sorti du bel agitateur aux grands yeux noirs... Quelle différence de l'un à l'autre, et de ce tyran au fantôme amaigri que nous révèlent les dernières photographies! Il y a là un personnage très fréquent dans l'histoire romaine et italienne, le César — Caligula, Néron — qui a des qualités, qui survient lors d'une crise pour rétablir l'ordre, et que sa toute-puissance rend fou. Mais dans le cas du fascisme les germes monstrueux étaient présents dès le début: l'idolâtrie de l'État, la négation systématique de la morale en politique, le mépris de l'homme, et le péché capital, celui qui a poussé le chef et la nation à multiplier les fautes, celui de qui la nature s'est vengée, l'orgueil.

## ROCHEUSES OU LAURENTIDES

(Suite de la page 13)

malheureusement elles sont monotones. Quelle étrange sensation que de glisser dans ces espaces immenses! Il me semblait me promener sur les dunes d'un désert de neige. Cela devient fatigant, harassant.

Oh! non, quand on a vu et connu la piste de la Feuille d'Érable, on ne trouve pas d'intérêt aux pistes des Rocheuses. Vive les Laurentides avec leurs variétés de collines, montagnes, coulées, vallons! Quelle distraction que d'aller, d'un dimanche à l'autre, dans les différents coins de la Feuille d'Érable. Nulle part ailleurs que dans le Québec on ne peut trouver une telle piste. La Feuille d'Érable s'étend sur une longueur de 70 milles, où le skieur s'en donne à son goût: il coule dans les sous-bois, se grise de vent dans les côtes, joue à passera-passera pas avec les arbres, se pousse d'un lac à une rivière, zigzague d'un village à une ville, se perd dans la neige folle, glisse sans frein sur la croûte, s'arrête aux sommets pour admirer les vallées, sourit d'amitié aux montagnes. Ah! rien ne vaut le charme des Laurentides.

Et si nous prenons le côté pratique et matériel du ski, les Rocheuses disparaissent en arrière des Laurentides.

Cette première chaîne est trop éloignée des centres peuplés pour permettre le développement du ski au point de vue pratique. Quand on veut faire du ski à Banff ou au lac Louise, il faut avoir dans son havresac quelques jours de congé, car les plateaux sont à dix, quinze milles du village et à 7,000 pieds d'altitude. Ensuite le skieur étranger ne peut pas s'aventurer seul dans ces montagnes, un guide est une précaution nécessaire. Comme les chalets du ski sont bâtis à hauteur d'un nid d'aigle, il n'y a pas de plafond de prix; le hâlage des provisions à ces aires demande un bon personnel. Ainsi, seuls les élus de la fortune ou de la chance ont le privilège de faire du ski sur les plateaux. A moins de se contenter de l'unique côte du Mont Norquay.

Le confort des chalets de l'Ouest est très primitif comparé au luxe des simples hôtels ou même des maisons de pension de l'Est. D'ailleurs ces chalets ne peuvent recevoir que peu de skieurs à la fois, une soixantaine au plus. Il est évident que l'on fait pour cette poignée d'amateurs beaucoup moins que pour dix mille personnes qui s'éparpillent chaque fin de semaine dans les Laurentides. Le Parc National de l'Alberta ne peut être exploité comme entreprise privée et, avant qu'un gouvernement se décide à faire quoi que ce soit pour le ski touristique, les monts couverts d'une neige éternelle verront peut-être passer un autre siècle.

En attendant ce jour qui n'est pas encore venu, pourquoi ne pas reconnaître la suprématie des Laurentides pour le ski? La situation de la Laurentie, à quelques heures de Montréal, de Québec, à une nuit d'express de New-York et de Boston, explique le développement rapide de ce sport d'hiver. On a ouvert des pistes pour le goût de chacun; les novices, les amateurs, les professionnels, les maîtres y exercent le sport dans la mesure de leur habileté.

Si on ne dispose que d'un jour de congé, il est très facile de prendre le

train le matin pour aller se délasser l'après-midi dans la neige et revenir le soir chez soi. Et pendant une fin de semaine on a le temps d'essayer bien des côtes: elles sont rapprochées les unes des autres; et le monte-pente, maintenant très répandu, permet aux amateurs de vitesse un maximum de descentes pour un minimum d'heures libres.

Comme réponse à tout cela, les gens de l'Ouest prétendent que la neige est meilleure dans leur coin. Oui-dà! L'état de la neige peut varier avec la température. Mes skis ont essayé plusieurs neiges dans les Rocheuses; ils ne semblaient nullement perdus; au contraire, ils étaient en pays de connaissance car, comme dans l'Est, ils enfonçaient, butaient sur les festons rudes, frappaient des bancs et claquaient sur de la glace. Dans l'Ouest comme dans l'Est, quand une dizaine de skieurs glissent continuellement sur la même côte, la neige se durcit et devient glacée. Il me semble tout de même que la neige qui tombe de Shawbridge à Ste-Agathe est plus coulante que celle du Lac Louise.

On dit aussi que les Laurentides sont si peuplées qu'il faut craindre les collisions et que, de plus on est toujours dans les vallées. Pour ceux qui n'aiment pas à se faufiler dans la foule exercez parfait pour la maîtrise du ski, je leur suggère de se rendre dans le "bout" de Montfort et de tenter la descente du mont Hurlubise: ils souhaiteront voir quelqu'un pour s'assurer qu'ils sont encore de ce monde. Les épris des vastes espaces, de l'air libre des sommets, qu'ils prennent la ligne du ciel du lac Beauport; ils condescendent avec plaisir, ensuite, au ski de vallée. Et ceux qui aiment lutter avec les minéraux, qui s'ennuient de la roche, le mont Orford, dans les Cantons de l'Est, les invite à essayer leurs lames dans ses détours!

Maintenant parlons du ski de concours. Je m'incline devant la fameuse descente au mont Norquay. A la regarder du haut en bas, j'en ressentais du vertige! Mais quand je pense au mont Tremblant, à son Kandahar, sa Taschereau et son Flying Mile, la plume de mon chapeau tyrolien lance un défi aux concurrents de l'Ouest. Très peu de skieurs d'au-delà des Grandes Prairies se sont classés sur les coteaux laurentiens; les nôtres ont donné des leçons de maîtres à Banff et ont montré ce qu'était le vrai ski. Rien d'étonnant! Québec a des écoles d'instructeurs compétents tandis qu'aux Rocheuses on s'improvise instructeur de ski parce qu'on est guide ou gagnant d'un concours de slalom local. De plus, nos champions apprennent le contrôle du ski dans les lacets compliqués des pistes sous bois alors que ceux des Rocheuses se contentent de glisser dans un champ sans obstacles. Plus on contourne d'obstacles, plus on acquiert de maîtrise; ce ne sont pas les skis qui décident des virages, c'est le skieur!

Il est une chose que les Rocheuses offrent: le ski de printemps! Tout de même, quand on a grimpé et descendu des montagnes pendant quatre ou cinq mois d'hiver, eh! bien, à la fin de mars ou à la mi-avril, on est heureux de remiser ses skis. Oh! si jamais vous, gens de l'Est, avez la chance de goûter au ski de printemps, ne la manquez pas et sautez dans le train. C'est la grâce que je vous souhaite.

(Suite de la page 9)

froid. Vous ne vous êtes jamais évanouie, j'en mettrais ma main dans le feu.

— Jamais.

— Vous allez, comme ça, d'un membre cassé à un autre dans l'accompagnement des obus sans jamais vous sentir les jambes molles, les genoux tremblotants?

— Oh si, ça arrive. Mais ça ne se voit pas. On a prévu cela quand on a décrété la longueur de nos uniformes.

— Vrai, sans blague, vous ne vous êtes jamais évanouie?

— Mais non. Jamais!

— Vous êtes sûre que vous êtes blonde?

— A moins que ma mère ne m'ait fait teindre en cours de route.

— En cours de route?

— Mais oui, lorsqu'elle vint me chercher au royaume des enfants bleus pour m'amener jusqu'en ce monde.

— Vous avez lu Maeterlinck?

— Pourquoi pas?

— Et vous êtes canadienne?

— Pourquoi pas?

— Et vous tripatouillez les pieds nus des vivants!

— Pourquoi pas?

— Aie, aie, aie!

— Plus vous bougez, plus je vous fais mal.

— Plus je bouge et moins je me sens complètement à votre merci. Vous êtes amoureuse?

— Oui... Attention, il faut...

— Aie, aie, aie!

— Là... le pire est fait... Et vous?

— Moi quoi?

— Vous êtes amoureux?

— Oui.

— Ah!

— Quoi ah?

— Rien.

Un grand silence pendant lequel des brancardiers viennent ramasser le petit qui dormait, là, à côté d'eux. Il se réveillera pour Noël, quelque part, à l'arrière, dans quelque hôtel magnifiquement transformé en hôpital.

— Il nous fausse compagnie, le gosse. Nous voilà seuls tous les deux, avec personne autour, cent verges à la ronde. On va venir me chercher?

— Un des derniers.

— Naturellement: deux chevilles... Où allez-vous?

— Mais... voir si on n'a pas besoin de moi ailleurs?

— Puisqu'on a besoin de vous ici...

— Ah oui?

— Vous ne l'avez bien quitté, lui, que lorsqu'il n'eut vraiment plus besoin de vous? Pourquoi faire des passe-droits?... Voulez-vous la moitié de ma caisse de conserves?

— C'est vrai que je suis un peu fatiguée.

— Sans blague! Et moi qui commençais à douter que vous fussiez vraiment humaine.

— Treize heures qu'on est sur pied.

— Petite fille... Vous permettez que je mette mon bras autour de vos épaules? Oh! simplement pour garder mon équilibre. Il n'est tout de même pas si large, mon trône de gloire... Vous grelottez.

— D'arrêter, soudain, comme ça...

— Et... et vous pleurez, ma foi!

— Je regarde l'étoile, là-haut.

— C'est Noël, chez nous.

— On chante *l'Innoce, missa est* de la messe de l'aurore.

— On mange des tourtières et des beignets.

— On dépouille l'arbre de Noël.

— Quelques-unes y trouvent une bague de fiançailles. Il n'y a pas de bague à votre doigt...

— Non.

— Où est-il?

— Je ne sais pas. Ses lettres ont dû se perdre. Quatre mois que je suis sans nouvelle.

— Et moi, quatre mois huit jours.

— Une Canadienne?

— Oui. Un Canadien?

— Oui.

— L'aviation, la marine?

— L'artillerie. Et vous?

— Moi?

— Qu'est-ce qu'elle fait?

— Elle m'écrit... elle m'écrivait des lettres.

— Oui mais enfin... elle ne faisait pas qu'écrire des lettres.

— Je ne sais que ça... Un jour, dans l'horizon tout noir qu'était ma vie, elle a surgi comme une étoile. Je revenais de Dieppe...

— Vous étiez à Dieppe, vous aussi?

— Lui aussi?

— Oui.

— J'aurais voulu y laisser ma peau.

Non pas que je sois lâche. Mais... mais j'avais reçu un trop grand coup derrière la tête.

— Un coup?

— De tomahawk. Celle que j'aimais...

— La jeune fille aux lettres?

— Non. Une autre... elle a épousé un gars de la réserve... Elle m'avait promis de m'attendre. J'ai reçu la nouvelle juste avant de sauter dans la barge qui devait m'amener sur les côtes françaises...

Mais on ne meurt pas comme ça... J'ai tout fait... je veux dire, j'ai rien fait pour éviter la grêle. Mais les grêlons me sifflaient aux oreilles avec un petit air de dédain. Je suis rentré en Angleterre. J'avais mon congé. J'aurais pu aller à Shawinigan. J'ai refusé. J'ai demandé qu'on m'envoie... n'importe où. Au diable. On m'a pris au mot. On m'a envoyé en Sicile.

— Mais l'autre, la femme des lettres?

— Elle parut dans mon horizon noir...

— Vous me l'avez dit. Mais, à part ça, vous ne semblez pas avoir grand-chose de votre correspondante.

— Je sais qu'elle est très belle. Et très bonne. On ne peut qu'être bonne et belle pour trouver les mots qu'elle a su m'écrire.

— Vous ne l'avez jamais vue?

— Jamais. Elle vivait en Europe avec ses parents, depuis plusieurs années. Lorsque la guerre a éclaté. Elle est rentrée au pays alors que j'étais à l'entraînement.

— Vous disiez que vous aimiez quelqu'un, ça ne peut-être cette femme que vous n'avez jamais vue? C'est donc l'autre? Encore?

— L'autre? Laissez-moi rire. Je me demande même, aujourd'hui, comment j'ai pu vouloir mourir pour une femme aussi peu... aussi...

— Parlez-moi de l'autre... la femme aux lettres.

— C'est une amie de ma jeune soeur. Une ancienne petite amie du Villa-Maria. Yvette a dû lui raconter mon histoire. Prise de pitié, elle a voulu faire sa part de guerre elle aussi, probablement. Il y en a qui font de la charpie, d'autres qui écrivent des lettres très douces. Mais qu'importe le sentiment qui l'a poussé à m'écrire? Elle fut mon étoile.

— Et vous avez voulu vivre, ensuite?

— Oui. Et je veux vivre. Ce que je vous

disais tantôt: la stratosphère, les petits anges avec leurs tapes sur l'épaule... je crânais, vous savez. Ce voyage ne me passionne pas. Un seul m'intéresse: rentrer chez nous, la guerre finie... Voir enfin le visage de mon étoile. Et chercher, à travers les yeux, tous les secrets d'une âme qui est capable de trouver tout ce qu'elle a trouvé à me dire. Je vous ennuie avec mon roman pour jeunes filles de pensionnat?

— Non.

— Parlons de vous. Vous êtes amoureuse?

— Oui.

— Mais qu'avez-vous?

— Laissez-moi.

— Vous pâlissez?... Vous chancelez...

— Je vous en prie, je...

A cent verges de là, les ambulanciers continuent de transporter les blessés. Le capitaine Jean Beaupré, cloué sur sa caisse de conserves, accompagnait ses appels de grands gestes désespérés.

— Hé là!... Vous là, par ici!... Vite!

On accourt. Deux brancardiers et une auxiliaire. Une auxiliaire brune.

— Qu'est-ce que c'est que ces ambulanciers qui font leur devoir sans broncher et qui s'évanouissent soudain, Dieu seul sait pourquoi? ronchonne Beaupré.

Les deux brancardiers et l'auxiliaire brune sont penchés sur la jeune fille blonde.

— Jamais encore ça n'est arrivé à garde Laviolette, je vous assure!

— C'est vrai. renchérit l'autre. Pauline Laviolette n'est pas de celles qui...

— Qu'est-ce que vous dites? Pauline Laviolette?

Oubliant ses chevilles, le capitaine Beaupré voulut bondir vers la frêle petite femme qui pouvait manipuler les membres cassés mais qui ne savait pas supporter le bonheur. Il s'écrasa sur le sol dans un gémissement de douleur bête, énervante: douleur de blessure sans gloire.

Sa tête était tout près de celle de Pauline.

— Pauline!... Petite Pauline!... mon étoile de rêve...

—...surgie dans votre noir horizon, Jean! murmura la jeune fille.

— C'est vous?... C'est toi?...

— Paul... Comme la nuit est belle... Et comme c'est beau, un Noël de champ de bataille.

— Je t'aime...

Les trois autres se sont redressés. Ils sont là, les mains derrière le dos, regardant les amoureux étendus sur le sol d'Italie.

— Ouais, ben, dit l'un d'eux, je vois pas ce qu'on fait là.

— Comme l'un a la cheville brisée, dit son voisin, et que l'autre est en compte sentimentale, on va en être quitte pour aller chercher deux brancards.

— C'est pas à moi qu'arriverait une chose pareille, soupira l'auxiliaire brune.

— Et dire que je vous accusais de ne pas savoir vous évanouir comme une jeune fille blonde. sourit le capitaine Beaupré, toujours étendu dans la glaise.

— Et dire que j'ai presque souhaité qu'on vous laissât dans votre fourré, sourit la vraiment blonde auxiliaire...

Tandis que la brune, soudain nerveuse:

— Oui... eh bien, mes enfants, qu'est-ce que vous diriez si vous alliez continuer ce petit duo à l'hôpital, hein? On a apporté toute une cargaison de tourtières dans la bagnole de l'état-major.



Pourquoi pas ceci pour  
son cadeau de Noël

(Un foulard de chez Dupuis)

## DEUX GRANDS FRANÇAIS

(Suite de la page 10)

expérience éprouvée et sur une connaissance approfondie des conditions actuelles. C'est ce qui en fait le champion inlassable des divisions cuirassées, capables, par leur extrême mobilité, de tenir en échec les masses germaniques. Solution tout à fait française, où la finesse et l'ingéniosité doivent l'emporter sur l'esprit de système et la rigueur des Allemands.

Je voudrais pouvoir citer ici tant de pages d'une forme admirable où de Gaulle expose ses conceptions de l'avenir de la France. Après avoir marqué l'incompatibilité profonde du Français et du Germain, il montre que le pays ne peut vraiment s'appuyer que sur son armée. "Béante, offrant aux coups son corps sans armure, privée de tout répit et de recours, où donc la patrie peut-elle trouver sa protection latente, sinon dans les armes? L'épée n'est pas seulement l'ultime raison de ses querelles, mais l'appoint de sa faiblesse. Tout ce qu'il y a de fâcheux dans le territoire, d'absurde dans la politique, d'infirme dans le caractère, elle n'a, pour le compenser en dernier ressort, que l'art guerrier, l'habileté des troupes, la douleur des soldats. Et cela lui est spécifique. La puissance des Etats-Unis peut croire hors de proportion avec leur valeur militaire, des guerres perdues ne compromettent pas l'avenir de la Russie, l'Italie s'est faite à mesure de revers nombreux, pour nous notre grandeur ou notre abaissement dépendent directement de la fortune des combats. En vertu de sa figure physique et morale, la France doit être armée ou bien ne pas être. Dure loi, qui sans cesse contredit notre idéalisme et nos moeurs d'indépendants, donne à notre existence nationale une physionomie curieusement tourmentée, contraint Mazarin, dédaigneux des soldats, à créer la grande armée royale, mène Saint-Just à la stratégie, Gambetta au ministère de la Guerre, Rochefort au boulangisme et réserve à Clémenceau, comme fin de carrière, l'enthousiasme des généraux."

C'est aussi cette dure loi qui mènera Paul Reynaud à la présidence du Conseil, à l'heure la plus grave de la France. Cet homme, petit de taille, courageux et versatile, spécialisé dans les questions de finances et par-dessus tout patriote, a eu le rare mérite, au moment où les chefs militaires septuagénaires jugeaient de Gaulle comme un audacieux et chimérique réformateur, de s'intéresser à ces idées nouvelles et se donner le souci de les comprendre. Pendant cinq ans, le militaire et le politicien se rencontrent souvent au 47 du Faubourg Saint-Honoré ou au 5 de la place du Palais-Bourdon. Une fois qu'il aura saisi l'urgence d'une modification d'orientation, Reynaud harcèlera ses collègues du Parlement et prononcera d'innombrables discours à la tribune de la Chambre. Ses deux livres, *Le problème militaire français* et *Jeunesse, quelle France veux-tu?* reprennent sous une forme moins technique les idées chères à de Gaulle et que pendant ce temps des Allemands se chargeaient de traduire dans la pratique à leur bénéfice.

Les objurgations de Reynaud ne parvinrent pas à emporter la résistance des militaires réactionnaires qui préparaient en 1937 et 1938 la guerre de 1914. Ils croyaient encore aux combats des tran-

chées et plaçaient toute leur confiance dans la ligne Maginot, qui n'était même pas prolongée jusqu'à la mer et qu'il suffisait de prendre à revers, comme l'événement le devait démontrer. Cette incompréhension des réalités modernes fut la lourde faute de l'état-major français; paresse de l'esprit qui s'exprimait, comme il arrive toujours en France, par un mot d'esprit. Au cours de l'hiver 39-40, tout le monde disait à Paris que la devise du général Gamelin était un vers de Baudelaire: *Je bais le mouvement qui déplace les lignes*. Mais Brautschitch, Keitel et Cuderian ne lisaient pas Baudelaire...

De Gaulle assista en témoin impuissant à l'écroulement final des mois de mai et juin. Attaché à la vice-présidence du Conseil, il fit tous les déplacements nécessaires entre Londres et Paris, Tours et Bordeaux, il essaya par tous les moyens de persuasion dont il disposait de gagner Reynaud à l'idée de résistance acharnée. Reynaud lui-même y consentait volontiers, mais ce sexagénaire impulsif et nerveux était sous la coupe d'un mauvais génie, la comtesse Hélène de Portes. Cette dame, qui avait partie liée avec Paul Baudoin et tous les défaitistes, s'employa sans relâche à démolir son "grand homme" et à l'amener au parti de l'abdication. De Gaulle suggéra de nombreux projets. Même le 11 juin, alors que la situation apparaît désespérée, il veut diriger le gouvernement vers la Bretagne plutôt qu'à Bordeaux. "La presque bretonne, souligne-t-il, étroite et de terrain accidenté, se prête bien à la défense contre les tanks. La proximité de l'Angleterre nous donnerait la meilleure chance d'être ravitaillés et effi-

cacement soutenus par la R.A.F. et par les flottes française et anglaise. Il serait alors possible de ramasser les débris des armées françaises en retraite en deux grandes masses: l'une en Bretagne, l'autre sur les pentes des Vosges, adossée à la ligne Maginot."

Il était trop tard. Au moment où le général cherchait à rallier les énergies défaillantes de Reynaud, le contre-ordre de la retraite vers le sud avait déjà été transmis aux différents services. Il ne restait plus à de Gaulle qu'à partir, qu'à prendre la direction du parti de la résistance, à se constituer le symbole de la patrie libre et combattante.

C'est ce rôle écrasant qu'il assume depuis plus de trois ans à Londres et à

Alger. Rôle qui ne va pas sans difficultés ni sans tâtonnements ni sans erreurs. Il est beaucoup trop tôt pour le juger, pour le glorifier ou le condamner. Il importe seulement de retenir l'opportunité et la noblesse de son geste, ce défi lancé à un sort adverse. A mesure que les événements avancent, on comprend mieux que le crédit ouvert à l'espérance sera bientôt honoré. Risque énorme, enjeu suprême: de Gaulle n'a pas hésité, il a réagi en Français de vieille souche.

Le général Henri-Honoré Giraud appartient déjà à la légende. Ses évasions successives ont à juste titre frappé l'imaginaire populaire. En 1915, le capitaine Giraud était fait prisonnier et amené en Allemagne; il réussissait à s'enfuir avant même d'être complètement remis d'une grave blessure. C'était là un précédent qui devait plus tard se répéter.

Le 10 mai 1940, Giraud commandait la VII<sup>e</sup> armée française. Dès l'invasion, il

franchit la frontière belge et se prépare à livrer combat à l'envahisseur dans les champs de tulipes des Pays-Bas, quand, le 13, l'armée du général Huntziger, mort depuis dans un tragique accident d'avion, cède devant les divisions blindées des nazis, bientôt suivie dans la débandade par l'armée du général Corap à Sedan. Le 15, Giraud reçoit l'ordre de rétablir le front entre la Meuse et l'Oise. Tâche impossible, en face de l'avance rapide des troupes du général Rommel appuyées de l'action aérienne des Stukas. Surpris par les Allemands, Giraud se réfugie dans une ferme. Il est bientôt fait prisonnier, expédié à Bonn et de là à la forteresse de Koenigstein. Il ne tarde pas à songer à s'évader, mais

c'est une entreprise compliquée et qui exigera de longs préparatifs.

Il serait beaucoup trop long de raconter par le détail cette aventure passionnante. Disons seulement que le 17 avril 1942, le plan minutieusement préparé est mis à exécution. Il traverse l'Allemagne en se faisant passer pour un voyageur alsacien; sa connaissance de l'allemand lui permet de converser dans les trains avec des Nazis et de se réjouir avec eux des fastes militaires du III<sup>e</sup> Reich! Il se permet même un dithyrambe des tactiques de Rommel...

Sept jours après son évasion, le 24 avril à midi, il mettait pied sur le sol de France, au pont de Bellegarde. Cet exploit, il l'avait réussi malgré son âge, sa

vieille blessure qui le fait légèrement claudiquer, son signalement donné partout en Allemagne. Par son sang-froid et sa farouche détermination, il a accompli le dessein qu'il avait ébauché dès le jour de sa capture. Giraud n'a pas l'âme d'un prisonnier.

Son arrivée en France cause de la stupeur dans les cercles officiels. Pétain lui dit timidement: "Je suis content de vous voir, Giraud, mais j'aimerais que vous vous entreteniez avec Laval." Ce dernier ne dissimule pas ses sentiments: "Ce que vous avez fait est impardonnable, général. Votre fuite ruine tous mes efforts pour arriver à un plan profitable de collaboration avec le Reich. Vous devez retourner à Koenigstein."

On imagine facilement la stupéfaction de Giraud. Il accepte toutefois de rencontrer à Moulins, en compagnie de Laval et de Darlan, l'ambassadeur nazi Otto Abetz. Ce dernier regrette l'événement, toujours au sujet des bonnes relations franco-allemandes. Si Giraud veut retourner là-bas, 50,000 prisonniers français seront libérés. C'est ici que s'échangent les propos devenus historiques. Le général: "Quelles garanties me donnez-vous que cet engagement sera tenu si je m'en retourne?" Abetz: "La parole de l'Allemagne". Le général: "Je crains n'avoir pas confiance dans la parole de l'Allemagne." Les relations sont rompues.

Giraud, au lieu de revenir à Vichy, s'en va à Lyon dans sa famille. Il ne tarde pas à entrer en relations avec les patriotes des mouvements clandestins. Il se transporte bientôt à Marseille, où il apprend les préparatifs d'invasion nord-africaine des Anglo-Américains. Par des voies souterraines, l'entente se fait entre le général et les envahisseurs. Secrètement, une embarcation l'amène à Gibraltar et de là en Afrique-Nord.

Après l'assassinat de Darlan, Noël 1943, Giraud apparaît le seul chef capable de rallier l'opinion française et indigène. Il assume depuis lors la direction militaire suprême. Au cours de l'année, il y a eu des discussions acerbes et malheureuses entre les diverses factions et finalement, grâce surtout à l'entremise méritante du général Catroux, les groupes Giraud et de Gaulle ont réussi à s'associer pour un temps dans le Comité français de la Libération nationale qui représente le meilleur de la France militante. De nouveaux nuages chargent l'horizon...

Ne cherchons pas à deviner l'avenir. Pour sa part, Giraud, tout comme Badoglio en Italie, a répété à maintes reprises qu'il se retirerait de la vie publique et qu'il abandonnerait à des chefs représentatifs de toute la nation française la tâche immense de reconstruire la patrie. De Gaulle s'est montré à cet égard moins catégorique et il lui est arrivé, depuis trois ans, de s'affirmer plus comme politicien que comme militaire. Il n'importe pour l'instant. A quoi servirait-il d'entrer dans des arguties extrêmement subtiles et de départager de suite l'ivraie du bon grain? Ce qui compte, c'est que chacun à sa façon et conformément à son tempérament, Charles de Gaulle et Henri Giraud représentent la France éternelle, la France que nous aimons, la France qui vivra!

Pourquoi pas ceci pour son cadeau de Noël



(Un manteau J. F. Reid)



# LE REFUGE

Par Jacques Baschet

Allongée dans la chaleur du lit, les paupières baissées, Germaine prolonge le demi-assoupissement des fins de sommeil, lasse d'avance de sa morne tache d'institutrice.

La porte s'est entr'ouverte presque sans bruit, discrète et craintive.

— Germaine!

— Maman!

— Il est sept heures et demie, mon enfant... Tu vas te mettre en retard.

— Oui, maman, je me lève...

La porte a un petit frémissement d'hésitation et la voix reprend, prudente:

— Tu as bien dormi?

— D'un trait, comme une souche...

— Ah! Tant mieux... tant mieux...

Est-ce une idée? On croirait percevoir, dans l'intonation des mots, la nuance d'un regret, d'une déception?

— Pauvre mère! soupire Germaine en s'étirant. Elle voudrait bien savoir si j'ai pris une décision...

La veille, on l'avait demandée en mariage, un homme déjà mûr, qui habitait le premier étage de la maison et qu'elle connaissait à peine, un savant assez réputé, M. Ducros. Elle voulait réfléchir. Rien ne pressait. Sa réponse, d'ailleurs, était toute prête. Ce n'était pas un parti pour elle.

Germaine fut vite habillée. Preste, elle jetait sur la glace ce dernier regard d'examen, si familier aux femmes, suivi de ce petit geste rapide et atavique qui flatte la chevelure, lorsqu'elle s'aperçut de la gravité de son visage.

— Si je garde cette figure-là, je vais bouleverser maman...

Elle esquissa un sourire. Et ce fut un de ces sourires las, navrés, qui révèlent toute une détresse intérieure.

— Ah! ça. Je suis stupide. Qu'est-ce qui me prend, ce matin? Ce mariage? Quel enfantillage!

Et elle se hâta de piquer son chapeau sur les bandeaux qui couvraient les tempes. Le mouvement qu'elle fit souleva

son buste, dégagea ses formes pleines et robustes. C'était une belle fille, grande, bien faite, douée d'un sang généreux qui mettait à sa chair de brune une coloration de fruit sain et mûr. Il émanait d'elle à la fois de la force et de la grâce. Ses vingt-cinq ans triomphaient, et elle le savait. Mais elle eut un haussement d'épaules et se détacha avec brusquerie du miroir.

Dans la salle à manger un soupir soulagé l'accueillit, celui de l'inquiète Mme Mazier.

— Ah! te voilà! Vite, Nicole, le déjeuner de ta soeur, cria-t-elle à la plus jeune de ses filles, occupée à déposer des tasses sur un côté de la table.

Et, s'adressant de nouveau à Germaine: — As-tu seulement le temps de le boire, sans te brûler?

Celle-ci surprit dans les yeux apitoyés, levés sur elle, l'habituelle angoisse qui les rendait si douloureux. Elle répondit gaiement:

— Mais oui, j'ai de la chance, aujourd'hui. Toutes mes leçons sont à proximité de métros.

Puis apercevant, dans le cercle de lumière que la lampe allumée rabattait sur la table, les mains pâles et minces, allongées par l'habitude de courir sur le métier, et qui, à son entrée, avaient abandonné l'ouvrage commencé, elle ajouta:

— Ah! maman! Nous t'avions pourtant interdit de travailler à la lampe!

Une voix un peu brusque interrompit: — Je la grondais quand tu es entrée. Mais elle a toujours de si bonnes raisons!

C'était la soeur cadette, Michèle, penchée sur les cahiers ouverts devant elle, qui manifestait sa réprobation, sans s'interrompre d'écrire.

— Mes enfants, Mme Clampier veut mettre son col demain... Elle me l'a instamment demandé. Elle paraissait même assez gênée, car elle reçoit et ne nous a pas invitées...

— Sa réception n'a lieu qu'après-demain, s'écria Germaine. Je le sais par Blanche

Clémencin qui, ingénument ou peut-être par rosserie, m'en a parlé.

Michèle avait enfin relevé la tête et montrait en pleine clarté son visage contracté, durci par un ressentiment subit et farouche. Elle se cabrait toujours sous ces petites blessures faites à leur fierté de filles pauvres. Rageusement, elle murmura entre ses dents:

— On ne t'invite pas et on t'accorde la même confiance qu'à une couturière...

— C'est peut-être moi qui me trompe, interrompit Germaine, toujours conciliante.

Elle songeait pourtant qu'autrefois leur jeunesse était chaleureusement accueillie dans cette maison qui, peu à peu, se fermait devant leur pauvreté.

Nicole était rentrée et déposait sur la table le déjeuner fumant.

Il y avait, toujours, logé au coin de sa bouche, un commencement de sourire et son humeur n'avait guère que la durée de ses pensées mobiles et un peu superficielles.

— As-tu rêvé de ton vieillard, au moins?

Mme Mazier eut un sursaut. Elle n'aimait pas qu'on touchât légèrement aux choses sérieuses. Et pour la pauvre femme, accablée sous les épreuves, il n'y avait que des heures graves.

— Voyons, Nicole! M. Ducros n'est pas vieux! Quarante-six... quarante-sept ans peut-être...

— C'est égal, interrompit Michèle d'un ton net qui exécutait ce prétendant et trahissait une rancune amassée depuis la veille, quand on se rappelle papa!

Il y a des mots qui semblent toujours tomber dans du silence. On dirait que le coeur les attend. Celui-là venait d'évoquer de grands souvenirs, de ceux qui se taisent. La silhouette du disparu s'était levée à l'appel, et les âmes de ces quatre femmes se groupaient autour d'elle.

Le poêle de faïence ronfle et commence à répandre cette chaleur lourde qui détend l'énergie. C'est le seul feu allumé dans l'appartement. Aussi la salle à manger est-elle devenue la pièce commune où l'on vit, travaille côte à côte. Michèle, qui prépare sa licence, s'est de nouveau penchée sur ses livres. Nicole, de son pas léger, va, vient, range, essuie, avançant la besogne de la femme de ménage, employée quelques heures le matin. Elle attendra, pour se mettre au piano — qu'elle travaille cinq heures par jour — que ses soeurs soient sorties. Dans cette vie resserrée, on s'applique à ne point se gêner. La lampe défend contre le jour grandissant l'intimité de sa lumière blonde.

Germaine envie le sort de ses soeurs, libres de rester là dans cette pièce chauffée; un bien-être amollissant entre en elle, un engourdissement qui gagne sa pensée...

Germaine s'est levée à regret, lentement. Depuis un moment, elle sent sur elle le regard de Mme Mazier, et il n'est pas besoin qu'elle lève les yeux pour en deviner l'inquiétude.

— Oui, maman, je pars.

Et, comme elle est sur le palier, déjà enveloppée par l'humidité qui monte de la cour, prête à prendre sa course, elle se retourne, rassurante, avec un joli sourire de jeunesse, et lance à sa mère qui l'a suivie:

— A ce soir... Ne te tourmente pas...

C'était une des terreurs de Mme Mazier que sa fille perdît ses leçons; car elles constituaient le plus clair de leurs revenus. Mais c'était une non moindre angoisse que de la sentir assujettie à un labeur susceptible de compromettre sa santé et exposée à toutes les menaces de Paris.

C'est le sort des craintifs d'être un but à tous les coups. On dirait que leur prudence est mal vue du malheur. La pauvre Mme Mazier n'avait pas été épargnée. Si sa jeunesse ne fut pas marquée par de grands incidents, sa peur de l'inconnu l'avait empêchée de saisir jusqu'aux hasards heureux qui passaient à portée de sa main, et tous les petits regrets laissés par les occasions manquées, les joies perdues, avaient rempli ses jours tristes. Puis était apparu dans sa vie la haute et puissante silhouette de M. Mazier. Elle comprit qu'elle pouvait se fondre, disparaître dans son ombre. Elle eut confiance. Un abri s'offrait, elle s'y jeta les yeux fermés. Et là, blottie dans la tendresse de ce doux colosse, elle oublia la hantise des perpétuels dangers.

Mais tout à coup, après seize années de mariage et la naissance de trois filles, ce grand bonheur sombrait dans la plus inattendue, la plus brutale des catastrophes. Oh! cette mort foudroyante, ces grands yeux ouverts, déjà envahis d'ombre, fixés sur l'avenir qui se fermait, dans l'épouvante de la misère entrevue, installée à son foyer!

Quand elle a poussé sa chaise près de la fenêtre, qu'elle est seule, ses filles parties, et que ses doigts courent sur le métier, Mme Mazier se met à songer et va, par le chemin familier du passé, à la rencontre des souvenirs.

Que va-t-elle devenir avec ces trois enfants dont l'aînée n'a pas quinze ans?

Un notaire lui présente des chiffres, et lui apprend qu'il ne lui reste, en fin de compte, pour vivre, que sa modeste dot

# “Il importe tant que vous soyez d'attaque aujourd'hui”



**Au lieu d'une journée sans entrain, Sal Hepatica permet souvent d'accomplir une grosse journée de travail!**

**V**OTRE foyer, c'est le "G.Q.G." de l'effort de guerre de votre famille. Et c'est vous qui en êtes l'âme. Vous avez la responsabilité de créer dans votre famille une atmosphère de paix, de bonheur et d'union, de faire tenir à votre famille une place d'honneur dans l'acheminement du Canada vers la victoire. C'est une lourde tâche... et qui exige que vous soyez d'attaque, que vous vous sentiez chaque jour en état d'accomplir une grosse journée de travail.

• • •

Certains matins, vous vous éveillez la tête lourde, manquant d'énergie, par suite d'un besoin de laxatif; vous reniflez, vous éternuez; indices de l'approche d'un rhume. C'est le moment où le rapide Sal Hepatica peut vous assister.

**Sal Hepatica veut dire soulagement rapide**

Sal Hepatica vous vient rapidement en aide—agit habituellement en moins d'une heure! Bien qu'il soit rapide

et agréable au goût, Sal Hepatica agit naturellement, sans malaise ni colique, en attirant dans les voies intestinales la quantité voulue de liquide.

**Enraye aussi l'acidité**

Une autre excellente raison de l'efficacité de Sal Hepatica pour supprimer les causes de constipation: il combat en même temps l'excès d'acidité d'estomac. Tant que persiste cet excès, vous ne pouvez espérer le soulagement désiré.

La prochaine fois que vous vous lèverez avec la migraine, avec un estomac dérangé ou encore avec des symptômes de grippe, rappelez-vous que deux cuillerées à thé de Sal Hepatica dans un verre d'eau peuvent constituer la différence entre une journée fatigante où tout va mal et une bonne journée de travail bien accompli.

Procurez-vous dès aujourd'hui chez votre pharmacien une bouteille de Sal Hepatica, grand format économique.

#### 5 CONSEILS POUR SE MAINTENIR EN BONNE SANTE

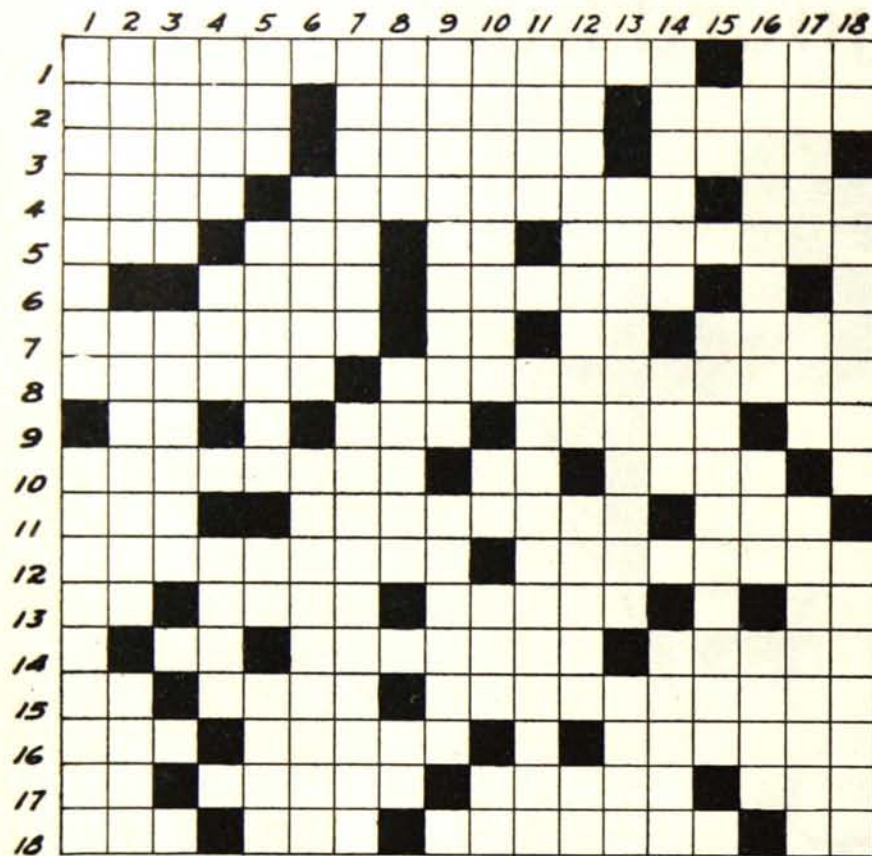
1. Manger prudemment—Manger des aliments nourrissants, suivre une diète bien équilibrée. Éviter les excès dans le boire et le manger.
2. Se reposer amplement—Le sommeil revivifie; qui manque de sommeil manque d'énergie.
3. Prendre de l'exercice raisonnablement—Autant que possible, vivre au grand air. Tous les muscles, sans exception, ont besoin d'exercice. Mais n'exagérez pas.
4. Éviter les accidents—Ne pas risquer de devenir invalide—de s'estropier. Ne pas oublier que la prudence est la mère de la sûreté.
5. Consulter son médecin—Si vous avez des doutes quant à votre état de santé, ne tardez pas, consultez votre médecin immédiatement.

**Quand vous avez besoin d'un laxatif, le cas est urgent — c'est pourquoi vous devez prendre Sal Hepatica: il est rapide**

# Sal Hepatica

un produit Bristol-Myers — fabriqué au Canada

# LES MOTS CROISÉS



**HORIZONTALEMENT**

- 1.—Qui ont de la gratitude. — Rongeur.
- 2.—Prénom féminin. — Cession de l'usage d'une chose. — Perdit, égara.
- 3.—Ville de France. — Serviabiles. — Pierre brillante.
- 4.—Manière de voir. — Petit couteau. — Du verbe avoir.
- 5.—Adjectif possessif. — Double fait à du linge. — Pourvu que. — Commande.
- 6.—Herbe fauchée et séchée. — Grande frayeur.
- 7.—Soulèvement. — Tellement. — Préfixe. — Courage, audace.
- 8.—Décompose un mot. — Endormirait à demi.
- 9.—Terminaison d'infinitif. — Femme bavarde. — Aura recours à. — Pronom.
- 10.—Cadeaux. — Conjonction. — Rayons de lumière.
- 11.—Petite prairie. — Qui n'est pas tari. — Mot désignant une personne ou une chose.
- 12.—Honoré. — Instruments d'optique.
- 13.—En matière de. — Inséra sur. — Lueur brusque. — Préfixe.
- 14.—En quel endroit. — Mettre dans l'impossibilité de répondre, d'agir. — Posséder.
- 15.—Lac du Soudan. — Jeu de hasard. — Broderies vertes.
- 16.—Morceau de musique pour deux voix. — Magicienne de l'Odyssée d'Homère. — Objet formé de fils ou de lignes entrelacés.
- 17.—A marqué de la gaieté. — Amplifie, embellit. — Souple, flexible. — Partie de la voile.
- 18.—Espace de temps. — Dans la rose des vents. — Récipient pour laver les sables aurifères. — Règle double.

- 5.—Clair. — Poussière fécondante des fleurs. — Marque le lieu. — Terre argileuse jaune.
- 6.—Forcé à garder le lit. — Clignotement.
- 7.—Oxyde métallique. — Lyre des anciens, à cinq cordes.
- 8.—Lettre de l'alphabet grec. — Facile. — Pronom démonstratif.
- 9.—De la Suisse. — Ce qui établit la vérité d'une chose.
- 10.—Non vulgaire de diverses composées. — Possédé. — Instrument pour fermer une serrure. — Adverbe de lieu.
- 11.—Vieille. — Fournirait les moyens nécessaires.
- 12.—Patriarche de Constantinople. — Critique et journaliste français (1733-1817). — Préposition latine.
- 13.—Frustrèrent. — Boîte à scrutin.
- 14.—Termine la semaine. — Se rendra. — Os de certains poissons.
- 15.—Préfixe de duplication. — Timides.
- 16.—Rira avec malice. — Dénoué d'esprit. — Enlever.
- 17.—Taffetas rayé, fabriqué aux Indes. — Planche de bois. — Présentait les conditions requises pour obtenir.
- 18.—Adjectif possessif. — Degrés d'intensité des couleurs. — Qui abonde en sérosités anormales.

**SOLUTION DU DERNIER PROBLEME**

1	R	E	C	O	N	N	A	I	S	S	A	N	T	S	R	A	I	T
2	E	L	I	S	E	L	O	U	A	G	E	A	D	I	R	A		
3	G	I	V	E	T		U	T	I	L	E	S		M	I	C	A	
4	I	D	E	E		A	M	A	S	S	E	T	T	E		A	I	T
5	S	E	S		P	L	I	S		O	R	D	O	N	N	E		
6	T		F	O	I	N		E	F	F	R	O	I	E		I		
7	R	E	V	O	L	T	E		S	I		I	M		C	R	A	N
8	E	P	E	L	L	E		A	S	S	O	U	P	I	R	A	I	T
9	I	R	E		P	I	E		U	S	E	R	A		S	E		
10	E	T	R	E	N	N	E	S		E	T		R	A	I	S		S
11	P	R	E			I	N	E	P				N	O	M			
12	R	E	S	P	E	C	T	E	R		L	U	N	E	T	T	E	S
13	E	S	E	N	T	A		E	C	L	A	T		I	R	E		
14	I	O				A	C	C										
15	N	O				L	O	T	O									
16	D	U	O			C	I	R	C	E								
17	R	I				B	R	O	D	E								
18	E	R	E			E	N	E										

**VERTICALEMENT**

- 1.—Livre où l'on inscrit certains actes. — Serrer une chose pour en exprimer le suc.
- 2.—Supprime la voyelle finale. — Lettres. — Entendre.
- 3.—Sorte d'aux. — Vases à boire.
- 4.—Audacieuse. — Qui a perdu la raison. — Peuple africain, de race blanche.

apportée dans le mariage. Alors les bonnes âmes s'émeuvent. Un moment, juste le temps pendant lequel les gens du monde, si pressés ou si sollicités, lui laissent la scène, elle paraît intéressante. Comme on l'entoure!

Dans l'angle de son salon, elle se voit encore, les bras tombants, désespérée, tandis que l'assaillent les amies attristées, appliquées, entre deux visites, à régler son sort.

— A-t-elle des parents?... Que sait-elle faire?... Pas même une langue!...

Et tandis que sa tête, sa pauvre tête, étourdie sous le choc du malheur, résonne du bruit des mots qu'elle n'entend pas, autour d'elles les lèvres s'allongent en moue de dépit, les bonnes volontés s'irritent de constater qu'elle est à peu près incapable de gagner sa vie et qu'elle rend si malaisée leur oeuvre de secours.

Les mains de Mme Mazier s'immobilisent un moment. Dans ses yeux passe un sourire. Car elle assiste maintenant à l'exode prudent des âmes charitables. Elle revoit les lentes retraites accompagnées de gestes consternés, de chuchotements.

Seules, quelques amies fidèles s'étaient obstinées à lui tendre la main et avaient eu l'idée d'utiliser son adresse et son goût à monter ces fins ouvrages de dentelle et de broderie dont elle approvisionnait les ventes de charité. Et Mme Mazier avait accepté un sauvetage qui ne l'empêchait pas de s'absorber dans le grand rêve de bonheur qu'elle avait vécu.

Pour ne point dépayser ses souvenirs, il lui avait plu de rester dans le cadre des vieux meubles qui lui soufflaient des choses oubliées. Pour la même raison, elle n'avait pu se résoudre à quitter cette vieille maison du quai Voltaire, qui lui était si familière et rassurait ses appréhensions. Au haut du même escalier, un petit appartement, qui tenait la moitié du cinquième étage, était vacant. Elle y avait enfermé son existence rétrécie, découragée. C'est là que s'écoulèrent près de dix années de gêne, de labeur, de soucis. Ce ne fut pas tout à fait la misère, mais l'incertitude du lendemain, les privations, les calculs pour éteindre une dette avant d'en contracter une nouvelle, cette lutte secrète de quatre femmes pour rester fidèles au passé, soutenir leur rang, faire illusion aux relations qui, devant la dignité de leur pauvreté, n'avaient pas osé rompre.

**II**

Le cours vient de finir. Les petites voix claires, tout à l'heure emprisonnées, jettent vite dehors toute leur joie et font un ramage d'oiseaux. C'est une bousculade, des poursuites. Germaine cherche à se frayer un passage. Des regards profonds, admiratifs, levés vers elle, l'arrêtent. Elle fait peur un peu parce qu'elle incarne l'autorité, mais on l'aime pour sa douceur, sa patience maternelle, et cette tendresse que les enfants savent si bien discerner. Plus difficile encore est de franchir l'obstacle des mères, de celles qui ont à excuser la réponse étourdie dont on a souri, de celles qui quémangent un compliment toujours tiède, des éducatrices surtout, zélées et minutieuses, les plus redoutables, auxquelles il faut, entre deux portes, refaire le cours.

Midi vient de sonner. Elle sera en retard. Car elle ne rentre pas chez elle. Comme d'habitude, elle déjeune chez les Clémencin où elle passe une grande partie de l'après-midi en qualité d'institutrice

de la jeune fille. Cette combinaison lui permet d'économiser un repas. Mais, presque chaque jour, c'est la même course rapide pour gagner des minutes. Car M. Clémencin aime l'exactitude et ne plaisante pas à ce sujet.

Elle s'est échappée enfin. La pluie tombe fine, enveloppante et glacée. Les pas s'attachent aux trottoirs gras. Germaine se glisse entre les parapluies placides et encombrants, qui font gros dos sous l'averse. Elle se hâte, fatiguée par cette course énervante dans la rue étroite. Puis elle tourne court, s'engouffre sous la porte cochère d'une maison neuve et, sans prendre le temps d'entrer dans l'ascenseur, escalade quatre à quatre les deux étages.

Le domestique, avec cette nuance de familiarité complice que lui semble autoriser leur commune condition de gens à gages, lui souffle dans l'oreille:

— Dépêchez-vous! Vous êtes en retard... Ils sont à table.

Mais déjà elle s'est débarrassée de son manteau, de sa toque, et, haletante, rompue, rouge de la morsure du froid, elle ouvre la porte de la salle à manger, prête à s'excuser.

On ne lui en laisse pas le temps. Une voix forte, un peu grosse, qui est celle de M. Clémencin, clame:

— C'est vous, mademoiselle? Elles ne déjeunent donc pas, vos élèves? Fichue habitude que vous leur donnez là, que celle de l'inexactitude...

M. Clémencin, à qui une grande puissance de travail et une chance heureuse dans les affaires avaient donné la coutume d'arriver vite au but, ne s'embarassait pas d'atténuer sa pensée. Infatué d'une fortune rapidement acquise, il s'était fait une vanité d'être autoritaire, rude, absolu. Son tempérament sanguin était peu propre d'ailleurs à le rendre endurant. Court, trapu, la tête en avant, il avait l'air de se préparer à charger, sans crainte de défoncer la vie des autres. Au fond, ce n'était pas un méchant homme, et il n'y avait pas, chez lui, de ces retours qui empêchent les autres de se garer. A l'ordinaire, Germaine s'effaçait discrètement, mais énervée, elle répondit:

— J'ai déjà offert à Mme Clémencin de ne venir qu'après le déjeuner. Je crois que cela arrangerait tout le monde.

Il y eut un silence. On attendait l'intervention de Mme Clémencin. Mais Mme Clémencin ne heurtait jamais personne. La nature de son mari l'avait habituée à céder devant lui pour le conduire où elle voulait. Elle s'était bien trouvée de cette tactique et l'avait généralisée. La maison était menée par elle, sans qu'il y parût, et les mauvaises humeurs se rendaient vite devant cette fermeté souple et dissimulée.

Quand elle se vit mise en cause directement, elle se contenta de répondre:

— Nous recauserons de cela, ma chère enfant.

Et tout le monde comprit que sa décision était prise, mais que l'heure n'était pas venue de la connaître.

M. Clémencin, cependant, avait continué à se monter intérieurement et mâchonnait, tout en vidant son assiette, des mots rageurs. Il allait répliquer par une parole mauvaise, lorsque la voix nette, calme et persuasive de sa femme l'arrêta:

— Tu ne m'as pas dit, mon ami, si nous sortions ensemble aujourd'hui?

Qu'importait la réponse. Au ton, presque humble pourtant, dont la chose était

dite, on savait qu'ils sortiraient ensemble, qu'il l'accompagnerait où elle avait résolu d'aller. Et personne ne prit d'intérêt à ce que grommela, encore fâché, le gros homme.

Depuis un moment l'attention se portait d'ailleurs sur ce que Albert, le fils des Clémencin, allait dire. Car tout ce qui tombait de ses lèvres demandait une certaine préparation. Il se tenait, à table, en face de Germaine, et son regard, parfois trop appuyé, la forçait à détourner les yeux. Il présentait le type assez classique du joli garçon qui a sacrifié à la mode anglo-américaine: visage régulier, lèvres rasées, front dégagé. Ce physique sans accent ne faisait pas pressentir beaucoup de caractère. Son éducation d'enfant riche, à qui la vanité d'un père parvenu ne refusait rien, l'avait affiné, mais préparé aussi au mépris de ses origines. Tout ce qui heurtait ses soucis d'élégance le blessait. Son père avait été le premier sujet de ses irritations. On eût dit qu'il ne faisait qu'épier, pour en souffrir, les rugosités de cette nature franche que le frottement du monde n'avait pas eu le temps de polir. Cette rusticité, qu'il s'exagérait, l'avait amené, par réaction, à rechercher pour lui-même des allures distinguées. Mais il tenait de trop près encore au milieu qu'il méprisait pour que les manières aisées lui fussent naturelles. Il s'efforçait donc de paraître de bon ton, et sa méfiance du premier mouvement paralysait sa jeunesse. Il était distendu, hautain et oisif, par pose, maladroitement, en dépit d'un cœur sensible et d'un penchant aux moeurs simples.

Par protestation pour l'accueil fait à Germaine, il eût voulu à ce moment même trouver quelque chose d'élégant. Il fit le tour de son esprit, rejetant de parti pris ce qu'il y trouvait de familier. Ce fut vite fait, et il fut étonné lui-même de se retrouver si rapidement à son point de départ. Il recommença plus attentivement, pour s'arrêter, après ces détours, à la première idée rencontrée.

Ce fut donc après cette petite fatigue mentale qu'il se décida à dire, faisant encore son tri entre les expressions:

— Au bal où j'étais hier, mademoiselle, j'ai entendu faire votre éloge.

— On s'occupe de moi dans les bals?

— On vous y regrette. Vous êtes une danseuse émérite...

Le compliment ne venait peut-être pas à propos, mais Germaine fut touchée de l'hommage, et de la diversion qu'il tentait. Malheureusement, la conversation tomba. Et un silence orageux s'étendit, où les quelques mots qu'on y jetait prenaient une résonance étrange et prolongée.

Ce n'était pas Blanche, l'élève de Germaine, qui romprait la gêne. Rien ne pouvait remuer son apathie. Elle vivait en apparence indifférente, appréciant avant tout le bien-être de l'inertie. De son père elle tenait une ossature trapue et des chairs envahissantes. Depuis des années on assurait qu'elle s'affinerait avec l'âge, mais cet espoir devenait de jour en jour plus chimérique. Ses lèvres, qui remuaient mollement, avaient seulement esquissé un sourire sans bienveillance pour accueillir le compliment de son frère à l'institutrice.

Que de fois Germaine, en témoin devant lequel on ne se gêne plus, avait assisté à ces petites querelles, à ces bouderies, à ce laisser aller des habitudes

et des caractères, où se révèlent les tares secrètes de tout intérieur! Ce jour-là, elle en était involontairement la cause et plus que jamais elle éprouva cette impression qu'elle était de trop. C'est la situation fautive, inévitable, dans laquelle se trouvent toutes ses semblables: n'être pas l'étrangère qui paralyse la familiarité du foyer, et demeurer sur le seuil des intimités; servir et ne pas effacer sa personnalité ni renoncer à son autorité; se montrer sensible à l'amitié offerte, et marquer qu'on sait s'y dérober. Tâche ardue, rôle d'équilibre, dont Germaine s'était toujours tirée avec tact.

Après le déjeuner, on passait au salon, où M. Clémencin prenait son café. Les jeunes filles le servaient, puis elles retrouvaient au fumoir, la pièce contiguë, Albert, un cigare aux lèvres.

C'est le moment que choisissait de préférence le jeune homme pour entretenir avec l'institutrice de sa soeur un badinage admis par tout le monde comme sans conséquence possible. Ses jeunes années s'étaient écoulées près de cette belle fille fraîche, distinguée, appétissante, qui était à peu près de son âge. Le collégien avait vite fait de rôder autour de la salle d'études, prêt à faire l'hommage de son cœur inquiet. Mais les formes et le langage dont usait M. Clémencin à l'égard de l'institutrice l'avaient assez éclairé sur la hiérarchie des classes sociales pour l'avertir qu'il ne lui était pas défendu d'exercer sa sensibilité en compagnie de cette jolie personne, à condition qu'il prit un certain ton d'enjouement propre à écarter de sa part toute apparence de sincérité. Ils vivaient donc dans un état de camaraderie où se dissimulaient, derrière les propos anodins, les demi-aveux qui n'engageaient pas. Quant à Germaine, on l'estimait trop prévenue pour être capable de conserver une illusion et poursuivre un rêve impossible. Elle se laissait en effet courtiser, feignant seulement de sourire des déclarations trop directes comme de gamineries inoffensives. Elle en était quitte pour serrer son cœur de peur d'y laisser pénétrer un trouble.

Comme Germaine précédait Blanche, retenue au salon, Albert lui dit, plus vite qu'il n'avait l'habitude:

— J'ai été fâché de l'accueil que vous a fait mon père...

— Les boutades de M. Clémencin ne blessent pas...

— On est injuste envers vous.

— N'exagérez pas...  
— La maison ne serait pas drôle sans vous. Les autres n'ont pas l'air de s'apercevoir de la place que vous tenez ici. Je comprends votre réserve à leur égard. Mais avec moi, qui ai toujours cherché votre amitié...

Blanche entra. Elle se laissa tomber sur un fauteuil de cuir, qui gémit sous le choc en se plissant de mille grimaces. Elle demanda, parce qu'elle comprenait qu'elle troublait un entretien:

— Que disiez-vous?

Un pli barra le front du jeune homme. Germaine secourut son effort:

— Votre frère est en veine de compliments. Il me reproche de m'occuper trop de vous et de le négliger...

— Ce n'est pas juste, continua-t-il, lancé sur l'idée. Qu'est-ce que vous faites faire à Blanche? Elle n'a plus rien à apprendre!

— Tandis que vous? demanda Germaine en riant.

— J'ai bien plus besoin qu'elle d'être surveillé...



## La visite de la cigogne en temps de guerre

AU COURS de l'année actuelle, près de trois cent mille bébés auront vu le jour, au Canada. C'est un record sans précédent! Et l'on s'attend à peu près au même nombre de naissances pour l'année prochaine.

Ce que toute future maman désire avant tout, c'est un enfant sain et heureux. La meilleure chose à faire, pour elle, c'est de consulter le médecin de *bonne heure* — surtout par ces temps de guerre où les causes de soucis et de fatigue morale ne manquent pas.

Cette visite permettra au médecin de maintenir la mère et l'enfant dans le meilleur état de santé possible... et contribuera à leur éviter des complications, à un moment où médecins et hôpitaux sont soumis à un surmenage de tous les instants.

Une visite précoce permettra, en outre, au médecin d'établir son programme de visites ultérieures de façon à économiser le temps de sa cliente et le sien... de faire d'avance les réservations à l'hôpital, ou de prendre les dispositions à domicile, et d'assurer, peut-être les soins d'infirmière, si c'est possible.

Pour la future mère qui se livre à un travail lucratif, il est *doublement* recommandé de consulter le médecin de bonne heure, pour lui demander si le travail qu'elle fait est approprié à son état, et pendant combien de temps elle peut le continuer.

Les prescriptions sanitaires que formulera le médecin varieront avec chaque cas particulier. Les conditions créées par la guerre, comme le rationnement, par exemple, rendent les conseils individuels particulièrement utiles. Voici certaines choses sur lesquelles le médecin insiste généralement.

**Une nourriture substantielle.** La future mère a besoin des aliments de base qui sont indispensables à la santé de son enfant, en même temps qu'à la sienne. Une alimentation bien comprise l'aidera également à conserver ses dents en bon état. Une visite au dentiste lui sera peut-être recommandée.

**Exercice, soleil et air pur.** L'exercice rationnel aide les muscles du corps à

se disposer de façon convenable. Il faut éviter les efforts violents — particulièrement pour atteindre quelque chose.

**Sommeil et repos.** Huit heures par jour constituent un minimum. Des périodes quotidiennes de repos, et un somme dans l'après-midi, sont salutaires. Il est prudent d'accomplir autant de tâches ménagères que possible, — par exemple, préparer les légumes, — dans la position assise.

**Habillement.** En général, les vêtements devront être légers, confortablement chauds, attrayants et, par économie, faciles à transformer. Il est important de ne porter que des chaussures d'un modèle dans lequel vous sentez parfaitement à l'aise.

### Une brochure documentée — et gratuite

Les conseils du médecin peuvent contribuer dans une large mesure à vous assurer aise et confort, et à vous maintenir en bon état d'esprit, pendant les mois qui précéderont la naissance de votre enfant. La Metropolitan vous enverra sur demande une brochure de 48 pages, intitulée: "A lire en attendant du nouveau", dans laquelle vous trouverez des renseignements que les médecins aiment, en général, voir à la disposition de leurs patients, pour les consulter en cas de besoin.

75<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE 1868-1943

### Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

NEW-YORK

Frederick H. Ecker,

PRESIDENT DU CONSEIL

Leroy A. Lincoln

PRESIDENT

Direction Générale au Canada: Ottawa

Metropolitan Life Insurance Company

Direction Générale au Canada, Ottawa

Veuillez m'adresser un exemplaire de votre brochure 12-R-43, intitulée "A lire en attendant du nouveau"

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Prov.....

— Emmenez Blanche...

La grosse fille laissa tomber sans bouger:

— Cela ne ferait pas l'affaire d'Albert...

Elle appuya sur son ironie. Ses dix-huit ans sans grâce jalouaient l'épanouissement de sa compagne. Elle avait assez de clairvoyance pour s'apercevoir que cet éclat l'éclipsait, et trop de préjugés pour ne pas s'en indigner. Et de petites amertumes montaient à ses lèvres, venues de ce sentiment mauvais qui s'aigrissait au fond d'elle-même.

Germaine n'eut pas l'air d'avoir entendu. Elle était résignée aux coups d'épingle de cette nature de dessous, impatiente de secouer le joug, mais à qui sa veulerie n'accordait que de petits moyens combatifs.

Par la porte ouverte, elle observait M. Clémencin dégustant son café, les lèvres gourmandes en lutte avec les bords de la tasse trop chaude. Les yeux jouissaient du décor trop riche. Mme Clémencin brodait, droite, le dos à peine appuyé. On la sentait d'une autre race. Elle en imposait par une distinction de manières dont son mari subissait inconsciemment le prestige. Comment avait-elle épousé cet homme? Elle semblait apprécier le luxe où elle vivait. Lui avait-elle sacrifié ses autres rêves? Dans son sourire se devinait une ancienne tristesse dont elle s'était guérie, mais qui avait pour toujours détendu le coin de ses lèvres. Était-elle heureuse?

Un mouvement se fit dans le salon. Une dame entra. M. Clémencin s'était esquivé. La voix de Mme Clémencin appela:

— Blanche!

Comme Germaine s'appretait à suivre la jeune fille, Albert l'arrêta d'un geste, et, s'approchant d'elle vivement:

— Savez-vous que l'on formé des projets pour moi avec Mlle Raynal? Vous la connaissez?

— Une personne mince?...

— Maigre...

— Assez pâle?...

— Très anémique...

— Peut-être qu'avec du sport...

— Et des toniques...

Cette fragilité inspirait une certaine pitié à ce sportsman habitué à estimer la valeur physique.

Germaine riait. Il s'était penché vers elle, appuyé au dos de son fauteuil, et l'enveloppait de sa chaude admiration.

— J'avais raison de vous en vouloir tout à l'heure. Il vaudrait mieux ne pas vous avoir connue. Puisque vous passiez dans notre vie, il ne fallait pas rester la belle étrangère. Comment vous oublierais-je?

Sa voix avait pris une sonorité grave. Il paraissait sincère et oubliait ses détours habituels. Germaine connaissait ces élans soudains où vibrerait l'émotion du jeune homme. Elle n'y restait pas insensible, mais, cette fois, elle regretta le mouvement de coquetterie auquel elle avait cédé et elle s'empressa de jeter entre eux le souvenir de son élève.

— Allons retrouver Blanche...

Il lui saisit la main qu'elle ne retira pas brusquement, mais elle donna à cette étreinte le caractère d'un adieu. Et, pour qu'il ne pût la soupçonner d'un trouble, crânement, elle le regarda d'un de ces regards clairs et francs qui rompent toute équivoque.

Puis elle entra au salon.

La place de Mme Clémencin était occupée par une dame qui parlait vite,

d'une voix comme faussée par l'abus qu'elle en faisait, et qui écoutait passer les mots qu'elle jetait avec indifférence, comme si c'était une autre qui les eût prononcés. Germaine reconnut Mme Clampier. Celle-ci s'était emparée des mains de Blanche et ne paraissait plus s'en souvenir.

— Oui, ma chère petite, je tiens beaucoup à ce que vous assistiez à cette soirée... Je suis venue pour être sûre de vous avoir. C'est entendu. Ah! mademoiselle Germaine... Vous viendrez aussi... Si... il le faut j'y tiens... Ce sera très gai... Et vos soeurs? Elles vont bien?... Priez-les de venir. Elles sont charmantes. Je les aime beaucoup. Votre jeune soeur a un réel talent de musicienne. Je l'ai entendue. C'est un régal!...

Elle joignit les mains. On crut qu'elle mimait son extase. Mais le geste accompagnait une idée qui avait devancé ses mots. Ceux-ci tombèrent vite, comme si elle s'en débarrassait.

— Mais j'y pense... Pourquoi n'apporterait-elle pas un peu de musique? C'est cela. Je lui prédis un grand succès. J'aurai des connaisseurs. Bertrand, vous savez, le violoniste, m'a promis de jouer quelque

### III

La nuit tombait. La Seine, très haute, fangeuse, débordait sur les berges. La grande nappe liquide et fuyante glissait le long des quais et emportait le regard vers le couchant où une pâle éclaircie trouait le ciel bouleversé de nuages lourds. La pluie venait de cesser et les peupliers de la rive, encore ruisselants, égouttaient leurs grands bras souples.

Germaine hâta le pas, subitement appelée par l'intimité des choses assoupies dans les pénombres tièdes. Sans doute sa mère l'attendait, un peu fébrile, agitée depuis le matin par l'idée de ce mariage, et il lui faudrait subir l'interrogation de ses yeux si facilement angoissés. Sa réponse? Toute la journée, elle avait évité d'y songer. Mais c'était comme ces petites douleurs qu'on veut croire finies et que l'on sent cachées, sournoises, toutes prêtes à vous harceler. Pouvait-elle hésiter? Il lui suffisait de trouver le prétexte d'un refus. Et c'est pour cela qu'elle avait besoin de se trouver, un moment, seule avec elle-même avant de s'expliquer avec sa mère.

Comme elle montait les marches du

se glissa dans sa chambre, sous les yeux étonnés qui la suivaient.

La pièce était aménagée de manière à servir de petit salon. Le lit, un sommier recouvert d'un tapis oriental, prenait dans le jour l'aspect d'un divan. On avait mis là quelques meubles anciens, autres épaves de l'intérieur d'autrefois. Un paravent dissimulait la toilette poussée dans un angle. Et les deux meilleurs fauteuils de la maison accueillaient près de la cheminée, où l'on allumait rarement du feu, les quelques familiers qui fréquentaient la famille Mazier. Dans ce crépuscule, les choses gagnées par les grandes ombres, s'effaçaient. La lumière s'en allait sur les toits, là-bas, remontant vers le ciel qui s'éteignait. Germaine n'alluma pas. On s'interroge mieux dans la nuit. Elle jeta sur ses épaules un châle et s'installa commodément dans l'un des fauteuils.

Que savait-elle donc de ce M. Ducros qui se jetait si brusquement dans sa vie? On le disait très érudit. Il écrivait des mémoires très documentés sur la linguistique et professait à l'École des Chartes. Elle le savait de l'Académie des Inscriptions, à moins que ce ne fût de l'Académie des Sciences morales et politiques. Il passait pour assez riche et vivait seul. La démarche était donc flatteuse. L'homme? De la rencontre de tout à l'heure, comme des précédentes, elle avait recueilli une impression ni bonne ni mauvaise. Elle restait indifférente. L'âge l'effrayait. Il n'était jamais entré dans sa pensée qu'elle pût épouser un homme mûr.

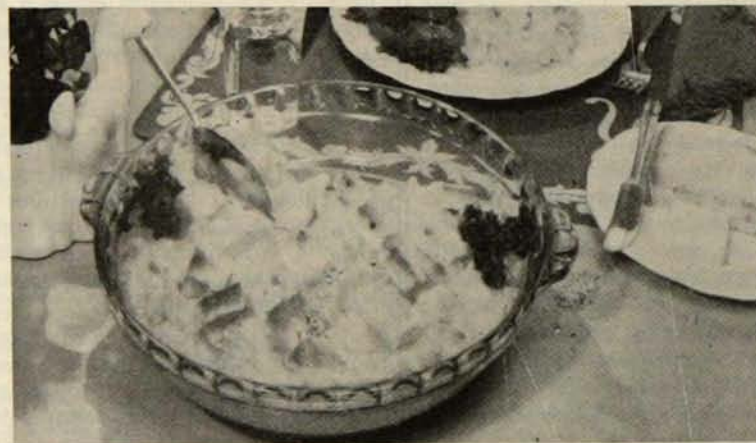
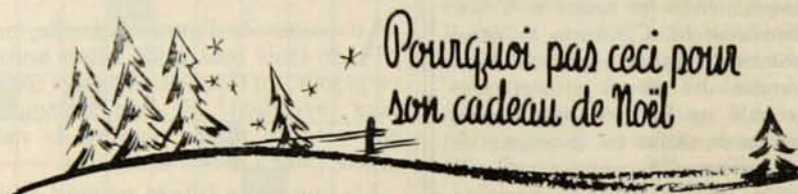
Mais comment avait-il pu, de son côté, concevoir ce projet de mariage si médiocre? Fallait-il croire au coup de foudre durant le temps qu'ils se croisaient entre le rez-de-chaussée et le premier étage? L'explication était séduisante, mais Germaine avait reçu de l'expérience trop de leçons pour s'y arrêter sans méfiance.

M. Ducros avait dû, lors de sa visite à Mme Mazier donner des éclaircissements. Quelle avait pu être cette entrevue entre ce visiteur, forcément impressionné par le caractère aventureux et insolite de sa démarche, et cette vieille dame en plein désarroi, dont les prunelles effarées sautaient de cet inconnu, qui lui demandait sa fille, à la porte d'où nul secours ne venait? Des explications données, pas grand'chose n'était resté dans la cervelle défaillante, non, presque rien, sinon qu'elles apportaient le salut. Pour la pauvre femme n'était-ce pas, ce mariage inespéré, les eaux calmes du port si anxieusement guettées dans la tempête? Et n'était-elle pas bien excusable si, un peu par lâcheté, beaucoup par instinct, elle jetait par-dessus bord ce qui pouvait gêner leur sauvetage, y compris les petits scrupules du cœur? Germaine eut un sourire de pitié tendre. Non, elle ne lui en voulait pas...

Mais elle comprit tout à coup pourquoi elle avait tant hésité, depuis la veille, à s'interroger. Confusément, elle sentait bien que la question finirait par se poser ainsi: fallait-il passer outre des répugnances injustifiées pour accepter un mariage honorable qui les tirait toutes de la misère, leur rendait le rang d'autrefois?

— Non... non...

Toute sa jeunesse protesta. Elle était lasse elle aussi, plus lasse que les autres, de leur vie précaire devant un horizon fermé, car sa tâche était plus lourde. Mais elle ne voulait pas s'affranchir à ce prix. Et elle eut un geste de révolte,



(Un plat Pyrex)

chose. Elle l'accompagnera... Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt!

— Je lui ferai part de votre désir, madame... répliqua Germaine, qui comprenait pourquoi on les invitait maintenant...

— Non, non... c'est convenu.

Comme elle quittait le salon, accompagnée de Mme Clémencin, on l'entendait qui disait encore, de cette voix qui enlevait toute valeur aux mots:

— Elles sont délicieuses... délicieuses... de vraies jeunes filles.

Quand Mme Clémencin reparut, elle souleva ses minces épaules.

— Quelle folle! Elle n'est venue me voir que pour vous rencontrer et, par vous, inviter Mlle Nico'e. Ce n'est pas très flatteur ni pour vous, ni pour moi, et je ne sais si sa réception sera aussi gaie qu'elle voulait nous en convaincre. Il faut cependant aller à cette soirée, ma chère enfant, parce que cela peut-être utile à votre jeune soeur. Quant à cette question du déjeuner, qui a été soulevée tout à l'heure, ma chère Germaine, rien ne sera changé si vous le voulez bien...

premier étage, elle entendit au-dessus d'elle des pas qui se rapprochaient. Bientôt, à hauteur de ses yeux, qu'elle n'osait lever, de l'autre côté de la cage, elle aperçut des souliers de mode un peu désuète, munis d'élastiques, et qui se posaient avec décision sur le tapis. Un pantalon noir aux plis effacés apparut. Puis les pans d'une redingote. Elle eut l'intuition qu'elle allait croiser M. Ducros. L'homme s'était arrêté, se rangeant de côté pour la laisser passer. Maintenant, elle était à la hauteur d'une serviette gonflée, logée sous le bras. Un grand coup de chapeau la saluait un peu trop bas. Elle acheva de reconnaître M. Ducros à ses favoris, à peine grisonnants. Une certaine raideur, un peu solennelle, lui donnait assez l'allure d'un officier ministériel. Elle remarqua qu'il était décoré.

Mme Mazier fut surprise travaillant sous la lampe. Un peu penaude, comme une enfant prise en faute, elle s'excusa: — J'obéis, tu vois... C'est une broderie à gros points...

Germaine, peu disposée à provoquer une discussion, se contenta de sourire et

un de ces mouvements d'épaules par lesquels on se débarrasse d'un fardeau.

L'obscurité était venue complète. Une peur vague, une détresse morale s'empara d'elle soudain. Elle se sentit seule, perdue. Où trouver un secours? Une figure s'éclaira devant elle, lointaine, celle de Mme Clémencin, avec son sourire un peu triste et ses yeux baissés, qui gardaient ses secrets, figure synthétique des bonheurs résignés. Oui, la sagesse était là...

Mais, dans la nuit, la pensée perd vite son chemin. Voici qu'elle se trouve dans le jardin des Tuileries, un matin du printemps précédent. Le cours, elle ne se rappelle pourquoi, a fini plus tôt que d'habitude et elle a quelques minutes devant elle. C'est une matinée pâle, un peu frileuse, sous le voile d'un brouillard tout pénétré de lumière. Le soleil, qu'on devine radieux là-haut, commence à percer et vient allonger sur le sol des ombres bleues. Le jardin est désert. Elle est assise depuis un moment lorsque, tout près d'elle, une voix l'appelle et la fait sursauter. Et quelqu'un à ses côtés, un peu sans façon, s'est assis...

Lucien Giroux était un parent, un cousin proche, qu'elle voyait souvent, et qui, de leur camaraderie d'enfance, avait gardé l'habitude du tutoiement. Souvent il passait les voir, se laissait retenir à dîner. On se retrouvait quelquefois au bal. Il était un peu le fils de la maison, gentiment familier, affectueux et un peu galant.

Ce matin-là, il semble tout ému de leur rencontre. Et tout à coup les mots qu'ils se disent leur paraissent étranges, démesurés, chargés d'un sens nouveau, presque gênants. Il semble que leur âme se découvre. Et une pudeur les fait taire. Le temps est si doux, le ciel si léger, qu'on goûte une singulière légèreté physique. Germaine regarde obstinément la pointe verte d'un bourgeon qui se hausse vers le soleil pâle. Elle sent sur elle un regard plus chaud que le rayon qui allume un reflet roux sur ses cheveux.

Puis ils se quittent, le cœur gonflé de choses qu'ils brûlaient de se dire et qu'ils ont retenues.

Quelle avait donc été cette griserie? Ils ne l'avaient pas retrouvée lorsqu'ils s'étaient revus, quelques jours après, dans l'appartement du quai Voltaire. Lucien s'était montré, comme il était toujours, simple, un peu protecteur. Et ç'avait été, les visites suivantes, la même camaraderie aisée, sans souvenir de l'heure douce et troublée. Puis au bal — elle savait bien qu'elle était belle ce soir-là — il l'avait entraînée, portée presque, dans un salon écarté, où il lui avait jeté des reproches rageurs sur son indifférence et balbutié des désirs vagues d'une voix qui chavire.

Et depuis, c'était ainsi des périodes de cousinage détaché et des retours brusques d'émotion, sans raison apparente, et qui la laissaient déconcertée, sans comprendre... L'aimait-il? Elle avait cru si souvent en recevoir l'aveu! Mais pourquoi ces reprises continuelles, ces démentis subits aux tendresses échappées?

Des coups prudents frappés à la porte la firent sursauter. Ce fut comme un réveil. Elle eut honte de son rêve. Elle n'avait pris aucune décision. Allait-elle à son tour perdre pied?

La mince silhouette de Mme Mazier se glissa dans l'entre-bâillement de la porte.

— Germaine, Lucien est là. Peut-il te dire bonjour?

Il parut sur la porte et cria, goguenard: — Qu'est-ce que tu fais dans ta nuit? On te réveille?

Elle répondit machinalement, toute remuée par cette visite qui continuait son rêve:

— Attends! Je vais allumer la lampe...

Bien qu'aveuglés par la flamme, ses yeux cherchèrent tout de suite le visage de Lucien. Il avait son air placide des jours ordinaires. Elle en fut dépitée. Presque, elle lui en voulut de son teint rose poupin, de ce demi-sourire satisfait, si inattendu, à ce moment, qui lui parut un peu niais. Que de fois on pénètre ainsi de travers dans la rêverie des autres! Il surprit le mouvement de cette physionomie soudain durcie et il demanda, hésitant à s'avancer:

— Je te dérange... Tu n'es pas malade, au moins?... Tu parais transie, malgré ton châle...

— Non, non... tu tombes à merveille, au contraire... Tu vas me donner ton avis...

Un peu déconcerté, il sentit qu'elle raillait. Mais il n'eut pas le loisir de répliquer. Dressée devant lui, rageuse, elle disait:

— Tu sais la nouvelle? On m'a demandée en mariage...

— Toi?

— Ton étonnement est désobligeant.

— Non, c'est sérieux?

— Oh! Très... Et tu connais cet homme extraordinaire qui prétend à la main d'une pauvre fille sans dot... Un de tes maîtres... M. Ducros...

— Ducros?

— De l'Institut, s'il te plaît...

Il répéta encore le nom, pour mieux se familiariser avec l'idée. Mais sa voix tremblait un peu. Ses joues roses avaient pâli. Il se tut un moment, puis il regarda Germaine pour s'assurer qu'elle ne plaisantait pas, et il demanda:

— Et... tu hésites?

— Ma foi, oui...

Devant le trouble, si apparent de Lucien, elle désarmait. Mais pourquoi s'était-elle hâtée de répondre ainsi, et avec cette affectation de négligence?

— C'est de la folie!

— Réfléchis. Elle est très flatteuse pour moi, cette demande. M. Ducros est un homme considérable.

— Il a cinquante ans, au moins.

— Non, quarante-cinq, au plus.

— Tu ne l'aimeras jamais.

— Ne me décourage pas...

— Si c'est ainsi... Je te fais tous mes compliments.

Ils étaient face à face, intérieurement bouleversés, et ils affectaient de jouer l'indifférence. Mais, tandis que la révolte mal maîtrisée de Lucien vibrait dans ses paroles, Germaine sentait sa détresse se détendre. Un grand espoir montait du fond d'elle-même. Ses yeux s'allumèrent d'une lueur dorée. Sa voix chaude, concentrée, semblait toute chargée d'âme. Il s'en aperçut, mais n'en comprit pas la raison. Il crut que déjà elle était plus acquise à son projet qu'elle ne voulait le laisser paraître.

Elle répondit:

— Oh! tu vas trop vite. J'examine le pour et le contre seulement. Que veux-tu, mon pauvre ami, il ne faut pas nous montrer trop difficiles... Nous ne sommes plus des enfants... Il y a bien des rêves que j'ai dû enterrer déjà... Mieux vaut les laisser dormir en paix et ne pas trop abuser des pèlerinages où l'on s'attendrait. Nous n'avons pas le loisir de



**Le Beau  
EST ÉTERNEL**

Brillant comme un phare à travers les âges, il survit à toutes les épreuves, donnant à l'homme le courage, à la femme l'espoir. Ceci est l'année entre toutes pour un Cadeau de Beauté à la femme que vous aimez: il y a de la galanterie dans la flamme d'un rouge à lèvres... de l'ardeur dans les effluves d'un parfum... une douceur consolante dans les choses qui LA rendent plus désirable.

*Elizbeth Arden*

CHEZ LES MARCHANDS FASHIONABLES DE CHAQUE VILLE

# A T T E N T I O N

## LE CADEAU IDÉAL POUR BÉBÉ



Voici d'utiles coffrets de toilette pour bébé. Ces jolis coffrets de bain Baby's Own contiennent 3 préparations indispensables et spécialement employées pour l'épiderme délicat de tout bébé.

- ★ Savon Baby's Own
- ★ Huile Baby's Own
- ★ Poudre Baby's Own

## COFFRETS DE BAIN Baby's Own

EN VENTE CHEZ LES BONS DÉTAILLANTS

CHAQUE NUMERO DE

Mon Magazine Policier

comprend

UN ROMAN COMPLET  
D'UN AUTEUR CÉLÈBRE

EN VENTE PARTOUT

15 sous le numéro

nous abandonner à la mélancolie. A mon âge, il faut résolument regarder devant soi. Avec de la bonne volonté, du courage, on peut sur tous les chemins trouver du bonheur.

— Tu ne crois pas ce que tu dis...

— Mais si... mais si... Oh! comme j'envie celles qui sont jeunes, sans charges, libres de se créer une indépendance, même au prix de dures luttes!!... Mais moi!... Que m'offre donc l'avenir! Une pauvre existence étriquée de vieille fille besoigneuse, des petites joies, des horizons étroits, une foule de manies pour meubler tant bien que mal le vide des jours, et, en ce qui concerne les besoins du coeur, de touchantes et ridicules affections pour des bêtes souvent affreuses... Je t'assure que le sort d'épouse d'un homme tel que ton savant maître peut paraître enviable...

— Non, Germaine, pourquoi veux-tu croire qu'il n'existe plus pour toi que le choix entre ces deux destinées...

— En reste-t-il une autre? Songe que j'ai vingt-cinq ans sonnés.

— Eh bien?

— Pour les autres, c'est encore le bel âge. Plus pour nous, jeunes filles sans dot, qui ne pouvons même plus faire le don d'une toute jeunesse. A cet âge, on nous destine déjà aux retraités de la vie, aux veufs embarrassés de pauvres mioches, aux vieux garçons à qui il faut des soins... Ça ne vaut pas mon membre de l'Institut, crois-moi.

— Attends au moins. Qu'est-ce qui te presse? Tu trouveras toujours un Ducros. Mais si... Et qui sait? Es-tu sûre de ne t'être jamais emparée de toute une vie? On ne connaît pas toujours les coeurs qu'on a bouleversés... Ils se taisent parce qu'ils ont des timidités ou des scrupules, ou parce qu'ils se croyaient devinés déjà... Ne t'engage pas follement. Tu mérites du bonheur, le vrai bonheur, pas celui dont tu parlais, qu'on se crée avec du courage, mais celui de tous ceux qui aiment... Voyons, tu es femme, tu sais bien quelle force de séduction il y a en toi. Il faut avoir confiance, toi, une vaillante...

— Une vaillante! murmura Germaine qui défaillait.

— Mais oui... Tu es née pour entraîner les hésitants. Il y en a tant parmi nous qui ont peur de la vie, qui n'osent pas se prêter à elle par crainte des responsabilités. Quand je pense à toute l'énergie que tu as déployée ici pour créer cette apparence de sécurité...

Elle écoutait avidement. C'était la première fois qu'on lui parlait ainsi, et ces mots passaient doucement sur son coeur... Est-ce que c'était fini pour elle d'être oubliée par le bonheur? Mais elle ne voulait pas réfléchir encore. Ses yeux s'étaient fermés devant les visions qui se levaient. L'émotion soulevait sa poitrine. Elle attendait, prête à laisser entrer en elle les paroles qu'il prononcerait encore...

Mais Lucien s'était tu. Son regard l'enveloppait, surpris de la voir si embellie par son trouble. Impuissant à se dominer, il se pencha vers elle et chercha l'étreinte de sa main, qu'elle ne refusa pas.

D'une voix brisée, il reprit:

— Dis-moi, Germaine, que tu n'étais pas sincère.

— Pas trop...

Et ses lèvres eurent un éblouissant sourire.

Ils se regardèrent enfin. Et, dans

leurs prunelles, il y avait toutes les choses qu'ils ne s'étaient pas dites.

Restée seule, Germaine se plut à prolonger son bonheur...

Elle avait laissé partir Lucien, presque interdit de la franchise de ses aveux et tout à coup gêné.

Les mains sur les bras du fauteuil, le corps allongé, elle ne bougeait pas, étonnée de ce qu'elle éprouvait. Une émotion inconnue coulait en elle, l'oppressait un peu, et lui était douce. Elle ne songeait à rien de précis. Quelque chose d'inattendu et de mystérieux venait de s'ouvrir devant elle, et elle ne regardait pas encore. Elle ne se pressait pas. Elle aimait! Elle se le répéta plusieurs fois, étonnée de cette musique des mots. Mais surtout elle s'émerveillait de se sentir si heureuse. C'était étrange, très suave, embaumé, comme si une fleur venait de s'épanouir en elle.

Puis, tout à coup, l'envie des larmes la prit. Ce fut comme si toute sa joie montait, jaillissait d'elle, la débordait. Et lorsqu'elle crut avoir savouré toute la volupté de sa félicité présente, alors seulement elle regarda devant elle. Le chemin de la vie courait fleuri jusqu'à l'horizon. Elle ne le reconnut pas. Et c'est avec un sourire attendri et peureux qu'elle laissa son jeune amour s'y aventurer...

Elle connaissait l'âme faible et prudente de Lucien. Pour qu'il se fût ainsi découvert, il fallait que ses sentiments fussent bien impérieux. Depuis quelque temps déjà elle soupçonnait cette tendresse, mais sans trop oser y croire, de peur d'être conduite à une nouvelle déception.

Orphelin de bonne heure, Lucien avait trouvé chez les Mazier sa vraie famille. Mais, pour lui aussi, la mort qui avait frappé ce foyer avait été une catastrophe. Privé d'appui, sans conseil pour diriger ses goûts indolents, il s'était laissé vivre, sans effort, sans ambition, traînant ses pas sur les bas côtés de la route, à l'ombre, près des talus, d'où, au repos, il regardait courir les agités. Il fut de ceux qui arrivent tout de même. Il toucha aux premières étapes sans s'être départi de son indifférence. L'Ecole des Chartes l'avait attiré, non parce qu'elle séduisait une vocation, mais parce qu'elle n'éveillait aucune idée de combat. Les étudiants y paraissent plus pacifiques et les maîtres un peu distants, à l'arrière de la mêlée. S'il ne savait au juste où elle le mènerait, il songeait vaguement aux bibliothèques publiques, lieux recueillis où s'écoulaient des vies d'étude sous la protection des règlements. Sa dernière année de cours s'achevait, et, tout de même, l'avenir commençait à l'inquiéter. Car il fallait prévoir une pénible période d'attente, de démarches et de requêtes, avant d'atteindre un poste envié. Mme Mazier écoutait volontiers ses confidences et compatissait à ses appréhensions.

Germaine ne se faisait pas d'illusion sur l'endurance de ce caractère. Mais il ne l'effrayait pas. Elle s'était, par nécessité, exercée au courage et avait pris l'habitude d'en donner. Mais comme ce rôle lui paraissait facile dès lors! Elle pensa avec beaucoup d'orgueil à l'amour qui avait triomphé des prudences naturelles de Lucien. Son coeur allait vite. Elle pouvait faire des projets, espérer quelque chose. Toute enfant, on lui reprochait sa nature romanesque, avec ses tendresses exclusives, ses attendrissements subits et inexplicables, ses exaltations de

coeur. La tourmente qui s'était abattue sur le foyer avait paralysé ces élans de sa jeunesse. Elle allait enfin connaître les joies, les émotions, les aveux, jusqu'aux caprices de ceux qui aiment. Son âme sentimentale, si longtemps repliée, contenue, se grisait de liberté et, un peu folle, se jetait par tous les chemins au-devant de ses rêves.

Mme Mazier, distraite de son ouvrage, jetait des regards furtifs vers la porte. L'étrange attitude de Germaine ne présageait rien de bon. Depuis la veille elle l'avait trouvée nerveuse, rétive, hostile à tout entretien. Si Germaine chancelait à son tour, qu'allaient-elles devenir? Lucien était apparu tout à l'heure avec une figure bizarre, altérée par l'émotion, et il s'était sauvé sans explication. Que s'était-il passé entre eux? C'était un événement grave, très grave, que la démarche de M. Ducros; et, depuis, on vivait en plein mystère...

Comme la porte restait close obstinément, elle éprouva le besoin d'être rasurée, et demanda à ses deux filles:

— La pauvre Germaine se débat, là, derrière, dans ses hésitations. Elle ne vous en a rien dit?

Nicole, qui lisait, releva la tête de ce mouvement vif qui lui donnait un air de bravade.

— A sa place, je ne serais pas si longue à juger M. Ducros. D'abord, j'aime les hommes d'âge mûr. Avec eux on sait à quoi s'en tenir. Leur physique et leur caractère sont fixés. Pas de surprise. Et puis la situation est faite. L'avenir n'inquiète pas. Il est vrai que celui-ci écrit des choses qui doivent être bien ennuyeuses! Mais on n'est pas forcé de les lire, tant il est admis qu'elles sont supérieures à nos facultés...

Mme Mazier souleva ses épaules toujours accablées et se tourna vers Michèle. Mais celle-ci avait déjà tranché, de sa voix coupante qui détachait les phrases, sans laisser la place d'une réponse:

— Ce mariage serait une folie. Il est inadmissible qu'elle s'y résigne...

La pauvre femme n'insista pas et, de nouveau, se courba sur sa broderie.

Lorsque Germaine parut sur le seuil de la pièce, les trois femmes ensemble, avec la même anxiété, la dévisagèrent. Et toutes furent saisies d'étonnement. Ses gestes avaient toujours eu l'aisance, l'harmonie que donne naturellement l'accord des belles proportions. On la sentait vivre d'une si prodigieuse vie intérieure qu'il émanait d'elle, de son regard surtout, comme le rayonnement d'un foyer qu'on ne voit pas. Mais sa démarche à ce moment, tandis qu'elle s'avançait, révélait une sorte d'épanouissement subit. Son sourire gardait l'éblouissement de son rêve. Et tel était l'éclat de sa séduction que ses soeurs, qui l'admiraient, eurent un mouvement vers elle. Mais elle avait approché une chaise de celle de sa mère, et, ayant pris dans les sienues les mains qui tremblaient un peu, presque gaie-ment, elle disait:

— Eh bien, maman, nous avons à causer...

— Tu as bien réfléchi, mon enfant?...

— Non, très peu. Mais cela suffit. Et je suis certaine que tu n'hésites pas plus que moi. Ce mariage est impossible.

Germaine sentit qu'elle faisait s'écrouler un fragile espoir, bâti en secret et sans grande confiance, et qu'elle ajoutait de nouvelles ruines dans ce pauvre coeur

désolé. Mais elle feignit de ne point s'apercevoir de cette déconvenue. Elle avait son bonheur à défendre.

— A la bonne heure! s'écria Michèle, j'aime mieux te voir ainsi, ardente, un peu déraisonnable...

— Oui, tenta encore Mme Mazier qui s'accrochait à ce mot imprudent, tu as peut-être tort de laisser échapper pour un mirage un bonheur possible...

— Dans dix ans, maman, tu me tiendras ce langage. J'aurai vraisemblablement épuisé toutes mes forces. Jusque là, je veux vivre, espérer, je veux avoir essayé mes forces. Et puis, vois-tu, aujourd'hui, j'ai confiance. La joie est bonne conseillère. Nous en étions un peu déshabituées, n'est-ce pas?

— Si tu es décidée...

— Si décidée que tu vas, dès ce soir, prendre la plume et écrire à M. Ducros...

— Quoi?... s'écria la pauvre femme avec un recul effaré, tu veux que j'écrive?

— Ce que tu voudras... que je suis bien résolue à rester vieille fille...

Et elle eut un sourire que personne ne comprit.

## IV

Le lendemain était un dimanche. Après le déjeuner, les trois jeunes filles se décidèrent à sortir. Prisonnières de leur labeur, durant la semaine, elles éprouvaient ce jour-là le besoin de se détendre, de se rompre au grand air de la marche.

Grandes, presque de taille égale, elles allaient côte à côte, leurs hanches assez fortes ondulant au rythme d'un pas alerte. L'air aigre les fouettait au visage et avivait leur fraîcheur. Les passants se retournaient en croisant leur jeunesse.

Nicole tout à coup s'arrêta, essoufflée. On crut qu'elle allait reprendre haleine. C'était pour dire, amusée par l'idée qui l'avait saisie:

— Dites donc, ça y est... Le coup est porté. Le pauvre homme a sa lettre...

— Il se consolera, répliqua Michèle. Germaine a joliment bien fait.

— Pas si sûr.

Germaine souriait, calme, un peu distante, réfugiée dans son rêve.

— Un si beau mariage! C'était une chance unique, inouïe... On ne retrouve jamais ça... J'ai peur que notre soeur ne conserve des illusions... Rester vieille fille. L'horreur! Voilà des mots vides de sens pour moi... Et si je ne trouve pas?... On trouve toujours... Mais si... C'est une question de sacrifices... Tout vaut mieux qu'une vie si lamentablement manquée...

Rien n'était plus imprévu que d'entendre cette jolie petite personne, sage et distinguée, accepter ces compromissions. L'aînée s'en divertissait. Mais leur soeur, que hantait le souci de l'indépendance, de la dignité personnelle, s'indigna. Elle travaillait dix heures par jour, d'un labeur acharné, pour se créer une situation qu'elle prétendait ne devoir qu'à elle-même.

— Je sais bien que tu plaisantes, pas tout à fait cependant, et c'est insensé! Fonder notre bonheur sur le geste de sauvetage d'un homme séduit par nos manèges, et, si le courage lui manque de nous tendre la main, se dire que la vie est gâchée, perdue, cela jamais... Je veux pouvoir ne dépendre que de moi...

— Les joies de l'indépendance dans la demi-misère... raila Nicole.

— Je ne m'y soumetts pas de gaieté de coeur. Si le sort venait à me gêner, si je gagnais le gros lot, je vous assure

# Les hommes aussi ont leur coquetterie!

Cadeau de  
**JOYEUX  
NOËL**  
pour  
**VOTRE  
homme!**



## Seafort's!

### POUR LES HOMMES

Mélange de fougère et de bruyère d'Ecosse pour les hommes, dans de jolis pots de grès...

EAU DE COLOGNE POUR HOMMES  
CREME A BARBE LOTION POUR LA BARBE  
POUDRE DE TALC  
POMMADE POUR LES CHEVEUX  
DESODORISANT POUR LES HOMMES

\$1.50 chacun. Nécessaire-cadeaux: \$3.00 et \$4.50  
Dans les bons magasins partout

Distributeurs canadiens:  
Lyman Agencies Ltd.  
Montréal

bien que je planterais là bouquins et concours pour me créer l'agréable existence d'une femme oisive. Je crois même que j'aurais un faible pour les toilettes très chic et très chères, qui me donneraient un peu de cette grâce dont je manque...

— Le gros lot pour nous, interrompit Germaine, c'est toujours le mari. Tes théories, ta liberté, ton travail, ce ne sont que des pis aller pour t'aider à attendre.

— Pas pour moi. Ça m'amuserait de me passer des hommes. Je n'ai pas ta sensibilité. Toi, tu es née pour les grands bonheurs ou les grands renoncements...

Et, comme Germaine faisait un geste de dénégation:

— Si... si... je me comprends... Mais je suis contente de ton refus... J'avais peur... Faisons chacune notre vie...

— Comme tu tiens à te faire mauvaise! Pourquoi te former cette âme rigide et fermée, prête à toutes les défenses?...

Michèle n'aimait pas qu'on tentât de pénétrer en elle. Tout de suite sa fierté se cabrait. Mais, devant le visage tourné vers elle, ce visage où plus que jamais rayonnait la tendresse, elle sentit son orgueil céder.

— Parce que je veux me protéger contre ces souffrances, ces déceptions, ces révoltes, que les filles sans mari arrivent à tasser si serrées dans leurs coeurs qu'elles s'usent à en traîner le poids...

Et, après un silence, elle ajouta:

— Allez, nous sommes bien toutes les trois pareilles, peureuses devant notre avenir, lassées de notre présent si incertain, et pas assez courageuses pour oublier ce que nous avons été...

De leur allure vive, elles avaient dépassé les groupes qui se traînaient sur les trottoirs, le long des boutiques fermées. Germaine les avait menées vers la Butte, et elles commençaient à grimper par les rues étroites. Sa curiosité l'avait poussée là, curiosité de passer par le quartier de Lucien. Ce n'était pas avec l'espoir de le rencontrer. Est-ce qu'on peut compter sur une chance pareille? Non, c'était par plaisir de rôder autour des lieux qu'il fréquentait, de se sentir plus près de lui. Elle avait enfin ralenti le pas, non parce que la montée était rude, mais parce qu'elle était heureuse, sans impatience maintenant, et qu'elle savourait sa joie. Comme le domicile de Lucien était proche, elle se divertit à être imprudente et saisit l'occasion de parler de lui. Mais la conversation tomba. Elle s'en consola. Son allégresse lui inspirait d'autres curiosités. Les rues en labyrinthe l'amuserent. Le quartier lui plut. Son bonheur l'inondait.

Puis la pensée lui vint soudain que Lucien avait peut-être profité de son dimanche pour passer quai Voltaire. Elle n'eut plus que la hâte d'être de retour. Le jour baissait, le froid se faisait plus âpre. Par les rues assombries, la mélancolie des soirs tristes d'hiver descendait lentement. Germaine s'irritait maintenant d'être si loin, de n'oser sauter dans une voiture pour rejoindre Lucien dans l'appartement du quai où il se décourageait de l'attendre. C'était certain qu'il était là-bas, usant les heures à écouter Mme Mazier parler de ses souvenirs. Comment n'avoir pas songé qu'il saisirait l'occasion de son dimanche inoccupé pour la revoir?

Germaine, après la montée haletante des cinq étages, avait à peine ouvert la porte qu'un bruit de voix lui parvint. Elle avait deviné juste: Lucien l'attendait. Mais non, c'était le timbre d'une voix inconnue.

Pressentant la vérité, le coeur serré par une peur irraisonnée, elle s'approcha. La porte n'était que poussée. Elle regarda. Assise près de la fenêtre, Mme Mazier, les mains fixées aux bras de son fauteuil, le corps penché en avant, comme pour s'aider à la fuite, considérait avec stupeur le visiteur, dont la silhouette se découpait sur la lumière de la lampe. Un bruit de chaises, et la jeune fille n'eut que le temps de se jeter dans sa chambre.

Les voix murmurent à présent dans l'antichambre. Puis c'est le silence. Une porte s'est refermée.

Germaine est dans la salle à manger, dressée dans une révolte qu'elle ne maîtrise plus.

— Alors, ta lettre ne lui a pas suffi?... Mme Mazier, qui se croyait seule, sur-saute.

— Ah! tu étais là?  
— Nous arrivons. M. Ducros sort d'ici. Que venait-il te dire?

— Ecoute... Ecoute... Ne t'énerve pas. Laisse-moi t'expliquer. Il a été très bien...

— Mais tu lui as dit qu'il est inqualifia-

rais, non, toujours non... c'est impossible... Ma fille ne veut pas se marier...

— Il n'a pas compris?

— Si. Mais il a continué à dire ses regrets. Puis il m'a raconté sa vie. Elle n'a pas toujours été gaie. Il est très seul. Plusieurs fois il t'a rencontrée et tu lui as plu beaucoup. Sa mère, tu te souviens, qui s'était intéressée à nous et m'avait confié des travaux, faisait, paraît-il, grand cas de tes mérites. Longtemps, il a hésité à faire cette démarche. Nous n'avons pas d'amis communs. Il ne savait comment s'y prendre. Fallait-il, pour une question de forme, laisser passer le bonheur? Alors il s'est décidé à venir lui-même. Il m'a dit tout cela très simplement, en s'excusant de son incorrection.

— Bref, tu as cédé... Que lui as-tu laissé entendre?

— Oh! rien... rien... J'ai dit seulement que je te ferais part de sa nouvelle démarche. Pouvais-je le jeter dehors? Ma chère enfant, tes raisons, tout juste bonnes pour une lettre qui est un congé, ne valent pas grand-chose quand on les examine avec

qu'il avait pris tant de détours pour s'offrir? Fallait-il déjà renoncer à ce joli mystère des amoureux, et, alors qu'ils n'osaient encore donner un nom à leurs émotions, livrer aux autres, d'un mot qui exprimait trop de choses, ce qui était si fragile? Non, elle voulait d'abord revoir Lucien et éprouver avec lui ces petites joies sentimentales par où l'on va aux serments définitifs...

Avant que sa mère eût achevé de plaider la cause de M. Ducros, elle avait décidé de gagner du temps.

— Soit, maman. Mais tu me promets de ne pas insister si, après cette expérience, je persiste dans mon refus?

\* \* \*

Elle attendit Lucien toute la soirée, puis celle du lendemain. Ce fut alors pour elle l'énerve succession des heures d'attente, les sursauts du coeur aux coups de sonnette, les retours essoufflés pour ne pas manquer sa visite, tous les bruits de la rue épiés et les délais renouvelés avec lesquels on leurre son espoir. Pourquoi, pour quoi ne venait-il pas? Est-ce que, si elle avait pu, elle n'aurait pas couru chez lui, est-ce qu'elle n'aurait pas trouvé dix occasions de le revoir? Qu'était-ce donc que cette tendresse sans impatience?

Elle ne reparlait pas de M. Ducros. De son côté Mme Mazier, qui la sentait nerveuse, s'abstenait par prudence de l'interroger.

Il vint enfin le soir du surlendemain. Nicole avait été lui ouvrir. On avait dit: "Ça, c'est le coup de sonnette de Lucien." Il n'était ni appuyé, ni rapide, mais sage, un peu mou. On le reconnaissait entre tous.

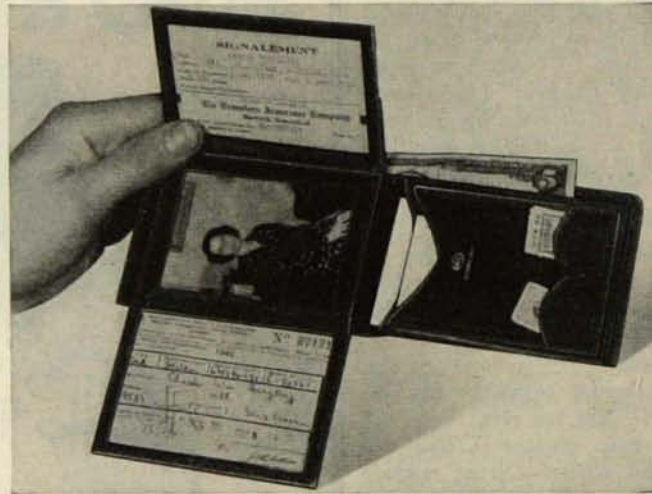
Germaine s'était dressée, soulevée par la surprise et l'émotion. Son coeur battait follement; elle sentit que tout son sang montait au visage. Dès que le jeune homme parut, son regard l'enveloppa d'une anxiété presque douloureuse. Lui n'alla pas tout de suite à elle. Il semblait un peu plus gêné que d'habitude, mais à peine, et lorsqu'il lui serra la main, enfin, ce fut sans une étreinte qui rappelât leur accord. Elle en fut déçue. Mais sans doute avait-il peur d'être observé.

La conversation fut générale. Nicole taquinait son cousin sur son goût pour un quartier lointain qui rendait ses visites rares. Elle conta qu'elles y étaient passées toutes trois le dimanche précédent. Germaine eut un peu honte. Elle regarda Lucien. Il n'eut pas un sourcillement. Cette maîtrise de lui-même la froissa. Ne lui devait-il pas le signe, le demi-sourire, l'impression à peine voulue et à peine saisissable, qui eût suffi à la rassurer. Irritée, par défi, elle osa dire:

— Oui, nous avons eu la curiosité de passer devant ta porte. Rien en toi ne t'en a averti?

— Je n'étais pas chez moi...

Elle songea avec amertume à la joie puérile qu'elle avait goûtée à passer sous ses fenêtres. Qu'elle avait été ridicule durant toute cette journée avec son exaltation sentimentale! Et lui, qu'avait-il pensé? Qu'avait-il fait? L'aimait-il, seulement? Oui, de cela elle ne voulait pas douter encore. La surprise lui en avait arraché l'aveu. Puis, sitôt dégrisé, il s'était repris... Encore un à qui la vie faisait peur. Après de petites luttes engagées par scrupule et vite abandonnées, il se résignait à se laisser aller au fil des événements, assez avisé et clairvoyant pour éviter les grands chocs. Il l'aimait, mais, si des obstacles rendaient le mariage impossible, il n'en mourrait pas. Il suffisait de le voir à ce moment, simple



(Un portefeuille Perkins)

ble de venir insister ainsi, qu'on ne s'expose pas deux fois à un tel échec?...

— Que veux-tu, j'étais seule. C'est moi-même qui lui ai ouvert... Il est entré...

C'est vrai, sans domestique, elles n'ont pas la ressource de pouvoir éconduire... Germaine d'ailleurs comprend la faute de son emportement. Devant ces reproches dont elle ne peut saisir les raisons, sa mère s'est effarée. Elle n'en tirera plus rien. D'une voix encore frémissante, mais adoucie, elle rassure maintenant:

— Tu as raison, maman. Mais je suis bien sûre tout de même que tu as été très faible...

— Non, répond Mme Mazier qui a repris confiance. J'ai été très catégorique. Je lui ai dit que ta réponse était irrévocable. Mais il ne s'est pas rendu si vite, et, à mon étonnement, je l'ai vu très ému, me suppliant d'intervenir auprès de toi pour te décider à attendre, à réfléchir encore. Que veux-tu, cela m'a troublée de sentir un homme, ma foi si considérable, tenir à toi de cette façon. Et, cependant, je répondais, comme je savais que tu le fe-

rais clairvoyance... Songe à mon embarras. Pourquoi t'obstiner à ne pas vouloir le rencontrer? A quoi cela t'engagera-t-il? Tant pis pour lui s'il essuie, après cela, un refus plus motivé...

C'était sa mère qui prenait ainsi parti contre elle? Germaine ne put s'empêcher d'en sourire.

— Comme il t'a séduite! Tu passes à l'ennemi...

— Et qui te dit, pauvre petite, que tu ne reviendras pas sur tes premières impressions, que ta destinée la plus heureuse n'est pas là?...

"Oui, pensa Germaine, qui n'écoutait plus, elle ne peut pas savoir... Faut-il donc lui dire que je ne m'appartiens plus? Que ma vie est fixée déjà?"

Elle hésita à découvrir son coeur. Il lui semblait que sa tendresse si récente, si délicate encore, perdrait son parfum de fleur neuve, si elle l'éprouvait au grand jour. Et puis ce secret ne lui appartenait pas à elle seule. Lucien n'avait guère fait que laisser pénétrer son trouble. Avait-elle le droit de dévoiler un sentiment si peureux

comme toujours, mais un peu contraint, mécontent de lui-même, dans la tristesse de ce retour sans fierté, avec des lamentations intérieures sur l'inévitable lâcheté de son recul. Car il n'était pas mauvais. La nature ne l'avait fait qu'apathique, indécis et prudent.

Comme elle eût souhaité le mépriser! Tant de raisons la poussaient à se détacher de lui! Et pourtant elle ne trouvait en elle que de la douleur et des regrets. Pourquoi s'était-elle éprise à ce point de ce beau garçon, au cœur tendre sans doute, mais d'une volonté si vacillante? Leur amitié d'enfance n'eût pas suffi à l'expliquer. Mais, souvent, de ces êtres flottants il se dégage un charme de laisser aller, une grâce nonchalante de fatalistes résignés qui est d'une séduction assez prenante. Leur manque de courage se traduit par une indolence indulgente à elle-même, qu'ils se font pardonner par le sourire avec lequel ils la considèrent eux-mêmes.

Germaine s'y était prise. Et, alors même qu'elle souffrait tant par lui, elle se sentait désarmée, prête à lui trouver des excuses. Ces derniers jours, le rêve heureux auquel elle s'était confiée ne lui avait laissé ni le goût, ni le loisir de réfléchir. Cela lui avait paru si doux, si naturel presque, que son heure fût venue d'accueillir les bonnes promesses de la vie! Mais, sous le coup de la douleur, ses yeux s'ouvraient. Que leur ménage serait besogneux! Lucien, retardé dans ses études, sortait à peine des écoles. Il lui restait à trouver une situation, et, dans la carrière qu'il abordait, la marche était lente et menait plus aux honneurs qu'à la fortune... Il y avait bien là de quoi effrayer un courage timide... Et encore, s'ils eussent été seuls! Mais il y avait cette lourde charge d'une famille qui menaçait d'accabler l'infortuné ménage...

Comment n'avait-elle pas pensé à cela? Oui, elle comprenait maintenant qu'il eût pris peur. Que d'ardeur pourtant elle sentait en elle pour faire face à toutes les menaces! Comme elle était prête à accepter toutes les souffrances et toutes les joies, à se donner tout entière, aveuglément, sans inquiétude de l'inconnu! Elle était pour les grands bonheurs auxquels on se livre les yeux fermés. Il était intelligent. Elle travaillerait de son côté. La vie serait belle, puisqu'ils s'aimeraient...

Elle leva les yeux, comme pour voir au delà du présent.

Nicole, qui l'observait, demanda:

— Tu n'es pas fatiguée?

— Pourquoi?

— Tu reviens de si loin!

Hélas! oui, elle revenait de loin. Toujours, toujours du rêve... Elle était donc incorrigible?

Lucien se levait. Elle n'espérait plus rien. Elle n'essaya même pas de le reconduire, dans l'attente du mot qui la ferait revivre. Ils se serrèrent la main. Et leurs mains retombèrent, molles, séparées tout de suite, comme un lien qui se détache.

V

— Le fiacre est en bas...

— Vite, Nicole. Es-tu prête?

— Un point encore... et j'y suis...

Un silence d'attente. Puis une voix dé-solée, un peu énervée, appelle:

— Germaine!

— Qu'y a-t-il donc?... Ah! ma pauvre chérie... Quel accroc!... Nous voilà bien... Michèle!... A l'aide.

C'est le grand branle-bas Dans le petit logement, toutes les lampes sont allumées. Des femmes en robe de bal s'agitent. Quel-

ques bijoux étincellent dans les cheveux. De longs gants souples, jetés sur la table, gardent une grâce molle, une tiédeur de vie. Ils ont l'air de vouloir saisir encore les boîtes à poudre...

Les vieilles choses, éblouies, laissent surprendre leur misère. Mais laquelle d'entre elles songerait à s'observer? Elles savent bien qu'elles ne sont pas de la fête...

Debout, immobile, dans une attitude d'idole, Nicole semble recevoir l'hommage de ses soeurs prosternées dans un agenouillement soyeux. Le silence est solennel. Des mains nues tirent les aiguilles, comme si elles touchaient une harpe...

Et cependant, tout près, d'une forme noire affaissée, si menue qu'elle fait un peu pitié, montent de douloureux soupirs:

— Vite, mes enfants... Le compteur tourne.

Oh! prestigieuses apparences mêlées à cette médiocrité! Ces robes, avec quelle fièvre elles y travaillaient encore au retour du travail, ce soir, jusque durant le dîner...

Voilà le mal réparé.

Toutes les femmes sont debout. Les épaules nues se couvrent de manteaux, un peu fatigués de tant de sorties pareilles, mais qu'on fait durer parce qu'ils ne franchissent pas les vestiaires. Et l'habitude est prise, à la fin des fêtes, des départs discrets.

Les lampes sont soufflées. La porte est retombée. Il ne reste dans le décor modeste qu'un peu de désordre...

La soirée de Mme Clamper?

Dans le hall de stuc d'un palace, un larbin en casquette indique la direction. D'autres salons engloutissent d'autres invités. On n'est rassuré de ne pas s'être égaré que lorsqu'on a enfin aperçu les hôtes qui vous reçoivent. Ils viennent d'arriver, frais comme vous, n'ayant eu d'autre souci, avant le bal, que celui d'un prix à débattre.

L'entrée, dans une soirée, de ces trois belles filles ne passait pas inaperçue. Elles étaient de bonnes danseuses. Mais elles savaient que, si elles étaient invitées cette fois-ci, c'était parce que le talent de musicienne de Nicole allait être utilisé.

Germaine aperçut Mme Clémencin et se dirigea de son côté. Devant elle, au premier rang, Blanche écrasait une chaise dorée et restait vainement offerte aux invitations. Une couche de poudre masquait mal son teint d'autant plus coloré qu'il faisait chaud. On avait envie de demander grâce pour le minuscule mouchoir que pétrissait sa main grasse. Elle jeta un regard sans bienveillance à son institutrice, qu'elle n'aimait pas rencontrer dans le monde.

Germaine, discrètement, s'assit contre le mur, près de Mme Clémencin.

Celle-ci lui dit tout de suite:

— Je vous attendais, car j'ai à vous parler. Une de mes amies s'intéresse beaucoup à vous. Et, pour tout dire, c'est une de ces personnes qui passent leur vie à combiner des mariages.

Germaine fit une grimace.

— Oui, je sais, vous n'aimez pas beaucoup que l'on s'occupe de vous. Cependant, j'ai cédé parce que cela ne vous engage à rien et que tout de même il ne faut rien négliger.

— Le jeune homme... On va me le présenter?

— Il est ici. Je vais être très franche. Je ne le connais pas. On en fait grand cas, mais je n'y aurais pas songé pour vous...

"Ça, ce sont des BONBONS"



● Un ouvrier dans une usine de munitions. Nous sommes au milieu de l'après-midi, la journée traîne en longueur et l'homme commence à ressentir la fatigue. Il s'arrête, met la main dans sa poche et en sort des CHOCOLATS (G.B.) GANONG'S. Il en mange un, puis un autre et encore un autre, en en dégustant l'exquise saveur. Il sourit maintenant, il est revigoré, il a retrouvé son entrain et il reprend son travail avec plus d'ardeur.

"Ça, ce sont des BONBONS"



GANONG BROS., LIMITED ~ ST. STEPHEN, N. B.

— Je vois... C'est un commis de nouveautés? Un vétérinaire? Un chef de gare... d'une grande gare?...  
— Non, il est dans une banque. Un sous-chef d'agence. Situation d'avenir. Jeune. Apprécié.

— Une vieille mère avec laquelle il faudrait vivre, et qui laissera quelque chose...  
— On vous en a parlé?

— Non. Mais les jeunes gens, au point de vue matrimonial, se groupent en plusieurs classes. L'expérience m'a appris dans laquelle il faut chercher ceux qu'on nous propose.

— Ne soyez pas trop amère, ma petite amie. Je sais bien que vous valez mieux que cela. Les gens ne comprennent pas toujours. Acceptez seulement de faire un tour au bras de mon jeune homme...

Il arrivait, le jeune homme, conduit par une dame entendue, aux yeux vifs, gênants, habitués à des évaluations rapides. Elle le présenta comme si elle l'offrait. Il était bien habillé, bien chaussé, bien cravaté. Son physique était très bien aussi. Mais une tristesse mystérieuse semblait tirer tout son visage vers le bas, la moustache, la bouche, la mèche pleureuse, les sourcils trop longs.

— Que lui est-il arrivé? Il eut le temps de demander Germaine. On a l'air de l'avoir sorti de l'eau...

— Vous êtes terrible...

Puis, comme Mme Clémencin regardait le couple s'éloigner, elle murmura pour elle-même:

"Oui, elle vaut tout de même mieux que cela..."

Germaine et son cavalier se trouvèrent devant le buffet. C'est là que viennent échouer les conversations qui languissent.

Elle y retrouva Blanche qui se soutenait en mangeant des babas. Dans son regard lourd, elle distingua la même envie jalouse.

— Tiens! Pourquoi ne lui repasserais-je pas mon jeune homme?

Une présentation la libéra. Comme elle regagnait sa place, elle croisa Albert.

Gentiment, il vint à elle, prit sa taille. Un boston glissé les emmena enlacés. On les regardait. Elle entendit chuchoter son nom. Ils formaient un joli couple, lui grand élancé, la serrant d'un bras solide de sportif; elle, belle fleur souple, épanouie dans l'orgueil du succès.

Il lui dit, si près du visage qu'elle sentit son souffle sur ses cheveux:

— Je suis content de vous voir ce soir.

— C'est heureux que je vous aie rencontré. Vous n'aviez pas beaucoup l'air de me chercher...

— C'est ce qui vous trompe. J'avais à vous parler.

Il parut à Germaine que sa voix était contenue, plus chaude que d'habitude. Elle se rappela le tour qu'avait pris leur entretien, un jour, dans le fumoir des Clémencin. Prisonnière du bras qui l'entraînait, bercée par le rythme d'une musique lente, dans un demi-vertige, elle céda à la curiosité de savoir ce qu'il voulait dire.

— Eh bien? Dépêchez-vous. Ce boston ne durera pas toujours...

— C'est difficile à exprimer...

— Désagréable?

— Non, mais j'ai peur de votre ironie.

Elle sentit bien qu'elle avait tort, mais elle avait une revanche à prendre et poursuivit sur ce ton de provocation:

— Allez, je serai très gentille.

— Mlle Raynal... vous savez... Nous l'avions mal jugée...

— Allons, tant mieux. Elle vous a conquis?

D'un mouvement brusque, irraisonné, elle se dégagea. Lui, il parut embarrassé comme si l'entretien ne prenait pas le tour qu'il avait espéré. Après un silence, il reprit:

— Si vous la voyiez, je crois bien que vous reviendriez sur son compte.

— Peut-être. Mais est-ce indispensable?

— Oui, j'y tiens. Et je voulais que vous fussiez la première à savoir...

— Je ne pensais pas que c'était si sérieux. Je vous félicite.

— Vous raillez toujours.

— Mais non, je vous assure... Je trouve cela très bien...

— Et les sports, les toniques? Vous vous rappelez?

— Elle est un peu fragile, voilà tout... Ça ne va pas mal à certaines femmes. De la fortune, naturellement?

— C'est encore une roserie?

— Comment faut-il vous parler?

— Avec votre cœur.

Elle hésita un moment. Puis, appuyant ses paroles d'une douce pression de son bras:

— Vous avez raison. L'aimez-vous?

— Oui...

— Alors je souhaite sincèrement que vous soyez heureux...

Ce n'est pas une déception pour elle. Cependant, elle en eut un peu d'amertume. A combien de mariages avait-elle assisté, où l'invitaient ceux qui l'avaient courtisée! Son cœur n'en avait jamais souffert. Pour son amour-propre de femme, c'étaient tout de même de petites défaites dont ses vingt-cinq ans étaient las...

Le bal lui parut stupide, ses succès déplacés. Que faisait-elle là? A quoi bon? Elle se sentit fatiguée, plus seule dans cette cohue que si elle eût été dans la solitude de sa chambre.

Tout au fond du salon, elle aperçut Mme Mazier, clouée contre le mur, presque douloureuse avec ses yeux fermés, blessés par les lumières. Pauvre mère que leur jeunesse traînait après ses journées de travail vers de chimériques espoirs!... Comme il n'y avait plus de place à ses côtés, elle retourna vers Mme Clémencin.

Celle-ci l'interrogea du regard.

— Vous revenez seule?

Germaine répondit en souriant:

— J'ai confié sa tristesse à la pitié de Blanche.

— Le pauvre garçon a fait un beau rêve...

— Les plus courts sont les meilleurs. Ils laissent moins de regrets...

Le centre du salon venait de se vider.

son émotion. Elle s'assit avec une grâce humble, mais tout son corps intérieurement tremblait. Germaine fut prise de pitié pour cette jeune sœur, donnée en spectacle, et si peu faite pour les contraintes.

Mais Mme Clémencin lui dit en se tournant vers elle:

— Votre sœur est charmante dans sa simplicité.

— Comme je voudrais qu'elle ne fût pas là, à ce piano!

— Elle s'habitue. Peut-être y prendra-t-elle goût. Quant à lui éviter ce mauvais moment, y pouvez-vous quelque chose?

Germaine murmura, comme pour elle-même:

— Peut-être...

Elle surprit l'étonnement de Mme Clémencin. Celle-ci s'était penchée vers elle, sentant que ce soupir forçait tout un reflux de pensées.

— Il y a donc de si grands secrets là, qu'ils se sauvent un peu malgré eux... C'est un peu sot de dire: "Je suis une vieille amie", si l'on n'a pas su le faire deviner...

Germaine fut émue. Elle avait tant besoin de sortir d'elle-même, de se confier.

— Ce n'est pas un secret pour vous, madame. Vous connaissez de réputation M. Ducros, le linguiste? Il a demandé ma main.

— Mais c'est très intéressant, cela...

— Oui, continua Germaine un peu amèrement, il y a tout: situation, fortune... Mais il y a aussi vingt années de plus que je n'en compte... Je le connais peu, de vue seulement... Ça ne me rend pas folle, n'est-ce pas... Vous me comprenez?

— Il faut y réfléchir, cependant.

— Oh! A la réflexion... Evidemment, c'est inespéré... Mais il y a le cœur qui réclame un peu... Si j'étais seule... J'aimerais tant essayer ma chance! Il faut donc renoncer aux grands bonheurs, murmura encore Germaine, qui regardait au loin, vers des horizons qu'on ne touche jamais...

— Oh! la petite folle, avec ses mots trompeurs! Comme vous allez mépriser cette vieille dame, qui vous tire par la main pour vous empêcher de vous perdre dans le ciel. Du bonheur? Mais on peut en glaner partout, à défaut de la grande moisson si rare... Il faut en amasser un peu chaque jour... Cela demande un peu de peine, vous savez... C'est à vous de le créer avec ce que vous offre la vie...

— Oui, savoir se résigner...

avec pas grand'chose! Mais alors comme il vous appartient bien! Comme on le protège, et avec quelle tendresse on le choisit! Vous savez, c'est comme ces enfants délicats qu'il faut sans cesse disputer aux menaces... Plus ils sont fragiles et plus on les aime... Au fond, il y a beaucoup de sagesse dans le bonheur...

Germaine leva les yeux sur Mme Clémencin, qui souriait pour elle-même. Elle comprit que cette femme avait souffert autrefois, mais qu'elle était heureuse maintenant, à force de le vouloir... Elle comprit aussi pourquoi sa voix avait parfois des accents profonds, comme si elle vibrerait encore d'une douleur ancienne, vaincue, oubliée...

Et son âme s'apaisa comme devant la sérénité de certains beaux soirs.

## VI

La place Saint-Germain-des-Prés prend, le soir, l'aspect vide et vertueux d'un coin de province. De vieilles maisons aux toits de tuiles ont gardé du passé des airs rangés. Elles sommeillent de bonne heure, leurs volets sagement fermés. Le petit square dort aussi, derrière ses grilles, à l'abri sous le grand pan d'ombre que l'église jette sur lui. Seul, le clocher, comme un guetteur, monte dans le ciel plus clair, pour voir au delà des toits, et de temps à autre laisse de là-haut tomber, avec la voix grave de ses cloches, des paroles rassurantes. Quand il s'est tu, le silence semble s'être élargi. Il ne passe presque personne. La large chaussée est déserte. La vie est seulement là-bas, sur le boulevard, où passent les brusques lumières des tramways.

Depuis un moment cependant des groupes se succèdent, débouchant des rues, et pénètrent sous la haute porte cintrée du bâtiment qui dresse, face à l'église, sa façade grise couronnée d'un Apollon, une lyre au bras, et modulant un appel qu'on n'entend jamais d'en bas.

Il y a ce soir, dans ce monument morose, une conférence de M. Ducros, membre de l'Institut, sur "l'Evolution du bas latin dans nos dialectes".

Mme Mazier et Germaine viennent de tourner l'angle de la rue de l'Abbaye. Leurs regards inquiets ont parcouru la place. Elles appréhendent de se trouver isolées dans un public de savants et leur présence déplacée, d'avance, leur cause une gêne. Mais des dames de tout âge, et quelques-unes sont jolies, entrent avec elles. Mme Mazier s'étonne que tant de femmes se montrent friandes de l'éloquence sévère qui leur est promise. Non, vraiment, elle ne s'imaginait pas qu'on pût prendre tant d'intérêt à l'origine latine de nos vieux parlers.

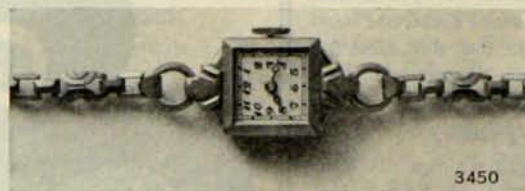
La salle des conférences est une pièce longue et nue. On la sent prête à tous les usages. Des rangs de chaises s'alignent, presque toutes occupées déjà. Au fond, la table traditionnelle placée au centre d'une estrade à laquelle on accède par quelques marches.

Mme Mazier cherche des yeux deux places libres lorsqu'un appariteur, gros et court, enfermé dans une redingote trop étroite, coupée sans doute pour son prédécesseur, s'avance au-devant d'elles, grave, important, et leur dit d'un ton autoritaire qui n'admet pas qu'on se dérobe:

— Par ici, mesdames.

Il les précède, de son pas mesuré de suisse laïque, par le couloir ménagé au milieu de la salle. Elles passent sous les regards curieux, un peu intimidés et

Pourquoi pas ceci pour son cadeau de Noël



(Une montre bracelet, J. D. Vallières)

Sur la petite estrade Nicole montait, modestement, derrière le violoniste. La vive rougeur du visage, les paupières baissées, un léger serrement des lèvres qui en effaçait la gaieté dénonçaient

— C'est insuffisant. Le bonheur ne peut être négatif. Pour le saisir, il faut tendre les bras... et les bien fermer sur lui surtout, car il est fuyant... Si vous saviez comme on peut faire du bonheur

étonnées, car il n'y a plus de places inoccupées. Leur gros guide ne s'arrête qu'au premier rang, en désignant deux chaises vides. Il fait le geste impératif qui marque: c'est là. Un homme d'ailleurs s'avance et s'incline. M. Ducros avait guetté leur arrivée.

Peu de personnes l'ont reconnu ou ont pris garde à son entrée. On ne s'attend pas à le voir dans la salle avant la conférence. C'est une dérogation aux usages. Mme Mazier est flattée de ces prévenances. Elle était déshabituée de ces exceptionnels égards. Lui les remercie de s'être dérangées pour venir l'entendre. Il craint seulement qu'elles n'y prennent grand plaisir. Ce ne sont point des questions passionnantes qu'il a l'habitude de traiter et il sait deux fois gré à ceux qui viennent lui faire le sacrifice de leur soirée. Puis, presque tout de suite, il s'excuse. C'est l'heure. Il doit ménager la patience de ses auditeurs. Cela est dit sur un ton pénétré qui donne du prix à ses hommages. Il a regardé Germaine, mais sans insistance.

Le voici sur l'estrade. On applaudit. Assis devant la table, avec aisance, il ouvre ses feuillets, prépare son verre d'eau, et il sourit à ce qu'il va dire.

Germaine l'observe à loisir. Décidément il est assez jeune d'allures, malgré cette éternelle redingote qui lui prête sa solennité, malgré la cravate noire rigide, et les favoris, poudrés d'un gris qui pourrait n'être qu'un peu de poussière de vieux livre. Mais cette gravité est démentie par les gestes alertes et surtout par cette bouche aux lèvres mobiles et gaies, dégagées par le rasoir, et animées même au repos d'un frémissant de vie qui semble les rendre avides de modeler des mots. Toute la physionomie est là. Le front haut et réfléchi, le regard attentif, le menton en arrêt se réservant dans une sorte d'attente pour soudain se détendre dès que les paroles commencent à couler.

Elles coulent aisées, abondantes, guidées jusqu'au fond de la salle par coquetterie de séduire les moins favorisés. Et avec quel art ces lèvres remuantes les choisissent, les trient et les jettent de façon à les rendre importantes!

"Oh! ces mots, songe Germaine en l'écoutant sans être conquise, comme il les aime! Mais il les aime d'une façon tout exceptionnelle, pour eux-mêmes et non pour l'image ou la poésie qu'ils portent en eux. Il les aime en savant. Voici qu'il en saisit un au vol, mot charmant de terroir, et qu'il le déshabille sous sa loupe. Comme il le retourne!... Tiens, voilà qu'il le démonte... C'est très curieux..."

Mais cette science ne la séduisit pas. Les idées abstraites d'ailleurs la lassaient vite. Et, tandis que la conférence se déroulait, elle s'abandonna à ses impressions:

"Est-ce bizarre! Cet inconnu serait destiné à devenir mon mari! Il ne me déplaît pas. Il m'est indifférent. Je crains seulement de le trouver assez promptement ennuyeux. Se peut-il qu'un jour je parvienne à prendre goût à des travaux de linguistique qui me paraissent si inutiles?... Décidément, j'ai de la peine à comprendre ce chasseur de mots qui les tue pour les bien classer..."

Elle regarda autour d'elle. Son voisin était un petit homme vieux, tout courbé, à figure de singe, si ramassé sur lui-même, dans l'effort de son attention, qu'il

paraissait prêt à se détendre pour tomber d'un bond sur la table au tapis vert. Sa main collait à son oreille un appareil en forme de cornet, et ses yeux vifs, sa face coupée d'un large sourire disaient la joie que lui versaient par cet entonnoir les paroles pourtant affaiblies et lointaines. Parfois il se penchait vivement vers sa compagne, une fraîche jeune fille, pour rattraper, grâce à elle, le mot qui ne lui était pas parvenu. Celle-ci écoutait aussi, tendue pour tout comprendre. Germaine s'en étonna et continua de l'observer. La gravité de cette enfant attentive lui révéla soudain la qualité de ces missions féminines. Elle se vit, elle aussi, appliquée à suivre les travaux du savant. Il devait être facile, avec un peu d'habitude, de discipliner son esprit à cette tâche, au début ardue. Elle serait le soutien, la conseillère de M. Ducros. Quant aux satisfactions sentimentales de la vie, il fallait évidemment y renoncer. C'était un sacrifice à faire...

La conférence était terminée. Dès les derniers mots, dans le bruit des applaudissements, ce fut la ruée vers l'estrade. On voulait complimenter l'orateur, lui serrer la main, ou simplement signaler sa présence, afin de n'être pas venu pour rien. Les dames surtout montraient leur empressement à être vues dans le cercle de ceux que le savant remerciait. On entendit le concert des "cher maître" et les soupirs admiratifs de celles qui ne trouvaient rien à dire...

Mais M. Ducros se dégagea et vint vers Mme Mazier, restée avec sa fille plus discrètement à l'écart. Et tandis que, très simplement, convaincu, il leur exprimait de nouveau sa gratitude, Germaine, touchée de ce nouvel hommage, que toutes les femmes enviaient, cédait à ce sentiment de fierté qui, tout à l'heure déjà, avait rendu son cœur plus indulgent...

Mme Mazier, comme elles rentraient par les rues endormies, n'osait interroger sa fille. Elle se rassurait cependant à la sentir paisible. Leur silence, à la longue, devenant gênant, elle se hasarda à déclarer:

— Il me semble que M. Ducros a eu du succès.

— Oui, il s'exprime bien...

Germaine n'osa déjà plus dire qu'elle l'avait trouvé ennuyeux. Elle ajouta même, sans appuyer cependant:

— Il n'est pas mal...

## VII

C'était le lendemain. Le soleil rouge montait derrière le Louvre dans la brume du matin et éclairait la Seine de lueurs rosées. L'air était presque tiède et portait un parfum de fleur, soulevé on ne sait où, pendant la nuit. Paris, même dans ses longs et tristes hivers, a de ces coquetteries de réveil.

Germaine traversait le Pont-Royal, pressée d'arriver à son cours, lorsqu'elle aperçut Lucien, qui, sur le même trottoir, venait au-devant d'elle. Il ne la voyait pas. Du pas nonchalant des gens résignés à la fatalité des retards, il allait, le long du parapet, les yeux retenus par l'eau qui, sans hâte comme lui, léchait les arches du pont et venait paresser, en remous, derrière les piles.

Fallait-il s'arrêter, l'aborder? A quoi bon? Qu'avaient-ils à se dire?

Pourtant, quand elle fut à sa hauteur, son cœur se mit à battre. Le profil de Lucien, régulier et fin, se détachait sur la lumière. Sa marche lente avantageait son

# 2,000 équipages de plus pour nos bombardiers...

grâce aux jeunes Canadiennes qui se sont enrôlées!



**C'EST EXACT.** Chaque Canadienne qui s'enrôle dans la R.C.A.F., rend disponible un autre homme qui peut ainsi se joindre à l'équipage d'un bombardier. Cette jeune fille participe donc indirectement aux raids accomplis par ce bombardier.

Comment une femme pourrait-elle mieux servir son pays et hâter la victoire, qu'en remplaçant des aviateurs qui monteront dans les airs pour combattre.

Les recrues de la R.C.A.F. ont déjà permis à 2,000 équipages de bombardiers de participer à la bataille aérienne. Enrôlez-vous maintenant dans la Section féminine de la R.C.A.F. et partagez les honneurs qu'elle s'est acquis; grâce à vous un aspirant aviateur recevra bientôt ses ailes.

## ENRÔLEZ-VOUS DANS L'AVIATION ET ACCÉLÉREZ LES RAIDS DE NOS BOMBARDIERS SUR BERLIN

Rendez-vous au plus proche Centre de recrutement aujourd'hui, ou même téléphonez. Un officier de la section féminine se fera un plaisir de passer chez vous et de vous fournir tous renseignements utiles.

### "SANS ELLE moins d'ailes"

Expédiez le coupon à droite et vous recevrez gratuitement cette brochure illustrée.

Directeur de l'Effectif, Quartier général, R.C.A.F., Edifice Jackson, Ottawa.

S'il vous plaît me faire parvenir un exemplaire gratuit de la brochure intitulée: "Moi aussi je suis de l'équipe".

Nom .....

Adresse .....

WD-30-MF



# RCAF

élégance souple. Elle fut reprise tout entière. Un espoir, qu'elle sentait fou, brusquement s'empara d'elle, emportant ses résignations. Pourquoi manquait-elle cette occasion de le ressaisir peut-être? L'autre jour, devant l'écroulement de son bonheur, elle s'était bien mal défendue, les circonstances ne l'avaient pas servie. Que pouvait-elle dire, en présence de sa mère, de ses sœurs? Et ne s'était-elle pas exagéré l'importance d'une impression mauvaise? Cela fut prompt en elle, comme un geste d'instinct, le temps de faire un crochet, de se planter devant lui.

— Germaine!

— Oui... moi. Je dérange ta rêverie?

Elle lui tendit la main avec une franchise virile. Sa bouche, serrée d'émotion, se détendit dans un gentil sourire confiant. Et elle prolongea un moment son étreinte par espoir de lui communiquer un peu de courage.

— Allons. Accompagne-moi un bout de chemin.

— Impossible. J'ai un cours.

— Tu serais arrivé trop tard. Et il est clair que cette éventualité te laissait philosophe.

Il sourit.

— Tu as raison...

Côte à côte, un moment, ils marchèrent sans se parler. Elle allait droite, le buste dressé, et son pas alerte entraînait Lucien. D'une voix franche, posée, elle demanda :

— Tu sors bientôt des Chartes?

— Dans quelques mois.

— Que feras-tu ensuite? Tu as quelque chose en vue?

— J'ai toujours l'idée de chercher dans les bibliothèques...

— Oui, c'est ce qu'il te faut, une place sûre...

Il se tourna vers elle pour voir si elle riait. Mais il rencontra son regard clair, sérieux, posé sur lui avec une sollicitude passionnée.

Elle reprenait :

— As-tu des chances?

— C'est une affaire de piston... Et qui n'est pas recommandé aujourd'hui?

— On se vante bien souvent, car c'est déjà un avantage que de créer un courant en sa faveur. Ne t'occupe pas trop des autres. Tu as des amis, nous avons les nôtres. Il faudra les faire marcher. Et puis il y a les sympathiques qui, malgré tout, entraînent la confiance. Les intrigants ne sont pas les seuls qui arrivent. Tu doutes trop de toi. Aie donc foi dans la vie, et regarde-la comme si elle devait être belle...

Elle se tourna vers lui. Et ses yeux brillèrent comme si le soleil, qui se dégageait de la brume, était entré en eux.

— De quoi te plaindrais-tu? continuait-elle. Jusqu'ici tu as réussi. Tu vas sortir de l'École. Il te reste un effort à faire et tu n'as plus qu'à suivre la carrière choisie, carrière honorée, enviée, paisible, où l'on peut se faire un nom. Ah! comme j'aimerais à te voir ambitieux, confiant...

Un passant, en les croisant, la força à se rapprocher de Lucien. Elle le frôla. Et elle ne s'écarta pas tout de suite. Ce n'était pas par manège de coquetterie, mais afin d'achever de le rassurer par sa présence toute proche, afin de lui faire comprendre qu'elle était là, prête à lui donner l'appui de sa volonté, de son énergie à vivre. Elle semblait lui dire: "Viens donc courageusement avec moi. Veux-tu que nous marchions ainsi côte à côte toujours, soutenus l'un par l'autre, allant sans peur vers un avenir qui ne peut être tout à fait mauvais, puisque nous nous aimerons? Nous nous prêterons l'aide de notre confiante jeunesse

et qu'importe! la route peut être aride, puisque nous porterons en nous notre bonheur!"

D'une voix grave et chaude, qui semblait venir de plus loin que ses lèvres et être l'écho de choses qui restaient en elle. Germaine reprit :

— La vie n'est généreuse qu'envers ceux qui se donnent à elle, bravement. Regarde, autour de toi, la pauvre destinée chétive qu'elle réserve à ceux qui n'osent jamais rien...

Il se dégageait d'elle une telle puissance de persuasion que Lucien eut un élan pour saisir le bras qui s'offrait. Ses habitudes de temporisation le retinrent, mais déjà il ne tentait plus de résister à l'émotion qui de nouveau s'emparait de lui. Près de cette jolie fille troublante, dont la démarche révélait le corps jeune et robuste, sous ce regard lumineux et décidé, il se laissait gagner par la joie d'être entraîné, dominé.

— Tu as raison, il faut voir au delà des obstacles...

— Donne donc un coup d'épaule dedans. Bien souvent ils ne tiennent pas tant qu'on le croit...

Des pensées de force et de volonté s'étaient éveillées en lui. Sous sa poussée tout allait crouler. Il dégageait son chemin et découvrait des horizons élargis devant lesquels son cœur se dilatait.

Ils tournaient dans la rue Saint-Honoré. Le but de leur course approchait. Leur pas, d'un commun accord, se ralentit. Ils eurent le même regret d'être si tôt arrivés. Retrouveraient-ils jamais la douceur de cette émotion, grisante un peu, la complicité de cette belle matinée de soleil rose, où l'on sentait le printemps, où l'air immobile et léger semblait soulager les épaules du poids des peines habituelles?

A l'église Saint-Roch, huit heures sonnèrent.

— Déjà! dirent-ils ensemble.

Ces huit coups leur parurent interminables. Ils retenaient leur attention, leur prenaient de ce temps si mesuré.

Germaine attendait de son compagnon un mot définitif. Elle sentait bien qu'il était conquis, qu'il allait faiblir, se livrer enfin... Mais déjà elle apercevait la ligne des fenêtres derrière lesquelles sa pensée

évoquait le brouhaha des arrivées. Que cette route, si longue parfois, lorsqu'il fallait regagner un retard, lui avait paru courte!

— Quel joli matin! Pourquoi faut-il aller s'enfermer!

— Oui, il entre en vous. On aimerait que cette impression durât toujours...

Ils se comprenaient bien. Il est des heures qu'on voudrait arrêter. Celle-ci pour eux était décisive. Et voilà qu'ils commençaient à comprendre que le temps allait leur manquer, qu'il ne leur restait que quelques secondes pour se lier à jamais. Un moment, Germaine, que l'énergie gagnait, eut l'idée de dépasser la porte cochère, d'errer encore avec son compagnon sous ce ciel embaumé. Mais n'eût-ce pas été donner à leur promenade un caractère apprêté, voulu, qui en eût rompu le charme? D'ailleurs des élèves, des retardataires, venaient de la devancer et, étonnées, lui avaient jeté un salut pressé.

Ils s'étaient arrêtés. Un regret poignant les avait saisis. Un moment, ils restèrent l'un devant l'autre, pleins des choses qu'ils eussent voulu se dire, déçus de n'avoir rien su fixer de leur rencontre.

— Alors... au revoir!

Elle semblait interroger, attendre encore. Du bout des lèvres, tremblantes d'émotion, il répondit :

— Au revoir!

Mais ils ne se détachaient pas l'un de l'autre. Et ils demeuraient face à face, avec des sourires pâles, presque désolés.

— On te verra bientôt?

— Bien sûr...

Ils ne pensèrent même pas à se tendre la main...

Sur le seuil de la porte cochère, la pensée lancée à la suite de Germaine, il était resté immobile, heurté par les passants, sans se décider à s'éloigner. Lentement, enfin, il sortit une cigarette qu'il alluma. Ce geste machinal de fumeur lui fit reprendre possession de lui-même. Il se sentit heureux. d'un bonheur nouveau, inédit, qu'il fallait savourer. Alors, pour rester sous l'empire des souvenirs, à pas comptés, à pas de flânerie, il reprit

le chemin qu'ensemble ils avaient parcouru.

Quelles surprises réservait la destinée? Se doutait-il, une heure plus tôt, en descendant sa rue montmartroise, que de son allure indifférente et pas pressée d'étudiant blasé il s'acheminait vers l'avenir même qu'il redoutait, et dont tant de fois déjà il s'était écarté? Oui, cela s'était fait presque malgré lui, en dehors de sa volonté. Et cela valait mieux ainsi. Il aimait volontiers s'en remettre à la fatalité. Voilà que son existence était fixée maintenant. Il ne s'en effrayait plus. La force du souvenir dressait à ses côtés la fière silhouette qui le rassurait. Quelles ressources de vie ardente il devinait en elle! Comme il semblait facile de la suivre!

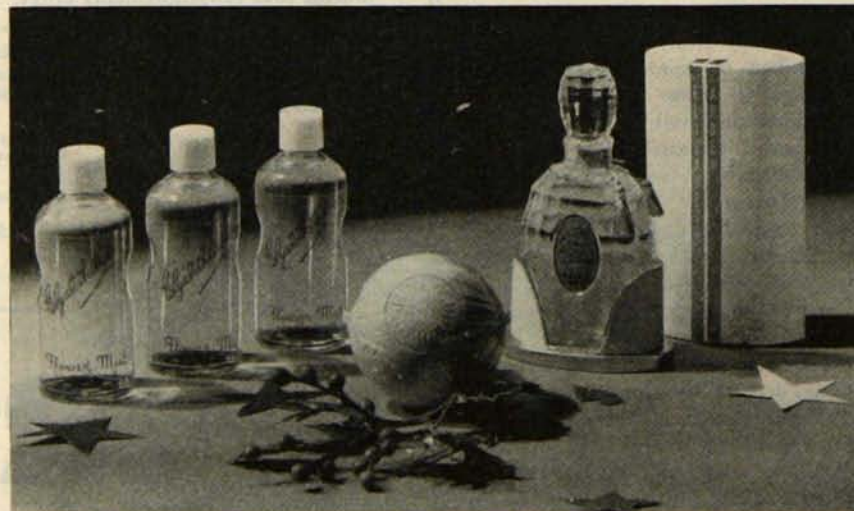
Puis il s'attendrit sur leur bonheur. Car ils seraient très heureux. Elle en était trop sûre pour qu'il pût en douter. Leur situation leur réservait des débuts matériellement médiocres. Il ne fallait pas cependant s'en exagérer les difficultés. Combien de ménages modestes qui arrivent à s'en tirer avec de l'ordre, de l'économie! La brave fille ne redoutait pas le travail. Quant à lui, c'était faute d'une occasion s'il n'avait pas encore donné toute sa mesure. Germaine l'avait bien compris, et il lui surgre d'avoir découvert en lui ces réserves ignorées d'énergie. Il se sentait prêt à tous les efforts, à toutes les ambitions. Il s'enorgueillit de se sentir si résolu, et cette fierté inaccoutumée accrût son bonheur.

Il se trouva sur le pont Royal, à l'endroit où, tout à l'heure, ils s'étaient croisés. Là, ses souvenirs l'abandonnèrent. Il sortit de sa rêverie. Alors, soudain, il se rappela qu'il avait manqué son cours. Qu'allait-il faire? L'amphithéâtre était fermé pour lui ce matin-là. Fallait-il alors retourner à Montmartre, consacrer à l'étude ces heures libres? Le soleil montait dans le ciel. La brume, en se dissipant, découvrait l'espace d'un bleu pâle encore lavé par les mauvais temps d'hiver, mais où se réchauffait la lumière des premiers beaux jours. L'eau traînait encore des leurs roses. Jamais Lucien ne s'était senti si dispos, si pénétré de joie, l'âme si trempée de résolutions viriles. Cette humeur ne le prédisposait pas à un travail ingrat. Cet élan de volonté, si nouveau pour lui, méritait d'être savouré. Il décida de se donner congé.

\* \* \*

Par ses amis, il se laissa entraîner au cours de l'après-midi. Puis, le soir venu, il descendit vers la Seine, avec le dessein de passer quai Voltaire. Monterait-il? Il n'en savait rien encore. Si la pensée de revoir Germaine lui était douce, il s'inquiétait un peu de l'attitude à tenir vis-à-vis d'elle. Rien de décisif n'avait encore été dit. Ils éprouveraient, à coup sûr, quelque embarras à se trouver face à face. Et la présence de Mme Mazier et de ses autres filles n'allait-elle pas gêner cette première rencontre, gêner la joie si émouvante qu'ils en attendaient? Et pourtant, comme il avait hâte de se retrouver sous sa bienfaisante domination! Il allait à elle comme à une source d'énergie et d'espoirs, où l'idée de s'abreuver le remuait au plus profond de lui-même. Mais aujourd'hui il avait sa provision de bonheur. Il s'en rassasiait depuis le matin sans l'avoir épuisée. Pourquoi ne pas la savourer encore?

A quelques pas de la porte, il hésitait toujours. Il regarda sa montre. Germaine pouvait n'être pas rentrée. Brusquement, il traversa la chaussée et prit l'autre trottoir.



Des cosmétiques Elizabeth Arden

## VIII

Ce fut Nicole, le jour suivant, qui lui ouvrit. Il avait prévu que ce serait Germaine, et cette déception jeta le désarroi dans le plan qu'il s'était tracé de leur entrevue. Ce fut bien pis quand la jeune fille, d'un geste fébrile, lui eut saisi le bras et l'eut entraîné, en lui soufflant d'une voix étouffée :

— Viens!

Il se trouva dans la petite cuisine où le fourneau ronflait, sous la lumière baissée d'un bec de gaz.

— Excuse-moi de t'amener ici, continua Nicole sur le même ton mystérieux. Je t'expliquerai tout à l'heure. J'ai quelque chose à te dire...

Elle avait pris un air grave, et ses yeux habituellement pleins de rire semblaient lavés par des larmes récentes.

Lucien attendit, anxieux, n'osant l'interroger. Puis, quand il vit qu'un grand désespoir l'étouffait, allait éclater, il demanda pour l'aider :

— Vous avez des ennuis?

— Plus que cela...

Sa poitrine se souleva, comme si des sanglots montaient avec les mots.

— Je crois... Je crois... que maman... va devenir aveugle...

— Tu dis?...

— Oui... Depuis quelque temps déjà ses yeux n'allaient plus... Elle ne nous le disait pas. Mais comment ne remarquons-nous rien? Je voyais bien pardi, qu'elle se penchait de plus en plus sur ses fuseaux ou son crochet, comme elle faisait toujours lorsque le soir tombait et que, par économie, elle retardait l'heure d'allumer la lampe... Je me rappelle seulement maintenant que c'était même en plein jour... Quelquefois aussi je m'étonnais de voir ses fils subitement se brouiller, s'emmêler...

— Comment t'es-tu aperçue?... demanda-t-il, pressé de savoir.

— C'est hier...

Elle s'arrêta, oppressée, comme si le chagrin de nouveau allait la submerger. Il pensa, lui, à cette journée de la veille, si lumineuse dans ce Luxembourg ensoleillé et dans son âme joyeuse...

— C'est hier... reprit-elle. J'étais dans un coin de la pièce, à lire. Ayant levé les regards de son côté, par hasard, je la vis inclinée sur son ouvrage avec une sorte d'épouvante, tandis que ses doigts, subitement maladroits, tâtonnaient, couraient en cherchant, éperdus, comme quand on est dans la nuit... Puis ils s'arrêtèrent, tremblants... Et je vis les mains blanches, ces longues mains blanches, — tu les connais, — si prestes, si dociles, monter à ses yeux, les couvrir de la paume, puis s'écarter... Et les regards fixes, agrandis par l'angoisse, semblaient vouloir s'emplier de lumière... Elle les recouvrit encore... Et c'était si tragique, si cruel, cette expérience pour mesurer l'épaisseur du rideau tiré devant elle que j'eus peur et que je me jetai sur elle en criant: "Maman... ma-

man..." Elle aussi poussait un cri. M'avait-elle oubliée? Ou déjà distinguait-elle si mal ce qui se passait autour d'elle? Puis elle posa sa tête douloureuse sur mon épaule et se mit à me dire, toute brisée: "Ah! ma pauvre enfant... ma pauvre enfant..." Je pleurais avec elle, et je pleurais surtout de sentir cette grande détresse s'abandonner là, contre ma joue... Car je devinais bien le cruel supplice qu'elle avait cherché à nous cacher si longtemps... Tu comprends, cela avait dû venir peu à peu, progressivement. Elle m'a tout dit un peu après, quand ses larmes ont cessé... D'abord elle avait cru à un peu de fatigue. Puis ses craintes s'étaient précisées, sa vue s'affaiblissait, usée par les pleurs et le travail. Il y avait de longues heures de troubles où l'ouvrage était séparé d'elle par un brouillard qui s'épaississait... Et comprends-tu que cette pauvre maman ait pu garder en elle cette angoisse?

— On souriait de ses terreurs!

— Et la nuit l'envahissait...

— Elle se sentait seulement un peu plus chétive encore, plus désarmée, et elle ne songeait pas à s'en plaindre...

— C'est tout de même du courage...

Ils restèrent un moment sans parler. Puis Nicole reprit :

— Quand Michèle est rentrée, à l'heure du déjeuner, nous l'avons mise au courant. Tu la connais. Elle n'aime pas céder à l'émotion. Presque sans rien dire, — mais je sentais qu'elle était toute raidie, — elle a remis son chapeau, et, d'un bond, elle courut chercher Germaine à la sortie du cours...

— Oui, qu'a dit Germaine?

— Tu le sais, elle a le don de l'action. Tout de suite elle a conduit maman chez un spécialiste. Ils sont admirables, ces grands médecins! Veux-tu connaître

son ordonnance? Pas de soucis. Vie paisible et saine. Un régime abondant. La campagne pendant six mois... Une vie de riche, quoi!

— Au moins, espère-t-il?

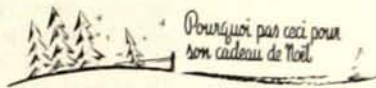
Sur le geste découragé de Nicole, il demanda, la gorge serrée :

— Alors, qu'est-ce que vous allez faire?

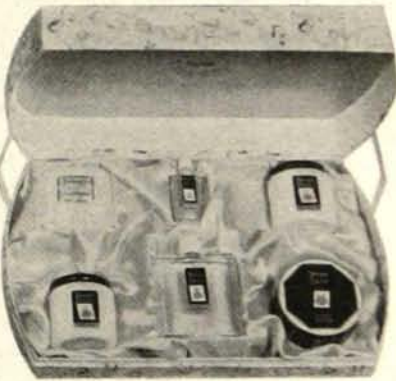
— Des économies d'abord. Il va falloir se restreindre et travailler davantage. Michèle abandonne sa licence pour se mettre en quête de leçons. Tu penses si c'est dur! C'est la ruine de ses grandes espérances... De mon côté, je vais me produire, courir les concerts. De plus, je suis chargée des soins intérieurs. La femme de ménage ne viendra plus qu'une heure le matin. Je préparerai les repas. Tu vois, je fais mon apprentissage. Sais-tu confectionner un gratin de pâtes? Non. Moi pas très bien. Aussi je ne t'invite pas encore...

Un peu de gaminerie, qui remontait du fond de sa nature, venait de glisser dans son regard. Ses lèvres se détendirent dans un demi-sourire. Sa jeunesse prenait sa revanche.

— Comprends-tu maintenant, ajouta-t-



Pourquoi pas ceci pour son cadeau de Noël



(Un coffret Trois Secrets de Dorny)

HEUREUSEMENT..  
nous pouvons compter sur  
l'OXO



Cela veut dire que l'on obtient des rations de viande plus de riche sauce brune et, des restes, plus de plats appétissants. Et vous n'avez jamais lieu de perdre une goutte de l'eau des légumes, riche en vitamines, quand vous avez de l'OXO pour la convertir en soupe délicieuse et nourrissante. L'OXO donne à votre cuisson la saveur et la substance nutritive du boeuf. Comptez sur lui dans cette entreprise ardue de la préparation de repas du temps de guerre.



"Essayez celle-ci"

"Elle est facile et très bonne"

— dit le chef OXO

### SOUPE AUX OIGNONS

(pour 6 personnes)

- 2 gros oignons
- 2 cuillerées à soupe de beurre
- 2 cuillerées à soupe de farine
- 8 tasses d'eau (de légumes ou ordinaire)
- 2 cubes "OXO" ou 2 c. à thé de Fluid OXO
- 1 cuillerée à soupe de sel
- ½ cuillerée à thé de poivre
- 6 tranches de pain sec
- ½ tasse de fromage râpé

Hachez ou tranchez fin les oignons. Faites brunir dans du beurre. Ajoutez la farine et l'eau, l'OXO et l'assaisonnement. Faites cuire à fond. Placez des tranches de pain dans des assiettes à soupe individuelles. Saupoudrez de fromage. Versez la soupe.



Bouteille de 5½ onces - 20 Cubes OXO

Bouteille de 11 onces - 40 Cubes OXO

elle, pourquoi je t'ai conduit ici? C'est désormais mon domaine privé, c'est là que je reçois...

Cependant, depuis un moment, une quest'on était sur les lèvres de Lucien. Il n'osait la formuler, par crainte de n'être pas assez maître de sa voix et de trahir un intérêt trop ému. Mais Nicole était, de son côté, trop absorbée par ses nouveaux devoirs pour prêter une attention particulière à l'intonation d'un mot. Lorsqu'il se fut décidé, avec une indifférence si marquée qu'elle en était invraisemblable, à demander: "Et Germaine?", ce fut donc le plus naturellement qu'elle répondit, sans soupçonner l'écroulement que provoquaient ses paroles:

— Germaine? La pauvre fille crâne autant qu'elle peut. Mais on la sent à bout de courage, démontée. Il n'y a pas de ressort qui résisterait à des coups pareils! Elle veut sourire quand même, faire croire à la confiance, mais qui peut-elle tromper?... Et elle se rend bien compte que c'est plus triste que tout, cet optimisme inutile... Tu la verras... C'est douloureux! Et elle ajouta:

— Veux-tu venir près de maman?... Tu lui feras plaisir...

Il la suivit. La salle à manger était plongée dans une pénombre où son regard chercha Mme Mazier. Il la découvrit, comme elle était d'habitude, près de la lampe posée sur la table, les coudes reposant sur les bras du fauteuil, les mains inertes, ses cheveux gris appuyés au dossier, petite et lasse, comme perdue dans la nuit...

Avec un sursaut, elle se tourna au bruit de la porte.

— C'est toi, Germaine?

Toujours elle, cette Germaine, vers laquelle s'élançaient tous les espoirs, de qui l'on attendait le miraculeux réconfort!

— Non, maman, c'est Lucien qui te rend visite.

Un sourire de bienvenue éclaira le visage tout d'abord déçu.

— O! comme tu as bien fait! Moins que jamais, vois-tu, il ne faut nous abandonner...

Il cherchait un mot charitable et tendre, un mot qui exprimât toute la peine qui était en lui, et les paroles suggérées par sa pitié semblaient souligner le désastre sans avoir la vertu de pouvoir consoler.

— Oui... Nicole m'a dit... ma pauvre tante! Vous vous êtes épuisée... Il faut vous ménager maintenant.

— Trop tard! Ma vue est usée, finie... Si tu savais! Ces points gris qui glissent continuellement devant moi, c'est comme une pluie de cendre qui aura bientôt rempli mes pauvres yeux...

Un long silence s'était appesanti sur eux, un silence qu'aucun d'eux n'osait rompre. Et ils étaient là, tous trois, sans paroles, sachant qu'ils songeaient aux mêmes choses, accablés par la même désolation...

Oh! cette pièce fermée, presque obscure où l'on se sentait aux prises avec une détresse qui vous étreignait la gorge! Est-ce qu'on n'aurait pas pu allumer une autre lampe, avoir plus de clarté? On étouffait dans ce noir sinistre! Personne ne parlerait donc pour briser ce silence qui pénétrait en vous comme la nuit!... C'était oppressant... Toute énergie se fondait là...

Lucien se leva. Nicole, étonnée, demanda:

— Tu n'attends pas mes soeurs?

— Il est tard. Je repasserai...

Comme il sortait, l'air vif de la rue le

frappa au visage. Il respira. Son regard avide parcourut l'espace percé d'étoiles. Et une joie irraisonnée de liberté entra en lui, emportant sa pitié et ses regrets...

## IX

Dans la chambre encore éclairée par le ciel d'un soir lumineux, Germaine attend. Le matin, elle a jeté à la poste un télégramme à l'adresse de Lucien pour lui demander de passer la voir à la fin de la journée. Il faut sortir de cette situation. M. Ducros renouvelle ses démarches. Lucien n'a pas paru. L'heure est venue de fixer sa vie.

Elle est calme et résolue. Elle a rangé la pièce comme pour un tendre rendez-vous. Le feu est allumé. Sur le guéridon, un vase est fleuri d'un bouquet de violettes. Il fait tiède. Les choses familières et amies sont prêtes à l'accueil, avec des airs complices. Que va-t-elle dire? Quelle attitude prendra-t-il? Est-ce qu'on peut savoir comment le coeur va s'ouvrir? D'ailleurs, elle n'a jamais su préparer un entretien. En impulsive, elle se fie à l'inspiration du sentiment... Germaine allume la lampe. Puis elle s'assied devant la cheminée et, penchée sur le feu, suit les petites flammes bleues qui dansent sur les bûches et font vivre des lueurs clignotantes aux cuivres des chenêts.

Pourquoi Lucien tarde-t-il? S'il allait ne pas venir? Oh! remettre cette explication! Non, tout de suite, il faut en finir. Une émotion qu'elle ne peut dominer commence à battre à grands coups dans sa poitrine. Et voilà que des doutes l'assaillent. Si elle allait s'y prendre mal avec ce craintif, prévenu par son appel? N'eût-il pas mieux valu attendre encore, profiter d'un jour, d'une occasion où l'on sent l'âme mollir, céder aux besoins des confidences? Des paroles de Mme Clémencin reviennent à sa mémoire: "La sagesse du bonheur... se contenter..." Paroles de femme âgée, qui s'est résignée, tout juste bonnes à tromper les regrets quand on a la vie derrière soi. Est-ce que Mme Clémencin avait cette philosophie-là à vingt-cinq ans?

Un coup de timbre. Elle se dresse, très pâle. Il faut aller ouvrir.

Ils sont entrés tous deux, dans la petite pièce tiède où les fauteuils attendent pour

les causeries. Un moment, ils restent face à face, dominés, étreints par la gravité de l'heure. C'est à peine s'ils ont échangé les paroles de bonsoir. D'un regard elle a scruté son visage, essayé de lire en lui, mais les yeux qu'elle cherchait se sont dérobés, fuyants, gênés.

Elle se sent perdue. Alors, devant la défaite certaine, renonçant à ruser avec simplicité, gentiment, elle demande:

— Tu as été surpris de mon télégramme? Ça ne t'a pas trop gêné de venir?

Par crainte qu'il ne croie à une raillerie, elle se hâte d'ajouter, brûlant les préliminaires périlleux:

— Je traverse une crise cruelle. Alors j'ai pensé à t'appeler pour te consulter... Nous n'avons pas beaucoup d'amis, tu sais...

De s'entendre parler ainsi, avec calme, la rassure. Et puis elle s'est rappelée soudain que c'est par la franchise, la première fois, qu'elle a surpris sa réserve, et cela aussi l'encourage.

Lui, venu avec la honte de sa lâcheté, reste sur la défensive, attendant de savoir où elle veut en arriver. Il se contente d'acquiescer d'un geste vague qui peut signifier: "Tu sais bien que tu peux compter sur moi."

— Je t'ai déjà parlé une fois d'une proposition qui m'avait été faite...

— Tu reviens là-dessus?

— Il le faut bien! Les événements me pressent...

— Et tu résistes moins, tu te laisses gagner par la tentation?

— Non, je lutte tant que je peux, mais le courant m'emporte... Pour ne pas paraître opposer à ce mariage un parti pris inexplicable, et surtout pour gagner du temps, il m'a fallu consentir quelques concessions, accepter les premières entrevues. Hélas! Je ne me suis pas engagée, que déjà tout semble convenu. Je me sens entraînée chaque jour davantage. Maman fait des projets. M. Ducros prend de l'assurance. Cela ne peut durer...

— Et tu hésites?

— Je ne sais plus...

Oh! non, elle ne savait plus. Elle avait espéré qu'il aurait un mouvement, un élan vers elle, qu'il l'arrêterait d'un mot où il se livrerait lui-même... Qu'il fallait aller loin dans ce coeur pour l'émouvoir!

Elle continua, plus tendue, avec une rancune contre son impassibilité:

— Je ne sais plus parce que je ne suis pas seule... Il ne s'agit pas de décider uniquement de ma vie. Ce mariage, c'est le salut pour les miens... Je ne puis le repousser à la légère... On ne s'expliquerait pas. Pour moi-même, il offre toutes les garanties...

— Mais alors, qu'attends-tu?

Elle le regarda dans les yeux et, frémissante, répondit:

— Ce que j'attends?... Rappelle-toi... Rappelle-toi ce que tu me disais ici même: "Ne t'engage pas... les jours heureux viendront... Garde-toi libre pour ceux qui ont peur..."

— Laisse-les préparer l'avenir.

— Il n'est plus temps de ces prudences. Le présent est exigeant. Il faut vivre!

— Et la précaution est bonne de s'acheminer vers le mariage de raison...

Elle eut un sursaut de révolte.

— Non, non... ne dis pas cela!... C'est faux!

Effrayée de ce qu'ils se disaient, elle s'arrêta. Était-ce pour se jeter à la face ces choses mauvaises qu'elle l'avait appelé? Et quand ils se seraient déchirés?... Ce serait fini... Elle perdait donc la tête?... Il fallait se reprendre, abdiquer tout amour-propre, revenir en arrière...

— Ecoute, j'ai tort... Je suis si désemparée!... Il faut bien me comprendre, vois-tu... Je ne dépens pas que de moi seule... Comme je voudrais garder ma vie libre! Mais tu connais notre situation... Tu sais qu'elle s'est beaucoup aggravée depuis l'accident de maman. Et les espoirs qu'a fait naître ce mariage la rendent moins tolérable encore... Alors la raison me conseille la résignation... Mais tout se déchire en moi... Cette lutte me brise... Il y a des heures où je suis résolue à jouer mon avenir à pile ou face; d'autres où je me dis: "Je vais sauver les miens." Je me grise de cette idée, mon imagination m'emporte et puis soudain me laisse en chemin, épuisée, plus découragée... Je ne sais plus... Alors... alors... j'ai pensé que peut-être tu m'aiderais à voir clair... Et comme tu ne viens plus guère à la maison — ce n'est pas un reproche, tu as tes occupations, naturellement — je me suis décidée à t'écrire...

Devant cette douleur, il s'attendrit:

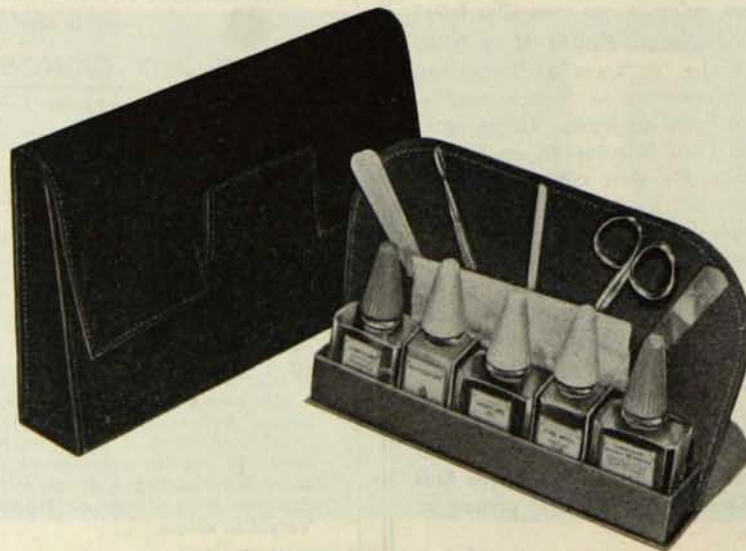
— Comme tu te martyrises!... Ne t'exagères-tu pas tes devoirs? Pourquoi te sacrifier plus que tes soeurs?

— Oh! pas de ces grands mots qui ne servent qu'à masquer de dures nécessités!... Songe seulement à la détresse de celle qui est là à côté, plus tremblante que jamais, plus perdue... Songe à Nicole, si jeune pour peiner, et songe que tout repose sur moi, uniquement parce que je suis l'aînée...

Elle s'arrêta encore. Qu'est-ce qu'elle disait donc là! D'étaler ainsi leur misère, était-ce le moyen d'encourager cette volonté si peureuse? Quelque chemin qu'elle prit, il fallait donc aboutir à cette muraille qui se dressait entre eux et les empêchait de se joindre! Il avait raison. C'était une folie d'unir leurs pauvretés...

Germaine s'est affaissée comme si la vie pesait trop lourd. Alors tout est fini? Que dirait-elle de plus? Sa pensée se perd dans l'immense désolation qui la pénètre et semble gagner tout ce qui l'entoure. Elle aurait envie de crier: "Parle-moi... Ne me laisse pas dans ce silence..."

Il perçoit ce déchirement. Son coeur, bouleversé, étouffe sous les regrets. D'un mouvement involontaire, il s'est penché vers elle...



(Un nécessaire Peggy Sage)

Résignée à l'inévitable, sans comprendre le geste, elle achève de découvrir sa détresse:

— C'est amusant, n'est-ce pas? cette débâcle d'une Germaine qu'on croyait énergique!... Oui, regarde bien cette pauvre loque...

Un sourire triste, plus triste que des larmes, a détendu ses lèvres... La paume de la main soutient le visage douloureux. A l'idée qu'il va la perdre pour toujours, Lucien s'approche encore et, d'une voix qui se brise sous l'émotion, il murmure:

— Germaine!

Elle a tressailli. Du fond d'elle-même remonte l'immense espoir. C'est comme si l'appel lui avait heurté le coeur. Est-ce qu'elle ne va pas défaillir? Comme elle était prête au bonheur! Car elle sent bien que Lucien va faiblir...

— Germaine!... Tu te souviens de l'autre matin?...

Si elle se souvenait de leur course à tous deux, sous le soleil rose! Ils avaient confiance. Leur chemin était tout embaumé par ce souffle inattendu et tiède qui sentait la fleur, et le bonheur leur semblait marcher devant eux, tout proche.

— Quel mauvais cours j'ai fait!

— Que de fois j'ai repensé à ce chemin!

— Souhaiterais-tu le refaire?

— Ah! Si tu voulais!...

Il avait dit cela dans un souffle, penché vers elle, sur un ton de prière ardente.

Oh! elle comprenait bien ce qu'il demandait par cet appel... C'était de lui rendre la foi de ce matin-là, c'était de redire les mots qui lui donneraient le courage de la suivre sur la voie difficile...

Elle eut un regard désolé pour ce qu'elle devinait autour d'elle, effacé dans l'ombre. Pauvres vieilles choses usées! Voilà donc tout ce qu'elle pouvait lui offrir avec ce fardeau de famille? Ah! s'il était venu à elle généreusement, avec quelle joie elle eût accepté le courageux partage d'une vie hasardeuse! Mais elle ne voulait pas de ce consentement inquiet, si près d'être une

faiblesse, et dont il se repentirait... Il ne fléchissait que parce qu'elle était là, près de lui, ravivant des souvenirs, et que peut-être il avait pitié...

Elle secoua la tête, la relevant comme lorsqu'on suffoque et qu'on cherche l'air. Sans doute voulait-elle dire aussi que c'en était fait de leur rêve, mais les mots lui manquaient...

— Non... non... finit-elle par prononcer d'une voix étouffée, comme pour elle-même.

— Que veux-tu dire?... demanda-t-il, tendu vers elle.

Maintenant elle le regardait, comme quelqu'un que l'on va perdre, et dont on emplît ses yeux. Elle le regardait sans reproche, sans haine... mais avec une tristesse infinie et douce, pleine de regrets...

— Tu ne réponds pas? interrogea-t-il

encore dans un souffle court étranglé par l'émotion.

Mais il comprenait bien qu'elle renonçait à lui, qu'elle préférerait se donner tout entière aux siens, que, sans doute, elle ne l'aimait pas assez pour renoncer au riche mariage. Alors, une colère mauvaise, rancunière, emporta sa douleur...

— Pourquoi m'as-tu appelé?

— Je ne savais plus où j'en étais. Tu m'as remise sur la bonne voie.

Elle parlait sans ironie, lasse, accablée. Jusqu'à ce jour, elle avait vécu avec cette espérance confuse des imaginatifs, qu'un événement providentiel surviendrait à temps pour renverser les obstacles, tout arranger. Et l'heure douloureuse était arrivée, l'heure du renoncement. Il fallait se résoudre à laisser en route ce compagnon choisi pour le dur et beau voyage et qui, dès le premier pas, manquait de courage...

— Tu ne regrettes donc rien?

C'était le meilleur de sa vie qu'elle laissait derrière elle. Elle fit comme ceux qui se retournent pour retenir dans un suprême adieu la vision de ce qu'ils abandonnent. Que c'était dur! Mais elle comprit qu'elle était trop loin pour revenir sur ses pas. A quoi bon répondre? Leurs voix ne pouvaient déjà plus s'entendre. Elle laissa le silence les désunir...

## DEUXIEME PARTIE

### I

Nicole parut sur la porte, une botte de roses dans les bras.

— Tiens, maman, voilà ma récolte. Prends garde, elle est encore toute mouillée de rosée.

Les longs doigts tâtonnants de l'aveugle, habitués à effleurer le contact des choses, s'étaient tendus et d'un frôlement reconnaissaient la forme de la gerbe, comme jadis ils couraient sur les fleurs de dentelle. Le visage de Mme Maziers s'éclaira. Sa poitrine se souleva et aspira les parfums.

— Oui, elles sentent le matin, un beau matin.

Une brise tiède était entrée avec Nicole. Et, par la porte laissée entr'ouverte, un rayon de lumière vivante et dorée se glissait, après avoir pris, au ras du mur, l'ombre de feuilles de lierre qui bougeaient dans le soleil.

— Il fait beau. Mène-moi dehors, dit Mme Mazier.

— Oui. Un temps de joie, qui vous gonfle le coeur.

Elles sortirent souriantes. Devant elles, la campagne s'étendait toute baignée de clarté matinale. Au bas du petit mur sur lequel s'appuyait le jardin et qui formait terrasse, une grande prairie verte s'étalait en pente douce jusqu'à la rivière, bordée de saules et de peupliers. Les hautes herbes, frissonnantes, semblaient fuir le geste des faucheurs qui taillaient au loin dans leur moire. Derrière l'autre rive,

*Parce que  
vous aimez  
les belles  
choses*

**Voici comment vous pouvez faire durer vos dessous plus longtemps.**

Quand vous lavez votre lingerie — faites-le soigneusement et à la main.

Employez un savon doux et pur. Et évitez de froter et de tordre. Servez-vous d'un fer tiède, et repassez à l'envers.

Rappelez-vous que la chaleur abîme la rayonne.

Par les temps qui courent, ce n'est pas patriotique d'acheter plus que ce dont vous avez besoin.

Cependant, quand il vous faut acheter de la lingerie, exigez la marque Mercury Van Raalte. Les articles de lingerie Mercury Van Raalte sont taillés avec soin dans de la belle rayonne solide. La lingerie Mercury Van Raalte est chic et durable. Quand vous achetez — assurez-vous que c'est de la lingerie Mercury Van Raalte.

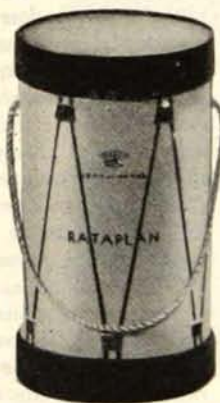


**Mercury  
Van Raalte**

Mercury Mills Limited, Montréal



*Pourquoi pas ceci pour  
son cadeau de Noël*



(Eau de Cologne Jean de Paris)

# Jeunes et Vieux

*préferent*



No. 6114-S  
\$8.25

*Les portefeuilles  
Henry Perkins*

Le style moderne de ces portefeuilles en fait le choix des hommes et femmes de tout âge.

Le portefeuille en véritable "Baby Calf" sans fermeture-éclair, portant la marque de commerce déposée "Billguard" que vous pouvez admirer dans cette annonce, est doté de deux innovations exclusives à Perkins. En effet, le nouveau dispositif de sûreté que cette ligne est la première à vous offrir ainsi que la fameuse "Cashette", ce compartiment si commode pour vos fonds de réserve, sont deux intéressantes nouveautés.

Si vous désirez obtenir notre catalogue illustré, écrivez à H. Perkins & Sons (Canada) Limited, 1191, rue Université, Montréal, Qué.

Prix variant entre \$1.15 et \$8.25.

*Un Produit de  
Henry Perkins*



grimait la côte où s'étagait le village. Plus loin, et plus haut, c'était dans la brume la ligne bleue des montagnes.

Mme Mazier ne voyait pas cela, mais elle percevait l'étendue de cet espace comblé de lumière, de bruits, de senteurs fraîches. Elle murmura :

— Comme c'est bon !

C'était maintenant sa façon d'exprimer qu'elle devinait la beauté des choses.

Nicole demanda :

— Veux-tu aller du côté du château ?

— Non, nous pourrions gêner M. Ducros qui n'aime pas, le matin, à être dérangé dans son travail, mais gagnons le parc. Il ne s'y promène pas encore à cette heure.

Et, le chemin lui étant familier, elle prit d'elle-même l'allée qui conduisait vers les grandes pelouses vallonnées.

Le mariage de Germaine était décidé pour l'automne. M. Ducros avait répugné à gêner son bonheur par le remords d'abandonner un important travail dont il destinait la communication à l'Institut. Les quelques semaines nécessaires pour le mener à bien les conduisaient en plein été, époque bien défavorable pour un mariage à Paris. Il avait donc proposé que l'on passât ensemble les mois de chaleur à la campagne. Il possédait une propriété dans le Jura. Tout à côté, séparés seulement de son parc par une haie vive, il connaissait un jardin délicieux, avec une maisonnette, toute couverte de lierre, que leur louerait à bon compte le propriétaire. On voisinerait, on apprendrait à se connaître. L'air des montagnes proches serait salubre à la santé de Mme Mazier, et, en octobre ou novembre, au retour, le mariage, qu'il avait tant désiré, pourrait être célébré avec une certaine pompe. Malgré sa simplicité coutumière, il y tenait. On comprit qu'il voulait donner d'autant plus de solennité à la cérémonie qu'il épousait une institutrice pauvre.

Comme les deux promeneuses arrivaient à la haie dont on avait écarté quelques ronces pour faciliter les communications, Mme Mazier demanda :

— Tu n'as pas vu Germaine, ce matin ?

— La voici justement qui vient vers nous et me fait signe de l'attendre...

Elle s'avancait dans l'ombre d'un petit bois très touffu, si proche de la maison que celle-ci semblait en être sortie pour regarder curieusement vers la plaine. Les fenêtres, derrière, s'ouvraient sous les feuillages frais, tandis que sa façade, coiffée d'un toit de chaumière, se tournait vers les soleils levants.

Quand Germaine fut dans la lumière, tout son visage parut éclairé de la joie répandue partout dans ce matin clair.

Mme Mazier lui ouvrit les bras :

— Viens-tu avec nous ?

— De ce côté, déjà ?

— Nous ne rencontrerons pas M. Ducros qui travaille. Profitons de ce beau parc où nous pourrions marcher à notre aise.

Elles ne prirent pas l'allée qui montait au château, mais celle qui dessinait le contour de la grande pelouse et qui, en s'arrondissant, gagnait la porte basse sur le pré vert. Des bouquets de buissons dissimulaient leur promenade. Au-dessus d'elles, le ciel, dégagé de la brume matinale, s'approfondissait et découvrait un

azur infiniment bleu. Elles allaient lentes et paisibles, pénétrées de cette douceur des choses qui commencent un beau jour.

Un peu avant d'atteindre la porte, Nicole aperçut le filet de tennis affaissé entre les deux poteaux piqués dans l'herbe.

Elle s'écria joyeuse :

— Une partie, Germaine ? Je me sens imbattable, ce matin...

— Non, M. Ducros pourrait nous entendre...

— D'ici ? Et puis il sera trop heureux de penser que tu t'amuses... Est-ce que, dans cette belle nature, tu n'éprouves pas le besoin de t'agiter, de vivre ?

— Ta jeunesse te grise, reprit Germaine en souriant. Je ne t'ai jamais vue si ardente, ni si jolie, du reste...

— Merci. Que veux-tu?... On a une revanche à prendre sur le passé.

— Et le présent te rassure ?...

— Tu l'as obligé à nous sourire. On le lui rend...

— Va chercher les raquettes... Et tâche de ramener Michèle...

La jeune fille était déjà loin, courant sur le chemin doré de soleil.

— La petite folle ! murmura Mme Mazier. Elle ne tient pas en place.

— Oui. Il faut qu'elle dépense sa joie. Laisse-la se détendre. Cet épanouissement fait du bien à voir...

Un banc s'appuyait contre le tronc d'un frêne. Les deux femmes s'assirent. Les feuilles remuaient à leurs pieds une ombre transparente. Et, tandis que Mme Mazier était attentive aux bruits qui font la rumeur des belles journées, le regard de Germaine glissait sous la voûte des ombrages et s'arrêtait sur l'une des fenêtres du château, qui, de l'autre côté de la grande nappe verte unie, allongeait sa silhouette grise.

Château ? C'était un terme un peu pompeux pour désigner ce grand bâtiment d'un étage, surmonté d'un haut toit d'ardoises. Le clocheton qui couronnait la partie centrale de la façade, en saillie, autant que l'âge de la construction, qui datait de deux siècles, avait suffi à impressionner l'imagination populaire et à expliquer son prestige de demeure seigneuriale. C'était, en réalité, quelque ancienne ferme, au rez-de-chaussée de plain-pied avec le sol, et dont l'unique étage avait dû servir de remise à fourrage. Un hobereau, désireux de faire figure sans grands frais, l'avait aménagée en manoir, avec goût d'ailleurs, sans prétendre renier son origine. La vieille bâtisse paysanne, malgré l'adjonction de ses balcons en fer forgé, de son clocheton, restait d'aspect rustique, trapu, un peu triste. Comme il n'est pas rare pour les choses, plus fidèles que nous aux souvenirs, elle avait gardé, sous ses airs nouveaux, l'âme de son passé, et, par les beaux jours, il flottait encore, autour de ses murs épais, le salubre parfum des récoltes d'autrefois.

Des voix résonnèrent dans le silence de ce matin calme. Bientôt, au tournant de l'allée, parut Nicole les bras levés en signe de triomphe. Elle ramenait sa soeur trouvée dans la solitude du bois...

Michèle était toujours dehors, chargée de cahiers qu'elle ouvrait sur ses genoux dans les retraites les plus éloignées. Sa vie était réglée. Elle n'y mêlait guère les autres. On ne savait trop ce qu'elle pensait et on avait renoncé à heurter sa volonté un peu têtue. Elle sourit de l'allégresse comique de sa soeur, mais de ce

sourire un peu fermé qui ne se livrait pas.

Dès qu'elle eut embrassé sa mère :

— Eh bien, on ne joue pas ?

Le temps lui semblait compté. Germaine ne put s'empêcher de dire :

— Tu ne souffles pas un peu?... Il faut si bon !...

Mais déjà Michèle tirait sur le filet, en vérifiait la hauteur et, la raquette en main, s'écriait :

— Qui fait le service ?

Le jeu fut animé. Les trois jeunes filles s'y donnaient avec cette joie ardente de dépenser des forces en réserve. Les corps jeunes, libres sous la toile blanche, semblaient heureux d'éprouver leur souplesse dans l'action. L'air calme résonnait des mots anglais, brefs et sonores, que saisissait au vol Mme Mazier, un peu penchée, le cou tendu, et qui lui permettaient de suivre la partie sans la voir.

Germaine, seule contre ses deux soeurs, triomphait d'elles. Ses coups droits, assurés, les déconcertaient, et, presque sans bouger, sans se départir de cette harmonie de mouvements un peu solennelle qui lui était habituelle, elle lassait la mobilité nerveuse de Nicole. Celle-ci se trouvait partout devant elle, légère et bondissante, toujours courant, aussi rapide que les balles. Le gazon ras, élastique sous ses pieds, semblait la renvoyer d'un côté à l'autre, et Germaine s'amusait de cette adversaire exaltée dans une sorte d'ivresse du mouvement.

— Toujours dans mes jambes ! C'est insupportable !

C'était l'impatient Michèle qui s'irritait de ce désordre.

Celle-ci ne cédait que lentement au plaisir du jeu. Le tennis appartenait à son programme d'entraînement. Elle faisait alterner, à dose raisonnée, l'activité physique et la culture intellectuelle afin de maintenir un équilibre favorable au plus grand effort possible. Ses dents mordirent ses lèvres pleines. Elle assura d'un geste ses cheveux abondants, roulés sans art, et les regards mobiles, guetteurs s'embusquèrent sous le clignement des paupières lourdes de longs cils. Germaine sourit de cette attitude ramassée. C'était bien là sa Michèle, dont les forces, les moyens, et jusqu'aux dons de séduction semblaient se réserver dans une attente un peu énigmatique et s'épanouir intérieurement. Et elle s'apprêtait à relever le défi qu'il y avait dans cette attitude, lorsqu'une forme longue qui bougeait lui apparut à travers le feuillage. Net, elle s'arrêta.

M. Ducros s'avancait dans l'allée.

Elle s'excusait :

— Vous nous avez entendues... Nous avons gêné votre travail ?

— Je ne m'en plains pas. Vous m'avez donné d'aimables distractions et je n'ai pu résister à l'appel joyeux de vos voix...

Il n'y mettait pas d'ironie. Il souriait, simple, bon enfant, et son geste invitait à ne pas interrompre la partie. Mais tout de suite il se lança dans une digression sur l'histoire du jeu. Assis aux côtés de Mme Mazier, sur le banc, tenant les trois jeunes filles debout, devant lui, il servit à ses auditrices les précisions infaillibles de son érudition. Ce n'était pas doctoral. Naturellement, sans effort ni pédanterie, il lisait au livre ouvert de sa mémoire. Il y trouvait des anecdotes qu'il dédiait à Nicole, la raquette basse, conquise pourtant par cette documentation mise à sa portée. A conter, son visage s'était éclairci, sa bouche pre-

nait un pli amusé qui avançait le trait, comme pour l'attendre, tandis que la main souple et narrative soulignait le dessin des phrases et que la pointe du soulier, attentive, approuvait les mots qui portaient. Puis à peine eut-il lancé le mot final qu'un geste de lui sembla avoir rejeté dans l'oubli ces propos, et à brûle-pourpoint un: "Ah! J'oubliais..." lui échappa, sur lequel personne ne se méprit. Comme si sa mémoire pouvait jamais se trouver en défaut:

— Votre cousin?... je suis inquiet... Avez-vous de ses nouvelles?

— Lucien Giroux? Que lui serait-il arrivé? demanda, alarmée, Mme Mazier.

— Rassurez-vous, rien d'autre, je pense, que d'être un peu négligent... Quel garçon difficile à comprendre! Sur votre prière, madame, je m'occupe de lui. On lui promet la première place vacante dans une bibliothèque de Paris. Son rêve, paraît-il. Je crois lui être agréable en lui faisant part de mon intervention. Il me regarde avec égarement...

— La surprise... crut devoir expliquer Germaine.

— Soit. Sachant les liens de véritable amitié qui l'unissent à vous, je trouve un prétexte pour le rapprocher de vous pendant ces vacances; je lui confie un travail de recherches dans la Bibliothèque de Besançon en vue de la préparation d'un ouvrage que je médite sur le patois franc-comtois; et je me propose d'associer son nom au mien, — ce qui ne saurait lui nuire, pensais-je...

— Il ne vous en serait pas reconnaissant? s'exclama Mme Mazier.

— Cela importe peu. Ce qui m'étonne, c'est qu'en vingt minutes de chemin de fer il pourrait être ici, et qu'il n'en profite pas!...

— Il craint de vous gêner...

— Il me gêne bien davantage en ne venant pas...! Mais bien plus... C'est à peine s'il répond à mes convocations. Il faudra que j'aille auprès de lui pour m'informer où en est ce travail...

— Il croit avoir raison, affirma Germaine, en ne se distrayant pas de la mission que vous lui avez confiée...

— Ne le défendez pas... Il suffit qu'il soit votre parent... Je me charge de sa carrière, qu'il le veuille ou non...

— Tu devrais lui écrire, Germaine, proposa Mme Mazier.

— Oh! moi, j'ai épuisé mon influence! Mais c'est au tour de mes soeurs d'essayer leur autorité...

— Oui, je m'en charge, s'écria Nicole amusée.

— Il est, je vois, en bonnes mains. Cela me rassure, répliqua M. Ducros.

Il s'était levé. L'inaction lui pesait vite.

— Je vais porter des lettres à Roche. Je prendrai le bac. M'accompagnez-vous jusqu'à la porte sur le pré?

Le jeu était abandonné. Il ne s'en aperçut pas. Il avait offert son bras à

Mme Mazier. L'allée s'enfonçait dans l'ombre d'un petit sous-bois, tout recueilli encore, à peine éveillé. Mais en haut, le soleil criblait le feuillage et déjà l'odeur âcre de résine chauffée coulait le long des branches tombantes des mélèzes et s'ajoutait aux senteurs fraîches des mousses. Le bois doucement se laissait pénétrer de la splendeur de ce matin d'été.

Et Germaine se sentit une âme de fête. Devant elle, M. Ducros allait à petits pas, réglant sa marche sur celle de sa compagne. Sa haute taille se pliait un peu, penchée vers Mme Mazier, dans une attitude de déférence attentive. Germaine en fut touchée. Elle s'approcha. Des mots lui parvinrent. Il parlait de lui. Oui, sans doute, il était un peu personnel, et elle en sourit. Chacun n'a-t-il pas ses petits travers? Sa mère se laissait guider avec confiance. Ses soeurs riaient d'un entretien à voix basse, et le soleil piquait à leurs corsages des fleurs de lumière qui bougeaient, et, au hasard de la marche, leur tressait des guirlandes. Elle les vit entourées, courtisées, établies. Ah! que c'était bon et nouveau pour elle, ces espoirs! Du bonheur était autour d'elle, et elle en était la dispensatrice! Que pouvait-il rester de ses regrets!

II

Le train entra dans la petite gare de Roche. Une seule portière s'ouvrit vers laquelle courut l'unique employé en bourgeois bleu. Lucien Giroux sauta à terre et parut soulagé de voir le quai désert. Pour gagner la sortie, il fallait traverser la voie, mais le train stoppait et le chef de gare, le sifflet aux lèvres, attendait l'heure réglementaire. C'était le matin. Le soleil était chaud déjà, et le souffle épuisé de la machine troublait seul l'air immobile...

Soudain une voix claire résonna: — Lucien!

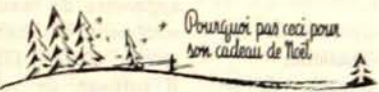
Et Nicole, accompagnée de Michèle,

le, du bout du quai, avec un grand geste s'écria encore:

— Enfin! On le tient!

Les voyageurs, désœuvrés, montrèrent leurs têtes aux carreaux.

Lucien n'avait pas revu la famille Mazier depuis le soir douloureux de son adieu à Germaine. Les événements s'étaient précipités, fiançailles, départ pour le Jura, grâce auxquels son éloignement volontaire n'avait pas trop été remarqué. Dans sa rancune d'homme faible, toujours enclin à rejeter sur les autres la responsabilité des occasions manquées, il eût souhaité se tenir désormais à l'écart, boudier à son aise, dans son isolement. Les circonstances ne l'avaient pas servi. Mme Mazier s'étant empressée, à son insu, de le recommander à l'homme influent qui devenait son gendre, il n'eût pu, sans bonne raison ni sans éveiller de soupçons, se dérober à l'insistance que



(Un coffret Dentelle Noire de Mireille)



# Célébrez les Fêtes À QUÉBEC

Si vous décidez de prendre un congé aux Fêtes, vous ne sauriez choisir de meilleur endroit pour le passer que le Château Frontenac, le somptueux hôtel qui fait le charme et l'orgueil du vieux Québec et où, il n'y a pas encore bien longtemps, se réunissaient en une conférence historique les grands chefs des nations alliées.

La Noël et le Jour de l'An y seront célébrés avec tout l'éclat et l'entrain qui doivent caractériser ces grandes fêtes: cuisine délicieuse et abondante, musique, danse, chansons, réveillons et joyeux carillons.

Et si vous aimez les sports d'hiver, n'oubliez pas vos skis ou vos patins. Cette année encore, l'expert Fritz Loosli enseignera les secrets du ski en parallèle à l'École de Ski du Château Frontenac.

Pour imprimés descriptifs et locations de chambres, écrivez au gérant de l'hôtel.

# Château Frontenac

AU VIEUX QUÉBEC

# Captez la lueur aperçue dans ses yeux

AVEC DES CHEVEUX  
D'UNE  
BRILLANTE COULEUR



Essayez ce nouveau  
et merveilleux  
Rinçage-*"Maquillage"*  
pour les cheveux

**R**EPANDEZ avec votre brosse de l'enchantement dans vos cheveux en vous servant du rinçage-*"maquillage"* Marchand. Voyez-les resplendir et luire d'une flatteuse et brillante couleur de jeunesse! Chez vous, après le shampooing, faites dissoudre le rinçage délicatement teinté dans de l'eau et, après l'y avoir trempée, passez votre brosse dans vos cheveux. Fait disparaître toute trace de savon... avive la nuance naturelle de la chevelure... donne à vos cheveux ce que le fard et le rouge à lèvres donnent à votre visage.

Le Rinçage-*"Maquillage"* de Marchand ne pâlit pas les cheveux! Il ne les teint pas de façon permanente! Il ne peut faire aucun tort à votre chevelure. Il est aussi inoffensif que le citron ou le vinaigre. Il se pose et s'enlève aussi facilement qu'un maquillage pour le visage. Neuf teintes différentes pour toute couleur de cheveux. Essayez-le aujourd'hui!

**Marchand's**  
*"Make-Up"* HAIR RINSE

5 rinçages 35c  
2 rinçages 15c  
Dans toutes les  
pharmacies



PRODUIT DES FABRICANTS DU  
COLDEN HAIR WASH

mit tout de suite M. Ducros à s'occuper de lui. Il manifesta du moins beaucoup de mauvaise volonté à répondre à ces avances, et cette hostilité aigre et inefficace lui permettait de sauvegarder, à ses yeux, sa dignité.

Cependant le jour devait arriver où il faudrait renouer les rapports d'autrefois. Il en avait jusqu'alors reculé l'échéance. Mais les appels réitérés de M. Ducros, les lettres comminatoires de Nicole l'avaient mis au pied du mur. C'est pourquoi il avait annoncé son arrivée pour ce matin-là et qu'il débarquait, irrité de la soumission à laquelle on l'amenait, et armé de malveillance.

— Tu nous restes la journée? demanda Nicole.

— Non, j'ai des rendez-vous...

— Je suis contente tout de même... C'est un succès pour moi. Mais M. Ducros trouvera peut-être ton séjour bien court...

Il eut un geste pour exprimer qu'il s'en souciait peu.

— Tu ne parais pas chaud de voir le patron...

— Et peut-être as-tu tort de ne pas le ménager davantage, ajouta Michèle.

— Oh! je n'oublie pas que je lui dois beaucoup...

Il avait mis tant d'apreté dans sa réponse que la jeune fille spontanément repartit:

— Ce n'est tout de même pas une raison suffisante pour lui en vouloir!...

Il la regarda, étonné et fâché. Était-ce une plaisanterie! Michèle avait son visage grave. Avec elle, savait-on jamais?

Arrivée la première sur la grève, elle détachait la chaîne d'une barque amarrée au tronc d'un saule.

Il se hâta pour l'aider.

— Non, tu es l'hôte, aujourd'hui. Assieds-toi au fond et laisse-nous faire...

Puis elle expliqua:

— Le pont est à deux kilomètres. C'est impraticable. Il y a bien un bac à quelques centaines de mètres; mais, par un hasard qui a la régularité d'une loi, de quelque côté que l'on arrive, le passeur est sur l'autre rive... Et comme c'est un pauvre vieux, dur d'oreilles, inutile de le héler si le vent ne vient pas à notre aide... Alors, nous préférons nous passer nous-mêmes sur la barque du château...

Sitôt le bac détaché, le courant les prit et les emmena. La rivière était sans ride, claire et transparente, toute glacée de cette jolie lumière des chaudes matinées.

Les jeunes filles rament. Assises côte à côte, elles tiennent chacune à deux mains un des lourds avirons, et Lucien suit maintenant les mouvements rythmés de leurs corps jeunes et nerveux, qui se raidissent sous l'effort et puis se penchent ensemble vers lui, flexibles, détendus. Le sang colore leurs visages; de fines gouttes perlent à leurs lèvres. Il serait tenté de leur sourire, un peu sans raison, parce qu'une douceur le pénètre, mais une fausse pudeur le retient et un goût d'amertume remonte de sa rancoeur un moment oubliée.

Dès qu'il eut sauté à terre, Lucien retrouva toute son agitation intérieure. Le charme était rompu. A mesure qu'il approchait de cette terrasse où Germaine l'attendait sans doute — que faisait-elle? quel chemin suivait sa pensée? — son irritation et son malaise croissaient. Il ne démêlait pas bien ce qu'il ressentait. C'était du regret d'être venu, du dépit

d'avoir cédé aux instances d'une gamine comme Nicole, l'inquiétude de savoir quel ton prendrait l'entretien et la crainte de perdre contenance. Comment allaient-ils s'aborder? Eprouveraient-ils de la gêne en présence l'un de l'autre? Et que se diraient-ils?

Oh! elle ne traînerait pas, sa visite! Le temps de s'enquérir des nouvelles... Germaine ne devait pas tenir plus que lui à cette rencontre. Il n'y avait pas de quoi de sa part être fière!... Il imagina d'abord qu'ils seraient très froids, juste les mots nécessaires. Puis, fatalement, l'entretien tournerait à l'aigreur. Il y aurait des sous-entendus où ils chercheraient à s'atteindre... Depuis le temps qu'il se préparait à cette entrevue, il tenait des reparties toutes prêtes. Peut-être aussi joueraient-ils l'indifférence... Oui, c'était plus probable. N'était-ce pas encore la meilleure arme pour se blesser, l'apparence de n'avoir pas souffert l'un par l'autre, de n'avoir plus songé à leur déchirant adieu?...

Mais avait-elle souffert? Que de fois, par la pensée, il était remonté au cinquième du quai Voltaire, dans la chambre sombre où s'éteignaient les braises du foyer! Il revoyait son départ désarmé. La porte refermée derrière lui, qu'avait fait Germaine? Eh! sans doute, soulagée de ses derniers scrupules, elle avait accueilli les séduisantes promesses d'un avenir désormais libre, et souri peut-être au souvenir du suppliant et inutile appel de tendresse jeté par lui...

Ses deux compagnes ouvraient la barrière du parc. Elles expliquaient:

— Te voilà dans le domaine de M. Ducros. Au sortir du bois, tu apercevras en face le château, à ta droite notre maison, et, un peu plus loin, il y a le trou dans la haie qui permet de gagner la terrasse.

Ainsi, dans quelques instants, il allait la revoir. Était-elle heureuse? Mais oui, puisqu'elle avait choisi cette destinée... Ah! si elle l'avait vraiment aimé! Si elle avait voulu! Que lui avait-il demandé en somme? Un peu de patience pour attendre sa situation... Pas même cela, un mot qui l'encourageât à offrir sa part de misère... Elle avait préféré suivre une voie plus facile. Soit! Mais, alors, il n'y avait pas de quoi prendre figure d'héroïne...

Quand il fut à quelques pas d'elle, Germaine eut l'air seulement de l'apercevoir.



(Du parfum)

Elle referma le livre, où elle lisait à haute voix, et se leva.

— Maman, c'est Lucien...

Sa voix ne tremblait pas. Mais il crut saisir comme une angoisse qui contracta son regard. Peut-être n'était-ce que l'éclat de la lumière incendiant la vallée à leurs pieds qui l'éblouissait un peu...

Ils étaient debout l'un devant l'autre et il y eut un court silence durant lequel deux âmes, pleines de communs souvenirs, hésitaient à se reconnaître et se réservaient, méfiantes...

— Nous sommes heureuses de te revoir, reprit Germaine. Tu nous avais un peu abandonnées.

— Je m'imaginai que votre bonheur vous avait fait oublier l'univers.

— Tu vois comme on peut se tromper.

Elle avait ce demi-sourire dont s'accompagnent les conversations mondaines et derrière lequel s'abritent les pensées intérieures. De nouveau elle s'était assise et, avec une lenteur voulue, elle marquait d'un signet une page de son livre. Puis, ses yeux baissés se relevèrent sans trouble, interrogateurs, comme pour marquer un étonnement du silence qu'il prolongeait. Ses cheveux, divisés en bandeaux, encadraient le front de deux ailes sombres avivant la fraîcheur du teint. Il l'a trouva un peu engraisée. Jamais elle n'avait été plus jolie.

Cette absence d'émotion l'indigna. Il eut une poussée de rage intérieure. Comme ses yeux étaient trompeurs avec leur apparence de beauté franche! Naïvement, sottement, il s'était laissé prendre par ses airs de victime. Elle n'aimait que l'argent. Il suffisait de voir avec quelle sérénité elle s'épanouissait dans les satisfactions d'une existence désormais assurée. Ah! certes, il n'avait pas imaginé cela!

Mme Mazier demanda, non sans fierté:

— Comment trouves-tu notre installation?

— Seigneuriale... Mes compliments! Vous avez déjà l'air d'être chez vous... Elle crut qu'il plaisantait.

— On s'habituerait très vite...

Germaine expliqua:

— Maman avait besoin de grand air. Le climat lui convient admirablement.

— Et à toi aussi, Germaine...

— Oui... J'aime beaucoup ce pays que l'on sent si sauvage derrière soi et qui déroule devant les yeux une vallée riante et reposante. Les matinées sont délicieuses. La fraîcheur de la rivière retient des brumes que nous dominons un peu et la nature a des réveils charmants...

— Je ne te savais pas une âme si poétique!...

— Moi non plus. Je me découvre. Il est vrai que c'est la première fois que j'en ai le temps.

— Et le passé s'oublie vite...

— Non... On ne le renie pas. Il a eu malgré tout des heures qui restent chères et, pour elles, je revendrais volontiers en arrière...

— Tu parles des bons souvenirs...

— Et des plus douloureux... Ce sont ceux souvent auxquels nous restons le plus fidèles... On a laissé plus de soi-même, et c'est quelquefois le meilleur...

— J'admire ta philosophie...

Elle repartit gaiement:

— Elle est à la portée de tout le monde. C'est même sa grande vertu...

— Tu te trompes. Ne jamais rien regretter n'est pas du ressort de tous les caractères...

— Demande à maman si on ne peut

pas chérir des choses disparues dont le retour est à jamais impossible...

Au sourire qui passa sur les lèvres de Mme Mazier, ils virent que tout le passé se levait en elle...

Lucien s'étonnait du calme qui était dans toutes les paroles de Germaine. Non, il n'y distinguait pas d'ironie, pas plus que de douleur. Ses allusions démentaient une indifférence qu'elle eût pu rendre blessante. Elle n'oubliait pas. Ce n'était pas davantage de la résignation, car elle semblait heureuse... Qu'éprouvait-elle donc?

Mme Mazier reprenait: — Oui, Germaine a raison. Que ferait-on sans ces amies que sont les heures d'autrefois, toujours prêtes à repasser devant les yeux, même de ceux qui ne voient plus?...

Lucien se rappela son angoisse le soir où, dans le petit logement du quai Voltaire, l'on se sentait gagné par la nuit envahissante. Que tout était changé ce matin-ci, pénétré d'une joie de lumière qu'il retrouvait jusque dans ces yeux ouverts, emplis d'une clarté intérieure, reflet d'un ciel qui brillait pour eux seuls et où s'illuminaient de beaux souvenirs!...

Une étrange émotion, qu'il ne s'expliquait pas, l'avait saisi. Il était arrivé l'âme en bataille, et tout contribuait à faire céder son hostilité. Le contraste était si grand entre les tristesses dont il avait gardé l'image et l'accueil qu'il recevait! Du bonheur flottait autour de lui, un bonheur sans insolence, discret, intime, fait de l'accord des choses et des âmes, de leur paix, et, à son tour, il se sentait gagné, détendu, par cette contagion...

Il n'avait plus envie de rien dire. Le fauteuil de jonc qu'on lui avait désigné, profond et frais, le tenait renversé dans une pose nonchalante. La chaleur montait du pré. Mme Mazier gardait un demi-sourire. Germaine maniait machinalement le signet de son livre. Quelques feuilles se balançaient au-dessus de lui, comme des petites mains qui éventaient sans force. Il vit passer plusieurs fois devant la maison la forme blanche de Nicole qui, sans doute, s'était mise au ménage. Toute résistance l'abandonnait.

Après un moment de silence, Mme Mazier dit:

— Tu penses à aller voir M. Ducros? Il répondit mollement: — Certainement. — Je crains que tu n'aies un peu tardé...

Germaine interrompit: — Pour moi, j'ai approuvé ta réserve. Tu ne pouvais pas paraître abuser de son appui. On oublie trop peut-être qu'il n'est pas encore de la famille, et j'ai un peu blâmé maman de s'être trop pressée. Mais, maintenant, en retardant ta visite, tu aurais l'air de te dérober et il n'y a pas de raison. Il est naturellement très bon et il s'intéresse réellement à toi, tu verras...

Cela fut dit du ton décidé qu'elle avait autrefois pour le conseiller. Il lui sut gré d'avoir pris son parti et surtout d'avoir justifié sa conduite. Vis-à-vis de lui-même, il se faisait secrètement des reproches. Et voici qu'elle le délivrait de ses scrupules. Il en profita pour débarrasser toute sa conscience et retrouver cet état de soumission aux événements dans lequel il se complaisait d'instinct. Il n'en ressentait pas moins la blessure causée par la trahison de Germaine et il comprit qu'il allait vivre avec une souffrance inguérissable au cœur. Mais, une fois encore, au contact de cette âme ferme, sa volonté s'était retrouvée. Il se leva.

Et du pas qui le balançait, souple et nonchalant, il s'éloigna par le chemin du château.

III

M. Ducros invitait quelquefois Mme Mazier et ses filles à prendre le thé, à cinq heures. Ces jours-là, ces dames étaient très attentives à l'heure et, quelques minutes avant le rendez-vous, elles se mettaient en marche par l'allée où s'allongeaient les grandes ombres. C'était le moment où il faisait bon respirer l'air attiédi des fins d'après-midi. Mais M. Ducros avait l'habitude de recevoir dans son salon. On ne la discutait pas.

— Monsieur termine un travail pressé. Il prie ces dames de l'excuser et de vouloir bien attendre un moment.

Et la femme de chambre, aimable, un peu trop empressée, s'adressait à Germaine comme à la future autorité de la maison, utile à ménager.

Celle-ci ne pénétrait jamais dans cette pièce haute et vaste sans éprouver une pénible impression de froid sur les épaules et de solitude où la voix sonne trop haut. On y respirait cette atmosphère inerte, emprisonnée, des salles inhabitées que l'on n'ouvre qu'aux jours de réception. La lumière déclinante semblait elle-même n'entrer qu'à regret par les trois grandes portes-fenêtres aveuglées habituellement de volets clos et qu'habillaient lourdement, à l'intérieur, d'épais rideaux drapés. Toute vie était absente. Rien ne traînait, oublié. Rien ne révélait une habitude. Pas même ce désordre familier où les sièges semblent, dans le silence, continuer, à voix qu'on n'entend pas, la causerie interrompue.

Ce salon était devenu peu à peu une annexe de la bibliothèque, débordée par l'arrivage envahissant des colis de brochures. Au long des boiseries anciennes, sans respect pour les panneaux sculptés, étaient montés les rayons chargés, où s'accumulait la poussière. Dans un angle, un piano oublié, dont on ne jouait jamais, tournait le dos, inutile et maussade. Les heures lentes sonnaient d'une voix métallique, sans âme, au cadran d'une pendule de bronze, où une déesse méditative ressassait son ennui entre deux vases de Sèvres qu'aucun bouquet ne fleurissait jamais. Mais, derrière, une belle glace de style s'approfondissait, cherchait l'espace et, avec ce qui subsistait de lignes non rompues, s'efforçait de reconstituer les nobles perspectives d'autrefois. C'est par là que bien souvent la pensée de Germaine échappait à son malaise.

Elle ne parvenait pas à s'habituer à cette pièce où elle se sentait perdue, dépaysée, si étrangère! C'est donc là qu'elle allait vivre? Très vite elle avait répondu à l'accueil du domaine, de ses ombrages, de ses horizons. La Parisienne laborieuse, si privée de liberté, s'était sentie comme fêtée par cette nature qui se livrait à elle. Avec une joie étonnée et non sans fierté, elle en prenait possession. Cet accord, chaque jour resserré, s'arrêtait au seuil du château, et de ses visites elle revenait délivrée d'une oppression, comme au retour d'une absence, d'un de ces voyages lointains et manqués où n'a cessé de vous poursuivre la nostalgie du pays...

Les retards de M. Ducros n'étaient

# ÊTES-VOUS NÉ ENTRE

## le 22 novembre et le 22 décembre?



Si vous êtes né sous le signe du Sagittaire, vous êtes stratégiste. Par conséquent, vous percevrez les nombreux avantages qu'il y a à donner des Sweet Caps comme cadeaux des Fêtes. Elles sont les cigarettes les plus populaires au Canada et vous vaudront le plus de popularité.

*C'est pour cela que vous donnerez des Cigarettes*

# SWEET CAPORAL

*"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé"*



# VOGUE

Vogue... admiration... idylle! Voilà à quoi vous pouvez aspirer avec les fameux produits de beauté de Derny... les Trois Secrets.

- CRÈMES . . . . . 25¢ et 40¢
- BÂTONS à lèvres et ROUGE 30¢ et 60¢
- POUDRE pour le visage 25¢ et 50¢
- PARFUMS, flacons pour la sacoche 30¢
- Formats plus grand 60¢ à \$4.00

**Derny's**  
**3 Secrets**  
PRÉPARATIONS de BEAUTE  
*Les éléments du charme*



# UN PEU DE PORC... PLUSIEURS PORTIONS!



**AVEC 1½ TASSE  
DE VIANDE,  
VOUS FAITES  
6 DÉLICIEUX**

## ROULÉS AU PORC 'MAGIC'

*Tamisez ensemble* 1 tasse farine  
1 c. à thé Poudre à Pâte 'Magic'  
*Incorporez* ¼ c. à thé sel  
1 œuf battu  
¾ tasse lait  
2 c. à soupe shortening fondu

Graissez légèrement une poêle à frire et faites 6 crêpes minces d'environ 5 pouces de diamètre. Une fois brunies des deux côtés, déposez au milieu une garniture faite de 1½ tasse de viande de porc cuite hachée humectée avec 1 tasse de sauce blanche ou autre. Roulez les crêpes, disposez sur un plat chaud et versez dessus le reste de la sauce.



FABRICATION CANADIENNE

**PLUS PROFITABLE  
AVEC LA 'MAGIC'!**

**E**CONOMISEZ la viande! Servez souvent de ces délicieux roulés 'Magic'. Ils emploient peu de viande, ne coûtent pas cher... et sont si appétissants que tous s'en régaleront!

N'oubliez pas que pour préparer des mets tendres et délicieux, la Poudre à Pâte 'Magic' est essentielle. Pure et saine, vous pouvez toujours vous fier à la 'Magic' pour obtenir des résultats uniformes. Les experts en art culinaire recommandent depuis longtemps la 'Magic'! Aujourd'hui que les aliments sont plus précieux, il est économique d'exiger toujours la 'Magic'. Soyez économes: exigez toujours la 'Magic'.

pas chose rare. Quand ils se prolongeaient, Michèle, pour tromper son ennui, et peut-être par contenance, remuait les ouvrages amoncelés sur le guéridon et les rejetait avec une égale indifférence. C'étaient des *Essais sur les origines de la philologie* et les *Annales de la linguistique* ou encore une *Épigraphie antique de la Franche-Comté*. Puis, quand elle les avait épuisés, elles les reprenait un à un pour retenir une *Esquisse d'un système de psychologie rationnelle*, dans lequel elle plongeait son jeune visage grave. Et tandis que Nicole, charitablement, s'efforçait de rompre un silence où sonnait la fausse gaieté de son bavardage, elle, Germaine, humiliée et blessée, regardait de nouveau sans bienveillance ce décor inhospitalier où s'écoulerait une partie de sa vie. Et le sentiment qui, ce jour-là, dominait encore en elle, c'était l'étonnement d'être là, presque chez elle, à quelques pas du fiancé qui allait entrer et qu'elle connaissait si peu...

Il se racontait volontiers. Mais les anecdotes, ces pages volantes où il livrait chaque fois de lui-même, ne faisaient connaître que l'homme d'étude, l'érudit infailible et brillant. Elles laissaient dans l'ombre toute la vie intime, sans doute parce qu'elle ne l'intéressait pas. Rien n'était venu révéler à Germaine les raisons pour lesquelles il l'avait recherchée. Alors, dans l'attente, avec une sorte d'anxiété de savoir, elle regarda autour d'elle, quêtant l'indice propre à la mettre sur la voie.

Des livres, partout des livres, qui témoignaient de l'obstination du travailleur. Le labeur avait été sa passion. Un rayon réunissait ses ouvrages. Chacun d'eux était un monument.

Hissés sur le haut des bibliothèques, où ils se couvraient de poussière grise, quelques fragments antiques rappelaient un séjour à l'École d'Athènes. Il en avait rapporté d'amples documentations, sans qu'on se souvint jamais de l'avoir entendu parler du ciel de Grèce. Quoi encore? Un pauvre ameublement sans goût, sans prétention, dénotant la plus parfaite indifférence artistique; le piano fermé, les vases sans fleurs... Rien ne laissait deviner le regret ou le besoin d'une présence féminine.

Fallait-il donc mettre le choix qu'il avait fait d'elle, inconnue et pauvre, sur le compte d'un amour soudain, né au cœur de ce savant parvenu à l'âge mûr sans orage sentimental? Les yeux de Germaine se tournèrent vers la porte close. La réponse suffisait à sa vanité.

Alors elle chercha encore... Aux murs, pas un tableau. Quelques cadres près de la cheminée, où jaunissaient des photographies. Un magistrat rigide, aux lèvres rasées, le père sans doute. La solennité était de famille. En pendant, une femme, pas jolie; un de ces visages ingrats, sans âge, dont les vieilles épreuves semblent perpétuer l'image décolorée. Mme Ducros? Un souvenir traversa sa pensée. Elle l'avait un peu connue dans les dernières années de sa vie, ayant reçu d'elle, aux temps difficiles, l'offre de lui procurer des leçons.

Elle revoyait une vieille dame, tout en noir, les pieds dans des chaussons sans semelles, qui l'avait accueillie tristement. Avec des manières inquiètes, parlant bas, comme par crainte de gêner un malade, se mettant de côté pour vous laisser passer, mais toujours devant vous, elle l'avait entraînée comme tant d'autres dans une petite pièce ordonnée et froide,

siège de son office de charité. Puis, un jour, elle s'en était allée dans l'autre monde, sans plus de bruit, comme on se glisse dehors, sans faire crier la porte. Il n'y avait guère plus d'un an.

Quelle avait pu être sa part dans l'existence de M. Ducros? De menus faits observés autrefois, des gestes, certains regards de ces yeux gris de cendre, prenaient pour Germaine maintenant une signification nouvelle. Mme Ducros mère avait été, plus qu'on ne le soupçonnait, mêlée à la vie de son fils. Si elle se dérobaît, ce n'était ni par timidité, ni par l'effet de son insignifiance, mais par une réserve calculée, afin de laisser toute la lumière à la grande vedette sur laquelle veillait son admiration. Ses allures muettes et glissantes n'étaient chez elle qu'une forme de respect.

Quel vide cependant son absence avait dû laisser! M. Ducros éprouva cruellement cette perte. Avait-elle donc emporté, malgré les précautions d'un départ si indigent, tout ce qui faisait son bonheur tranquille, ses joies égoïstes? Les mille petites préoccupations, arrêtées jusque là au seuil de son cabinet, l'assiégeaient maintenant, harcelaient sa quiétude. Et la solitude surtout, celle où tombait sa voix, le silence que ce passionné discoure ne pouvait plus rompre à son gré, avec l'assurance de trouver toujours une réplique attentive, l'avait peu à peu rempli de terreur. Alors, tout naturellement, l'idée du mariage lui était venue...

La porte s'ouvrit. M. Ducros s'avançait, vif, satisfait, la lèvre fleurie d'un sourire. Avec aisance il présenta ses hommages, sans s'attarder à s'excuser de son retard, et gagna son fauteuil.

— J'étais en discussion avec votre neveu, madame. Nous bataillions sur un mot. Il me tient tête et, ma foi, il est bien près de me convaincre.

Il gardait de son plaisir le regard amusé.

— Savez-vous que ce garçon est étonnant et qu'il sera quelqu'un?...

— Il est à bonne école, monsieur Ducros...

— Mais non... mais non... Je n'y suis pour rien... C'est un travailleur incomparable. Oh! qu'il a raison!.. Le travail! Je lui dois toutes les joies de ma vie... Je lui ai tout abandonné, c'est vrai, ma jeunesse, mes forces, mes espoirs. Mais il ne m'a pas payé d'ingratitude... Oui, il a bien été un peu exclusif; il m'a donné la surprise de vieillir sans m'en apercevoir...

Il passa la main sur ses favoris déjà grisonnants, peut-être pour encourager une protestation.

— Mais, continua-t-il, je l'ai trouvé aux jours d'épreuves. Il était alors plus exigeant que jamais, et j'ai reconnu que je n'avais pas d'ami plus expert à consoler...

Son large front se plissa. Ce ne fut qu'une impression fugitive, juste le temps de peser ses courtes déceptions.

— Pour en revenir à Giroux, madame, je le loue de son ardeur, et je regrette mon premier jugement, un peu hâtif. Depuis trois semaines qu'il s'est fixé ici, il s'est donné sans répit à notre oeuvre...

— Accordez-moi que j'y suis pour quelque chose. réclama Nicole. Si je n'avais réussi dans ma mission, il serait encore à Besançon.

— Vous semblez très fière de votre ascendant... Je vous félicite de cette influence heureuse...

(S.V.P., lisez la suite en page 47)

# Repas de famille

Consommé madrilène  
Bouchées de champignons  
Dindonneau chipolata  
Pommes de terre parisiennes  
Brocoli sauce hollandaise  
Salade de saison  
Glace aux bananes  
Bûche de Noël  
Fruits et raisins secs  
Café, Liqueurs

Crème veloutée  
Homard thermidor  
Suprême de volaille  
Adelina Patti  
Asperges milanaises  
Salade Floride  
Mousse de fraises au cognac  
Bûche de Noël  
Fruits et raisin sec  
Café, Liqueurs

Nos lectrices voudront peut-être quelques explications sur la préparation des repas détaillés ci-haut.

Le consommé madrilène se sert chaud ou froid, mais il ne faut pas oublier, quand on ajoute les tomates crues au moment de clarifier le bouillon de volaille qui sert de base, d'inclure la pelure des tomates pour que le plat prenne la jolie couleur rosée qui le caractérise.

Commandez chez le pâtissier les coquilles pour les bouchées aux champignons. Voici pour le remplissage: prendre  $\frac{1}{2}$  livre de champignons bien frais. Les laver avec soin et, sans les peler, les couper en lamelle, les mettre dans une casserole avec une cuillère à dessert de beurre, un peu de sel et de poivre. Couvrir le temps que les champignons rendent leur jus et qu'ils le reprennent. Ensuite, dans le beurre qui reste au fond de la marmite, mettre une cuillère à dessert de farine, tourner quelques minutes. Ajouter une chopine de lait et, à la dernière minute, trois bonnes cuillères de crème. Verser dans les coquilles chaudes.

La dinde chipolata, c'est tout simplement l'oiseau farci et rôti comme d'habitude mais garni de minuscules saucisses genre coquetel qu'on a dorées doucement dans leur graisse.

Pour faire les pommes parisiennes, on coupe des boules avec la cuillère spéciale dans les patates crues. Au moment de servir, quand elles sont bouillies à point, on les arrose de persil haché et de beurre... si la ration le permet.

Le brocoli a besoin d'être au feu — dans l'eau bouillante — à peu près 25 minutes. Autrement il sera dur ou il perdra ses fleurs si la cuisson se prolonge trop.

La salade-saison, ce sera de la laitue, du cresson et des tomates servis avec une sauce vinaigrette.

Quant à la glace aux bananes, il s'agit de préparer d'abord votre recette favorite de crème à la vanille et ensuite d'y ajouter soit un paquet de bananes en flocons

ou des bananes sèches écrasées à la fourchette. Congeler comme d'habitude.

Quelquefois la famille est trop petite pour s'accommoder d'une dinde même avec l'aide des invités. Des suprêmes de volailles feront tout aussi "fêtes"... Une volaille de 5 livres donnera des filets (blancs) qui suffiront pour six personnes. Il faut les détacher avec un couteau bien tranchant sur la bête crue et les laisser macérer dans du lait pendant plusieurs heures.

Préparer à l'avance la semoule qui don-

nera les socles sur lesquels on dressera les filets. Dans une pinte de lait saupoudrer "en pluie"  $\frac{3}{4}$  de tasse de semoule communément appelée "coeurs de blé". Tourner continuellement, pour que la pâte ne s'attache pas, jusqu'à ce que ça prenne consistance. Ajouter 2 cuillères à soupe de fromage fort rapé et un oeuf entier. Verser dans un moule passé à l'eau froide pour faire une couche de  $\frac{3}{4}$  de pouce d'épaisseur. Couper à l'emporte-pièce et, 15 minutes avant de servir, passer les morceaux dans la farine et les dorer des

deux côtés dans une poêle avec du beurre.

Maintenant prendre les filets, les assaisonner légèrement de sel et de poivre et les dorer dans du beurre clarifié. Il faut compter exactement 6 minutes de cuisson pour chaque côté, 12 minutes en tout. Autrement, les filets deviendront raides comme du carton. Dresser les filets sur les socles dorés et gardés au chaud, et garnir le plat ou les assiettes de pois verts.

Naturellement il faudra prendre des fraises gelées pour faire la mousse...



par Brigitte

# se détendre

Par MADELEINE CARON

*La machine humaine a besoin de temps à autre d'un arrêt complet, d'un repos d'autant plus réparateur qu'il sera bien mérité.*



(Photo Canadian Industries Limited)

Avant la guerre on disait que les meilleurs moteurs, les moteurs marins, avaient besoin d'un repos quand ils avaient fonctionné à pleine force pendant vingt-quatre heures. Même avec les améliorations récentes, il est probable que les femmes sont encore mieux que les moteurs. Il paraîtrait qu'elles seraient toujours en parfait état de fonctionnement si elles voulaient seulement se reposer une fois par semaine.

Il ne s'agit nullement de passer une journée sur sept à ne rien faire, mais seulement d'employer une soirée sur sept à recharger ses batteries d'énergie nerveuse par une bonne détente et le repos d'une très longue nuit.

Comme la détente ne vient pas facilement aux gens fatigués par les tracasseries et les responsabilités, il faut y aider par un long bain confortablement chaud. La maîtresse de maison pourra peut-être, son soir de repos charger une grande fillette de la préparation du souper de la famille. Mais même si elle doit y voir, mieux vaut préparer pour elle-même un plateau de choses qu'elle aime et le disposer-près de son lit.

La femme d'affaires en fera autant. Les unes et les autres commenceront la séance en préparant le lit avec assez de coussins et une bonne lumière pour pouvoir manger, lire et écrire confortablement. Une jolie chemise de nuit et une charmante frileuse aident toujours une femme à se prendre au sérieux. Ce qui manque trop souvent à celles qui sont bousculées par les exigences de la vie ou du pain quotidien. Alors ordonnez un joli décor à votre repos.

Puis enlevez le maquillage avec une crème, ou de l'eau et du savon, et appliquez une nouvelle couche de crème sur le visage et le cou, généreusement sur les

paupières. Enlevez le vernis des ongles.

La vapeur rend les cheveux frissons, il faut en profiter; d'abord les brosser rapidement et ensuite les peigner, les épinglez en place, rouler les bouts.

Une fois le sel de bain épuisé, celles qui demeurent dans une région où l'eau est dure, se serviront de sachets de farine d'avoine à raison de deux bonnes cuillérées à soupe pour un bain. Mise dans des carrés de coton à fromage, la farine est mise à tremper à l'eau froide, quelques heures d'avance. On presse un sachet dans l'eau du bain et celle-ci s'en trouve adoucie au point que les fragiles peaux de blondes y trouvent leur bénéfice.

Il y a deux écoles quant au bain lui-même. Une veut qu'on se savonne et qu'on se rince, en un mot qu'on prenne un tub avant de sauter dans le bain. L'autre, au contraire, conseille de tremper dans l'eau chaude une dizaine de minutes avant de commencer le savonnage. En tous cas, une brosse dure est bonne pour la peau, la circulation et les nerfs par surcroît. Une pierre ponce doit être à portée de la main pour faire la guerre à la corne qui trop souvent décore les talons et la plante des pieds.

Le savon? Qu'il soit bien à votre goût, parfumé à souhait. En sortant du bain, enveloppez-vous d'un nuage de poudre, enlevez la crème qui reste sur le visage, et abusez de votre eau de toilette favorite. Passez vos vêtements de nuit et au lit.

Votre plateau de dîner s'en vient ou il est là tout prêt. Mangez bien en paix, lisez vos journaux, votre roman; écrivez vos lettres. Vous assurez aux autres le repos dominical, vous avez bien gagné le vôtre, profitez-en.

Nicole se sentit rougir. Pour combler le silence, où les mots imprudemment prononcés semblaient prolonger leur résonance, elle poussa :

— Plaisantez! N'empêche qu'il exagère à présent... Nous ne l'avons jamais moins vu que depuis qu'il est notre voisin...

— C'est à votre tour d'être un peu injuste, mademoiselle. Pourquoi ne le chapîtrez-vous pas de nouveau, et à rebours cette fois, au cours de ces longues promenades pour lesquelles je vous ai vus plusieurs fois partir de compagnie... Oh! sans amertume de ma part, croyez-le bien...

— Mais je n'y ai pas manqué.

Bien qu'elle fût un peu gênée de la tournure qu'avait prise l'escarmouche, elle avait gardé son petit air de défi et tenait tête.

M. Ducros reprit, amusé des bravades de la jeune fille :

— Je ne veux, quant à moi, mériter aucun reproche. Je vous autorise à l'aller chercher, mademoiselle. J'avais insisté pour qu'il vînt prendre une tasse de thé. Vous serez sans doute plus persuasive.

— Nous verrons bien.

Et, d'un bond, Nicole fut à la porte.

Germaine avait regardé sa sœur, durant ce dialogue, avec une attention un peu surprise. Après son départ, instinctivement, elle se tourna vers Michèle pour saisir l'impression de ce visage toujours réfléchi. Mais celle-ci n'avait sans doute rien vu ni entendu. Les yeux, furtivement baissés sur la brochure encore ouverte, continuaient d'en parcourir, sans en avoir l'air, les conclusions...

L'absence de Nicole durait. M. Ducros, dont les minutes étaient comptées, avait sonné le thé.

Lucien Giroux parut enfin, suivi de sa cousine. Il était évident qu'il venait sans plaisir.

Après quelques visites au château, entre deux trains, et sur les instances de son maître, il avait dû se résigner à accepter une hospitalité qui lui était un supplice. Il avait trop cédé pour limiter ses défaites. Du moins s'était-il attelé, avec une sorte d'énergie vindicative, à sa besogne, pour écourter son séjour. Depuis son installation, il voisinait le moins possible avec ses parents, principalement avec Germaine, et il s'abstenait de prendre part aux réunions.

La femme de chambre avait déposé le plateau sur le bord du guéridon, après avoir repoussé tant bien que mal le pêle-mêle des imprimés. Michèle et Nicole, qui s'étaient offertes à servir, déconcertées par ce désordre, s'efforçaient de ne point marquer d'embarras. Tandis que M. Ducros, à qui tout de même cet inconfort n'échappait pas, disait à Germaine, avec une nuance d'émotion inattendue chez lui :

— Excusez-moi. Je suis malhabile à

présenter un goûter... Un homme ne sait pas... J'ai hâte de voir une femme apporter ici sa grâce et son sourire...

Elle fut étonnée de cette petite fleur de sentiment si inopinément éclose et elle se pressa d'en respirer le pâle parfum. Il eût été si facile de la prendre avec des mots venus du cœur!

"L'aurais-je mal compris?" pensa-t-elle.

Les deux hommes avaient repris leur discussion interrompue. Déjà distrait, M. Ducros l'oubliait. Mais elle ne voulut pas être déçue. Ne savait-elle pas qu'elle ne ferait jamais de lui un sentimental? Et, de toute sa bonne volonté, elle s'efforça d'assurer la petite victoire que, grâce à un mot de hasard peut-être, il avait remportée sur elle...

"Oui, pour être sincère, il ne m'a choisie que pour remplacer la femme incolore et commode qui était la gardienne de sa paix égoïste. Voilà ce qu'il me réserve. Mais, sans me leurrer d'espoirs impossibles, j'entrevois encore une chance de bonheur... Je serai une compagne très attentive, très dévouée. M. Ducros, comme tous les intellectuels — un peu moins peut-être, car il me paraît prodigieusement sûr de lui — n'échappera pas aux heures de doute, de lassitude. Ne suis-je pas préparée à cette mission de réconfort! Mais il n'est pas indispensable de reprendre les chaussons de Mme Ducros et son effacement d'ombre appuyée sur les murs. J'apporterai de la jeunesse, de la gaieté, la douceur d'une présence féminine. Peu à peu dans ce cadre morose, où désormais la lumière entrera à flot, ce travailleur goûtera le plaisir inconnu de se détendre. Je veux lui découvrir des besoins de se confier. M. Ducros est personnel, c'est vrai, mais je devine en lui une bonté que personne n'a pris soin de cultiver..."

Ainsi Germaine jetait devant elle toutes les raisons d'espérer.

Pourquoi, cependant, ses yeux cherchèrent-ils, Nicole?

Celle-ci, indifférente, croquait un biscuit et esquissait de ses lèvres humides un petit sourire sage. En face d'elle, Lucien écoutait toujours M. Ducros...

#### IV

Germaine se réveilla en sursaut, surprise par le claquement des persiennes et le rire sonore de Nicole qui, debout dans la lumière, s'écriait :

— Hein? Il n'y a pas de rêve qui résiste à ça!

Un joli soleil matinal grimpait sur les draps et venait s'emmêler à la chevelure en désordre de la dormeuse. Celle-ci, éblouie, referma les yeux, s'étira.

Nicole, sans pitié, continuait :

— Allons, debout, paresseuse! Par un temps pareil, tu n'as pas honte!

— Mais pourquoi? Qu'est-ce qu'il y a?

— Tu viens pêcher avec nous...

Pourquoi pas ceci pour son cadeau de Noël



(Seaforth pour lui)



## Pour Cadeaux de Noël

Mireille suggère . . . .

Un choix attrayant de six jolis coffrets "Dentelle Noire" à prix variant de \$2.00 à \$7.50

Set de 4 morceaux . . . . . \$7.50  
(Parfum: 1 Dr. Eau de toilette: 6 oz.  
Poudre de bain: 2 oz. Crème démaquillante, 2 oz.)

Set de 2 morceaux, \$3.95  
(Poudre et eau de toilette, 3 oz.)

Eau de Toilette 6oz. \$3.50  
Poudre de Bain 8oz. \$2.25



# Mireille

PARIS

MIREILLE INCORPORÉE, 222 RUE DE L'HOPITAL, MONTREAL

# CUTEX...

## Le Manicure

## le mieux connu au Monde



● Après une rude journée de travail, votre charme sera complet... et jusqu'au bout des doigts si vos ongles paraissent à leur mieux. Appliquez-leur un Manicure Cutex... puis gardez-les frais et éclatants avec votre nuance favorite de Poli Cutex. Des milliers de femmes reconnaissent qu'à ce prix, il n'existe pas de meilleur poli. Demandez à voir ces nuances "de loisirs"... LOLLIPOP, ALERT, CAMEO, CEDARWOOD et SADDLE BROWN. Pour le travail, NATUREL est indiqué.



**Plus de Femmes choisissent CUTEX que tout autre Poli à Ongles au Monde**

— Qui ça, nous?  
 — Lucien et moi. Je suis allée le prévenir en jetant des cailloux dans ses fenêtres. Il sera en bas dans cinq minutes.  
 Germaine hésita...  
 — Je ne dis pas non... je vais voir...  
 — Nous avons besoin de toi pour ramener.  
 — Vous êtes bien gentils... Mais rien ne presse...  
 — Ça ne mord qu'à l'aube...  
 — Je croyais que Lucien devait partir?  
 — Est-ce qu'on comprend quelque chose aux actes de ce blond ténébreux...  
 — Pourquoi ténébreux?  
 — Parce qu'il a des secrets que je finirai bien par connaître...  
 — Folle!... Eh bien, je vais m'habiller... je vous rejoins...  
 Une curiosité qu'elle ne raisonnait pas l'avait décidée soudain à les accompagner, bien qu'elle évitât les occasions de rencontrer le jeune homme.

C'était un de ces matins calmes, encore enveloppés, dans les fonds, de brumes légères. L'herbe de la prairie, molle, humide, douce aux pas, laissait monter des parfums de verdure. Mais Germaine alla vite, la pensée loin d'elle, et ses regards cherchaient, à travers la ligne des saules, la barque amarrée sans doute à une branche penchée.

Dans une crique abritée, sous le feuillage immobile, la silhouette des jeunes gens apparut.

Nicole, un doigt sur les lèvres, fit signe qu'on pouvait les rejoindre par la grève. Germaine embarqua. Elle fut invitée à tenir les avirons. On n'avait encore rien pris; il fallait trouver une place meilleure.

Déjà fatiguée de ne point bouger, Nicole dit à Lucien:

— Tu vas pêcher. Moi, je préparerai tes lignes.

Elle s'était étendue sur le banc d'arrière, appuyée sur un bras. Elle regardait l'eau glisser contre le flanc de la barque, et elle souriait comme s'il y avait eu de la joie dans la fuite lumineuse et le bruit vif du courant. Mais toute la joie était en elle. Elle souriait parce qu'elle disposait d'une prodigieuse réserve de gaieté, qui, au temps où les revers marquaient leurs jeunes visages d'un pli désenchanté, jaillissait déjà du coin de ses lèvres et de ses yeux clairs. Elle souriait parce que la vie bouillonnait en elle, toutes les forces actives de ses dix-huit ans comprimées par la misère. Souriait-elle aussi parce qu'une émotion, encore ignorée d'elle, et le désir mystérieux de plaire lui troublaient le coeur?

Germaine, pour la première fois, se posait nettement la question en étudiant le joli visage. Qu'il y avait de charme jeune dans ce nez et droit, un peu froncé, cette bouche bavarde, et ces mèches blondes qui se laissaient toujours tirer par le

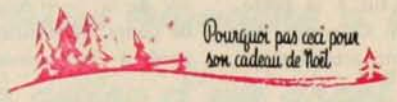
vent! Le bonheur se plaisait à hâter son épanouissement. Car l'aisance et la sécurité lui étaient des éléments nécessaires. Son esprit sautillant avait peur des espaces incertains. Les grands efforts n'étaient pas son fait, et la vie lui apparaissait comme un petit chemin facile que les autres devaient avoir préparé pour sa promenade. Et c'est ainsi qu'elle s'avancit désormais, confiante, avec ses manières gentilles et son petit pas d'oiseau.

Puis un souffle s'éleva, une brise faible, rafraîchie à la rosée des prés, un soupir de réveil, qui souleva toute cette buée. Alors ce fut sur la vallée découverte toute une poussière argentée qui tomba, la poudrant de lumière, comme pour une toilette de lever. Et le soleil versa la magnificence de sa couleur et de sa clarté.

— Allons, tu ne prendras plus rien, Lucien. Mieux vaut rentrer, murmura Germaine.

Nicole fit une moue. Elle semblait jouir de l'heure présente, être heureuse de ce flottement qui la berçait. Mais le jeune homme ne protesta pas. Docile, il rangea la ligne.

Qu'éprouvait-il? Germaine l'avait épié.



Ses goûts de contemplatif s'accommodaient de cette pêche d'autant plus inactive qu'elle demeurait sans résultat. Le bouchon immobile retenait son regard sans que l'on sût si sa pensée s'y fixait. Il ne s'était guère occupé de Nicole. Et si, de la part de la jeune fille, il y avait un manège involontaire pour capter son attention, rien ne pouvait laisser apparaître qu'il s'en aperçût. Mais ce qui ne pouvait échapper à Germaine, c'est la détente qui, depuis quelque temps déjà, se manifestait en lui. Sa

blessure se cicatrisait. Cela était sensible à une sorte d'abandon de manières qui le ramenait peu à peu à son équilibre habituel. Il prenait moins de soin à fuir les Mazier. Les innocentes entreprises de Nicole pouvaient-elles être pour quelque chose dans ce changement?

Naturellement curieuse, et assez perspicace dans l'ordre des sentiments qui préoccupaient son âge, elle avait aisément deviné que son cousin venait de traverser une crise passionnelle. Avec une imprudence émue, elle avait vite fait de rôder autour du foyer mal éteint pour en remuer les cendres, dans l'espoir inavoué d'y rallumer des étincelles et de s'y brûler un peu le coeur. Il est rare que le résultat soit douteux. Il y en a toujours au moins un des deux chez lequel l'incendie se propage. Lucien semblait jusqu'à présent rester indifférent à ce jeu dangereux. Sa souffrance était trop récente et avait trop d'occasion de se réveiller. Peut-être, cependant trouvait-il de la douceur à sentir sa plaie encore sensible pansée par des mains inconsciemment caressantes...

Car pourquoi ne partait-il pas? Il avait tant de fois annoncé la fin de son séjour! Le dictionnaire était pour ainsi dire achevé. Qu'est-ce qui le retenait?

C'était cela surtout dont s'émouvait Germaine, et, tandis qu'elle ramait vers le bord, observant les deux jeunes gens assis côte à côte, occupés à ranger leurs engins de pêche, elle prit une décision soudaine. Il fallait écarter le danger...

Sous le grand tulipier, Mme Mazier s'impatientait. C'était l'heure où, d'habitude, Germaine lui faisait la lecture et, comme chez tous les infirmes soumis aux soins des autres, la ponctualité devenait une manie.

— Ah! te voilà...  
— Oui. J'avais accompagné sur l'eau Nicole et Lucien. Et, à ce propos, j'ai à te faire part d'une découverte qui dépasse pour nous tout l'intérêt des romans. A certains indices, j'ai cru remarquer qu'ils pourraient n'être pas tout à fait indifférents l'un à l'autre... Oh! ce sont des nuances... des petites attentions détournées, de la part de Nicole surtout, une sorte d'intimité secrète qui leur fait trouver du goût à être ensemble... Mais il faut arrêter cela lorsqu'il est temps encore...

— Mais pourquoi, mon enfant?  
Germaine fut secouée d'un sursaut.  
— Parce que ce mariage est impossible...  
— Impossible?  
— Interdite, Mme Mazier essayait de comprendre.  
— C'est singulier, continua-t-elle, j'aurais été presque heureuse de ce que tu m'apprends là...  
— Rappelle-toi, mère, ce que tu m'objectais, il y a quelques mois à peine, lorsque je plaçais le droit d'épouser qui me plaisait...

— Mais, ma pauvre chérie, la situation n'est plus du tout la même...  
— Nicole est toujours sans fortune...  
— Socialement, elle n'est plus la petite institutrice besogneuse que toi et tes sœurs vous étiez alors. Ton mariage nous restitue notre rang. Quant à Lucien, il n'est pas sans position...

— Il n'est riche encore que de promesses...  
— Je ne suis pas inquiète. La protection de ton mari aura vite fait de le lancer...

L'évidence frappait Germaine. Non, vraiment, la pensée ne lui était pas venue que tout son effort pour sauver les siens, le sacrifice de son amour, de son bonheur aboutissaient à ceci: rendre possible, faciliter le mariage de sa soeur avec l'homme qu'elle avait aimé! Mais, Dieu merci! les choses n'en étaient pas là! Elle avait la tête un peu folle et l'imagination toujours

entraînée vers les chimères romanesques... Il suffisait que Lucien partit. Elle en revenait toujours là et cette idée s'enfonçait toujours plus avant dans son cerveau.

Après un moment de silence, elle dit:  
— C'est égal, je ne crois pas que notre cousin soit le mari qu'il faille souhaiter à Nicole. Je craindrais la mollesse de l'un allié à la légèreté de l'autre. Et c'est à nous d'être prudentes pour eux...

— Il a bien du charme! murmura comme pour elle-même Mme Mazier, qui avait gardé de l'indulgence pour le prestige physique. Et, à la place de ta soeur, je passerais bien sur un défaut dont on peut le corriger pour sa séduction de joli garçon...

Germaine ne répondit pas.

V

L'achèvement du dictionnaire subit, précipitamment, les jours qui suivirent, un temps d'arrêt. Des documents manquaient. Lucien entreprit de visiter les cures voisines. Des vieux prêtres érudits ou familiarisés, par toute une vie de ministère dans le pays, avec le dialecte du terroir, pouvaient fournir de précieuses indications. Nicole l'accompagnait le plus souvent. C'était le matin, alors que Germaine était retenue par les soins que réclamait Mme Mazier et l'heure de sa lecture. On voyait de moins en moins Michèle, fidèle à ses livres. Des projets furent mis en avant pour certains après-midi. Des raisons imprévues, par un hasard malheureux, surgissaient pour les contrecarrer. D'ailleurs la saison, particulièrement chaude, ne se prêtait guère qu'aux excursions matinales. Pourtant — était-ce un effet de ses méfiances? — Germaine crut surprendre des indices d'un accord secret pour susciter ces obstacles. Les soupçons commençaient à l'assaillir. Elle les écarter, ne voulant pas céder à des appréhensions insuffisamment fondées. Son coeur restait ombrageux. Elle savait bien qu'il n'était pas guéri, mais elle le croyait plus apaisé. Comme elle devait s'en défier!

Alors elle s'efforça de tromper ses inquiétudes en donnant toute sa pensée à M. Ducros. Il ne fallait pas que la petite émotion ressentie, le jour du thé, fût perdue pour l'avenir de leur intimité. Forte de sa sincérité courageuse et dans son ardeur à se dépenser, elle entreprit de se familiariser avec cet esprit un peu compliqué pour elle. Dans le domaine des idées abstraites, qui était familier au savant, elle se sentait dépaysée, perdue. Et les mots venaient vite à la submerger. Les solutions lui apparaissaient si simples parfois, sans qu'il fût besoin de les envelopper d'une telle abondance de subtilités! Elle sentait bien que, pour le plaisir, elle serait contredite, et qu'alors l'expression lui échapperait pour appuyer son opinion. Et c'était cela qui la paralysait, ce doute d'elle-même, la crainte de mal s'expliquer, de rester en route...

En même temps, elle tenta de l'entraîner dans la campagne où l'émotion pour elle naissait à chaque pas. Ils aimaient tous deux la nature et ils ne s'y retrouvèrent pas. La formation scientifique de M. Ducros lui avait donné une habitude d'analyser, de disséquer la beauté, qui déçut chez elle le besoin de poétiser les choses avec une tendance un peu excessive à la sentimentalité.

Sa confiance ne se laissa cependant pas rebuter par ces échecs et, comme ses craintes à l'égard des jeunes gens ne l'abandonnaient pas, elle résolut de s'en

**mais Oui**  
le nouveau parfum d'une franche coquette

Un parfum d'un piquant enivrant et presque provocateur... mais divinement enchanteur par son charme féminin.

Eau Parfumée \$2.00. Parfums: Viole pour sacochette, 90 cents. Formats réguliers, \$1.75 à \$10.00. Poudre faciale, \$1.00. Poudre de bain, \$1.50.

**BOURJOIS** NEW YORK

**Vos mains ont—maintenant plus que jamais—besoin de la protection du baume Campana!**

TRAVAUX supplémentaires... travaux plus sales... tout cela doit être fait avec les mêmes mains qui ont à rivaliser avec la beauté de votre plus jolie robe. Servez-vous du Baume Italien Campana pour protéger et soigner vos mains, puis... malgré tous vos travaux, vous aurez des mains douces et superbes.

AUJOURD'HUI... plus que jamais auparavant, vos mains ont besoin de Baume Campana. Une ou deux gouttes de cette lotion riche et calmante suffisent pour les deux mains.

Un flacon de 35c dure longtemps.

**POPULAIRE DEPUIS PLUS DE 60 ANS!**

"Rien de mieux pour les mains", disent les femmes soucieuses de leur beauté. Et il y en a suffisamment dans un flacon pour 265 applications aux deux mains—ce qui est important, car, en temps de guerre, l'approvisionnement de Baume Campana est limité.

**35c**

**BAUME ITALIEN CAMPANA**

Pourquoi pas ceci pour son cadeau de Noël

ouvrir avec toute la franchise possible à M. Ducros et de se concilier son appui.

Un jour, elle se rendit seule au château. On la fit monter, et elle fut introduite dans le cabinet de travail. M. Ducros s'était levé et venait, surpris, à sa rencontre. C'était l'heure généralement respectée de son labeur.

Cette pièce avait été, dès l'origine, aménagée en bibliothèque et elle avait heureusement conservé son caractère ancien. Les vieilles reliures, contemporaines des boiseries dont on avait conservé l'ordonnance sévère, continuaient d'aligner leurs dos vêtus de chagrins patinés et d'ors éteints. Des fenêtres sans rideaux laissaient entrer la lumière. Un grand bureau occupait le milieu du cabinet. Deux sièges.

Il l'avait fait asseoir et il attendait, comprenant bien que cette visite insolite annonçait quelque chose de grave.

Germaine, impressionnée par la solennité de ce silence, sentit à son tour qu'il fallait aller droit au but, en peu de mots, et elle révéla le début d'intrigue qu'elle croyait avoir surpris entre sa soeur et Lucien. Or, dans la situation où ils se trouvaient l'un et l'autre, un mariage ne pouvait être envisagé, et elle espérait que M. Ducros trouverait facilement un prétexte pour éloigner le jeune homme. N'y avait-il pas de nouvelles recherches à faire dans les archives de Besançon!

— Vous me gênez beaucoup, interrompit M. Ducros. Je ne comptais vous faire part de mes intentions que plus tard, lors de notre mariage, et vous me forcez à devancer mes projets. Oui, je voulais à ce moment faire à ma femme une donation — oh! peu de chose — consistant en un modeste capital dont elle aurait eu l'entière et libre disposition...

Il arrêta son geste.

— Il me semble que j'ai le droit d'agir ainsi avec elle, sans la blesser... Et je la connais assez pour penser qu'il lui servirait — à mon insu — à assurer l'indépendance et la dignité de sa mère, le bonheur de ses soeurs... Ceci, que vous m'obligez à vous confier avant l'heure que j'avais choisie, peut-il changer vos dispositions?

Que de fois elle avait pressenti que derrière sa phraséologie habituelle se cachait une âme bonne et droite!

Il semblait attendre, un peu anxieux. Elle lui donna sa main et la laissa prisonnière dans les siennes. Il sentit son émotion et, rassuré, il demanda:

— Eh bien?

— Que vous êtes généreux et délicat!

— Oh! vous vous méprenez, Germaine...

Je ne vous demandais pas de remerciements... Entre nous!... Je voulais dire: la question est résolue!... Oui, celle des jeunes gens...

— Comme vous allez!... Il n'y a pas que des considérations de fortune...

— La position de Giroux? J'en fais mon affaire... Avez-vous confiance?

— Songez à son caractère si faible, un peu inquiétant...

— Il me rassure, moi. On fait ce qu'on veut de ces natures malléables. Il suffit qu'elles soient en bonnes mains... Et voyez ce qu'en a déjà fait votre petite soeur... Car, il y a du vrai dans ses vantardises!... Quel obstacle y a-t-il encore? La famille! C'est la vôtre!... Le gaillard est solide, bien bâti... Ils s'aiment, dites-vous... Allons! il y aura deux cérémonies cette année... Car, n'est-ce pas, nous ne les attendrons pas?

Il riait gaiement. Mais il s'arrêta sou-

dain, surpris de l'effroi qu'il lisait sur le visage de Germaine.

— Je vous en prie, s'écria-t-elle... C'est si grave!... Et puis, je ne suis pas sûre... non, pas sûre... Il n'y a encore que des indices, et je fais fausse route peut-être...

Que pouvait-elle objecter à cette logique? C'était donc cela qu'elle était venue chercher, la solution qui levait le seul obstacle opposable à ce mariage?

— Tant pis. murmura M. Ducros, visiblement déçu. Mais comme vous êtes impressionnable!...

Elle était b'anche; elle avait les yeux de vertige des êtres qui se sentent perdus devant un danger.

Comment revenir sur ce qu'elle avait dit? Comment empêcher cette chose, dont l'idée seule l'emplissait d'épouvante: l'éclosion de cet amour sous ses yeux, de cet amour auquel elle avait renoncé, qu'elle avait sacrifié aux siens, et qu'elle allait voir librement s'épanouir dans le coeur d'une autre, de sa soeur? On pouvait tout exiger d'elle, mais pas cela!

— Pardon! commença-t-elle, comme si elle reprenait ses sens. Pardon!

Elle se rappela l'acte de générosité de son fiancé. Elle ne voulut se rappeler que cela, sans songer aux conséquences, pour ne pas amoindrir sa gratitude.

— Vous êtes bon!

Oh! je le savais!...

Oui, j'avais deviné...

Vous voyez... j'ai été

à peine étonnée et je

vous ai mal remercié,

comme si c'était tout

naturel de votre

part...

— Je vous en prie...

— Quelquefois, j'ai

un peu peur de

vous... c'est vrai...

Vous m'apparaissez

comme si supérieur à

moi... un peu loin

peut-être... Je sens

bien que je ne m'élè-

verai jamais jusque

là, où vous êtes...

Cela décourage...

C'est, voyez-vous, à

mi-chemin qu'il faut

nous efforcer de nous joindre...

Elle éprouvait le besoin de s'accrocher à une espérance, et elle s'attachait à raffermir cette confiance où l'avait mise soudain cette rencontre dans le domaine des sentiments. Elle souriait et les larmes emplissaient ses yeux.

Il s'expliquait mal un trouble si profond, mais son coeur était remué. La sérénité l'abandonna. Il murmura:

— C'est moi... c'est moi qui vous remercie de l'émotion que vous m'avez fait ressentir...

Une joie naissait en lui, une joie nouvelle, imprévue, un peu inexpérimentée, mais qui, d'instinct, se tut devant l'écho de douleur qui vibrerait dans la voix de Germaine.

Il n'était pas homme à approfondir les mystères du coeur. Gaiement, ramassant les feuillets épars devant lui, il les jeta sur un coin de sa table, s'écriant:

— Décidément, je ne ferai plus rien de bon aujourd'hui...

— C'est une première concession? demanda-t-elle gentiment, avec à peine d'ironie.

— Mais non... C'est vous qui me découvrez des sommets trop hauts pour être accessibles...

Tout de même Germaine ne crut pas qu'il était absolument sincère...

Comme elle descendait l'escalier de pierre sonore, le sang-froid lui revint. Elle eut peine à comprendre l'angoisse qui l'avait saisie et qu'elle avait laissé paraître.

— M. Ducros refusera de l'éloigner et je n'ai plus aucun moyen d'agir sur Lucien. Mais j'ai cédé à une panique stupide. Est-ce qu'il a jamais songé à cette petite?"

Mais, à l'un des tournants de l'allée, un bruit de pas la surprit et la fit d'instinct s'arrêter. Et, comme Lucien et Nicole débouchaient, de retour de leur promenade, il lui sembla que d'un mouvement brusque ils se séparaient...

## VI

Le lendemain, elle était prête à l'heure de leur départ.

— Je suis de la partie, aujourd'hui. Allez-vous loin? J'ai besoin de me rompre de fatigue...

On sentait qu'elle disait vrai. Son corps souple, ardent, laissait deviner l'impatience de se détendre, de s'user.

Leur but était d'aller dans la vallée, et ils prirent, derrière le château, la grande route qui, au pied de la muraille de rocher, suit à quelque distance la rivière.

On était au début de septembre. La matinée était fraîche et brumeuse. Un temps pour la marche. Leurs pas résonnaient sur la chaussée sonore. Ils parlaient peu, car leurs pensées suivaient d'autres chemins.

Germaine avait laissé sa soeur et Lucien aller côte à côte. Elle constata que sa manoeuvre réussissait sans effort. Comme elle s'appliquait cependant à ne point les observer ouvertement, elle s'aperçut que ses précautions étaient vaines et que sa surveillance ne les gênait en aucune façon. Insensiblement, ils avaient pris les devants, comme si leur marche, réglée l'une sur l'autre, les entraînaient à leur insu.

Quelquefois Lucien ralentissait un peu et jetait derrière lui, moqueur:

— Eh bien, cette ardeur? Elle faiblit déjà?

— Non, mais vous ne regardez rien...

Au premier tournant, le pays avait changé d'aspect. La route, qui avait monté, surplombait le fleuve, élargi, desserré, plus souple entre les pentes des coteaux abaissés. Des rubans de chemins traînaient çà et là, dans le bas, coupés par des fermes aux toits d'ardoise, ruisselants de lumière, et des arbres qui abritaient une petite ombre étendue à leurs pieds, sur les prés.

La route continuait à découvert, en corniche; mais ils se décidèrent à prendre un raccourci et s'engagèrent dans un sentier qui grimpait à travers bois. La montée était rude; les pierres roulaient sous leurs pas. Gaiement, ils se prirent par la main, et Lucien, en tête, soufflant, tira les deux soeurs. Germaine admirait son élan. Quel changement en lui depuis le jour où, descendu du train, il s'était présenté, contracté, armé de ripostes méditées

dans l'amertume de sa rancune! Elle ne l'avait même jamais connu avec cette humeur un peu ardente et presque joyeuse.

Arrivés au haut du raidillon, haletants, ils s'arrêtèrent. Germaine proposa une halte. L'ombre était fraîche, et le talus incliné offrait sa housse de fougères et de mousse.

C'était à la lisière du bois. Une sorte de terre-plein paraissait avoir été aménagé là, pour la vue, couvert par un grand hêtre trapu, solidement tenu au sol par des racines nerveuses, convulsées, qui étreignaient le roc.

D'une allure délibérée, Nicole alla s'asseoir au pied de l'arbre, sur l'herbe qui poussait, rare, les bras allongés sur les bois noueux des racines, radieuse, toute rose, petite proie éclatante parmi ces serres géantes.

Lucien avait pris place à ses côtés. Et le silence sembla plein de pensées.

Puis, soudain, des sillons roux d'un champ qui dévalait devant eux, une alouette s'éleva et monta droit en plein ciel. Et ce vol, à peine visible, emportait un chant de joie passionnée. L'oiseau, étourdi de lumière, semblait vocaliser sans suite, jeter éperdument toute sa petite âme au vent, et l'on s'étonnait qu'il ne tombât pas, épuisé, dans un cri où le gosier se serait déchiré... Mais il montait toujours et la voix devenait plus pure encore, et se faisait plus ardente, dans ce délire de vouloir emplir le ciel...

Tous trois l'avaient suivi des yeux. Mais il avait disparu, petit point happé par l'infini, que son chant montait dans le grand silence, montait toujours...

Nicole, l'oreille tendue, une main posée sur le bras de Lucien, dit à voix étouffée:

— L'entends-tu toujours? Moi, oui...

— Moi aussi...

Ils attendirent, suspendant leur souffle, toute leur âme soulevée vers cette voix qui se perdait d'être trop haut dans l'azur.

— Je l'entends encore...

— Non...

— Ecoute...

— Oui... peut-être...

Ils ne savaient plus s'ils percevaient ou non l'appel trop lointain et ils prolongeaient ce jeu où, à l'unisson, s'exaltaient leur sensibilité.

Le même jour, Mme Mazier, qui, depuis quelque temps, se retenait d'aborder un sujet auquel elle ne cessait de penser, interrogea Germaine un peu timidement:

— Que penses-tu de Nicole? Tu ne m'en parles plus... As-tu observé de nouveau quelque chose?

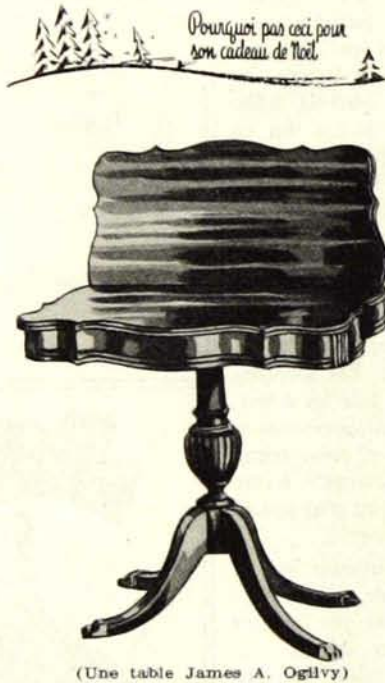
— Oui... depuis ce matin, j'ai une certitude.

— Tu les as surpris? demanda avidement Mme Mazier.

— Non, mais il m'a suffi de la regarder durant cette promenade... Tout en elle avouait un secret que son coeur croit si bien garder. C'est sa façon de le rechercher, après des petits détours innocents, de quêter son approbation; c'est toutes les manoeuvres inconscientes de sa coquetterie pour lui plaire, et toute la radieuse émotion qui la transfigure quand leurs regards se rencontrent; c'est le battement des cils, et toute la lumière qui monte dans ses yeux.

— Oui, c'est toute la joie qui chante en elle, et qu'elle jette dans des rires un peu fous, continua Mme Mazier, qui sourit à quelque vision lointaine.

— Si tu voyais l'air de triomphe heureux qui lui fait lever sa petite tête comme pour un défi à nous tous, aux choses!



(Une table James A. Oglivy)

— Et ses longs silences, où elle écoute, étonnée, son âme en fête!

— Et puis, voyons, elle est dix fois plus jolie maintenant, et, ce rayonnement, il n'y a que l'amour pour le donner... Elle aime... Elle aime... Et je comprends si bien tout ce qu'elle éprouve!

Elle allait ajouter:

— Et c'est si délicieux!

— Et lui?

— Lui... je ne sais pas encore.

Germaine croyait être sincère. Au déchirement qui aviva soudain sa blessure, elle sentit qu'elle ne disait pas la vérité.

VII

Ce furent des journées d'idylle qui suivirent, dans ce début de septembre attiédi par les premières brises d'automne.

Dans le parc profond et complice, on les vit, sous des prétextes transparents, se chercher et se ménager des rencontres imprévues. Après un cri de surprise, ils allaient côte à côte, à petits pas graves, les visages émus, recueillis, et des chants plein l'âme. Puis, ils s'arrêtaient, regardaient la vallée, sous les ciels frais des matins, dans la beauté tranquille des couchants, et d'une même voix accordée s'écriaient: "Comme c'est beau!" Et leur cri s'appliquait plus à ce qu'ils sentaient qu'au décor déroulé sous leurs yeux.

Leur amour fut discret, presque inconnu d'eux. Il embaumait leurs jours comme des fleurs cachées qui devançant le printemps. Et ils prenaient des précautions pour ne pas froisser leurs émotions encore fragiles. A mesure qu'ils se découvraient, ils éprouvaient moins le désir de se parler. Leur joie neuve les étonnait et ils la goûtaient mieux dans le silence. D'ailleurs, par un accord tacite, ils ne se parlaient jamais de ce qui emplissait leur pensée. Il déployait pour elle ses moyens de plaire. Elle s'attachait à être charmante pour le séduire. Et ils ne se lassaient pas de savourer le mystère de cette demi-connivence qui leur faisait prolonger cette comédie un peu inutile et puérile, puisqu'ils savaient déjà qu'ils s'étaient conquis...

Ils se déclarèrent, un après-midi d'éblouissant soleil, dans le dos de Germaine qui marchait devant eux.

Celle-ci les avait accompagnés, sans s'inquiéter de l'humeur qu'en avait laissé paraître Nicole. C'était après le déjeuner. Il faisait une de ces journées où l'été semble ramené par la nature pour donner ses dernières grandes fêtes avant de céder le pas à cet autre magicien de la lumière qu'est l'automne.

Ils avaient pris tous trois une allée qui s'enfonçait sous bois; mais, par des trouées de verdure, la vallée apparaissait dans une aveuglante flambée, et l'air était si brûlant qu'une vapeur bleue montait des champs comme d'un brasier. Peu à peu, Germaine se trouva précéder les deux jeunes gens et, derrière elle, elle entendait le sable craquer sous leurs pas toujours plus lents. Elle ne se retourna pas. Elle comprenait que l'heure était venue. Il y avait trop de joie et de beauté dans cette lumière! Et l'ivresse éclatante de cette journée entraînait dans les cœurs... Germaine, le regard perdu en avant, devinait le couple rapproché et ému. Leur trouble la gagnait, l'enveloppait. En passant devant l'une de ces brèches ouvertes dans le feuillage et par où entraient, ainsi que par les bouches d'un four, le souffle ardent de la vallée, elle sentit sur la nuque comme la chaleur d'un baiser. Ils se prenaient les

mains. Et elle ne se retourna pas encore. Son âme défaillait. Ses yeux se fermèrent et, sur l'écran de ses paupières, elle vit distinctement ceci: la petite tête blonde de sa soeur pencher, comme une fleur trop lourde de parfum, et s'appuyer à l'épaule de son compagnon... Et elle continua d'aller, comme une aveugle, par l'allée criblée de rayons, trainant, comme un fardeau douloureux, tout le bonheur qui chantait derrière elle...

VIII

Dès lors, elle vécut dans leur sillage, cachée, mais vivant de leur amour.

Elle eut des ruses pour les surprendre, assister à leurs joies sans être vue. Des heures, elle restait aux aguets, le cœur dans l'attente, anxieuse à chaque bruit, frémissante d'un souffle comme d'un contact. Et ses yeux, agrandis par cette fièvre, croyaient saisir des formes toutes proches et enlacées. Des sursauts la secouaient comme si elle eût été là, dans les solitudes du parc, ardente et nerveuse, pour des rendez-vous...

Lucien et Nicole ne furent pas sans s'apercevoir de cette surveillance et ils s'en irritèrent, ingénieux en même temps à s'y dérober.

Ce jour-là, ils s'étaient jetés dans un sentier peu fréquenté à cause des buissons qui l'envahissaient. Pouvaient-ils deviner cette misère avide des miettes de leur bonheur? Lui-même n'était troublé d'aucun soupçon. Dans l'égoïsme de sa nouvelle passion, il oubliait. Germaine était le passé. La sagesse de ses conseils, sa sérénité un peu hautaine avaient décidé de sa guérison. L'avait-elle jamais aimé? Elle s'était si vite consolée! Plus le temps éloignait d'eux cet hiver douloureux, plus leur inclination lui apparaissait comme un caprice dramatisé par leur jeunesse. Oui, comme il en restait peu de chose! L'autorité de Germaine lui en avait imposé, et il la craignait un peu. Mais jamais sa tendresse n'avait eu le parfum de celle-ci; et il se pencha vers les lèvres qui, toutes proches, souriaient et offraient une petite âme câline et joyeuse...

Comme le couple s'enlaçait, obéissant au même élan, le bruit de pas rôdeurs les surprit. Ils croyaient bien cependant avoir perdu Germaine...

— Elle m'ennuie, bouda Nicole.

— Chut! murmura tout bas Lucien. Il faut être indulgent. Elle est l'ainée et remplit son rôle. Elle a toujours aimé protéger...

— Tu crois qu'elle sait?...

— Peut-être bien... Mais qu'importe?

— Si... C'est dommage!

Elle les avait rejoints. Ils prirent des airs innocents, les bras ballants. Mais un peu de moquerie riait au coin de leurs yeux...

\* \* \*

Ce jour-là, comme elle redescendait vers la rivière après avoir été prier à la petite église de Roche, elle trouva, assis sur les pierres de la grève, Lucien et Nicole qui, paisiblement, jouaient à lancer des cailloux dans l'eau. Au retour d'une promenade, ils avaient aperçu la barque amarrée là, sur ce côté de la rive, et, pour éviter le détour par le bac, ils s'étaient décidés à attendre Germaine.

Sitôt qu'ils furent embarqués, celle-ci, avec brusquerie, dit à sa soeur:

— A ton tour de prendre les rames. C'est toujours moi qui ai la peine...

# POUR AVOIR DE LA PERSONNALITÉ!

*Vous ne pouvez probablement pas changer-*



## EMPLOYEZ LA PEPSODENT A L'IRIUM ET EMBELLISSEZ VOTRE SOURIRE!

Vous aurez plus d'aplomb... plus de charme... une personnalité plus agréable, si vous pouvez sourire avec confiance... à belles dents. Et vous le pouvez, si vos dents brillent de tout leur éclat naturel. Assurez-vous que vos dents sont brillantes et lustrées. La Pepsodent à l'Irium enlève le film qui fait paraître les dents ternes.

Quand le film est enlevé, l'agent de polissage supérieur de Pepsodent accroît le lustre... l'éclat de vos dents... l'éclat naturel de votre sourire. L'agent de polissage de Pepsodent est prouvé sans danger pour l'émail des dents. Ni grès, ni pierre ponce ni décolorant. Rendez votre sourire plus beau. N'attendez pas. [Achetez aujourd'hui même la pâte ou de la poudre à dents Pepsodent.



Seule la Pepsodent contient de l'Irium

### L'IRIUM dans la Pepsodent découvre maintenant des dents plus brillantes



Le film sur les dents absorbe des taches, donne une vilaine apparence— cache l'éclat naturel de votre sourire.

Ce miroir couvert d'un "film" illustre l'apparence des sourires dans le cas de méthodes ordinaires qui n'enlèvent pas le film.

Mais voyez ce qui arrive à ce film avec l'Irium! Il est délogé et emporté, laissant la surface nette et brillante.

C'est ainsi que la Pepsodent à l'Irium découvre le superbe éclat naturel de votre sourire... avec douceur, sans danger.



## Pour charmer... AUX HEURES DE REPOS...



Il est encore facile, heureusement, de se procurer les parfums et eaux de Cologne CHANEL, de renommée mondiale—qui ajoutent au charme personnel l'hommage d'une qualité et d'une délicatesse uniques. Pour Noël ou en toute occasion, aucun autre cadeau ne sera plus apprécié par vos amies en service outre-mer ou au pays, dans les divers services auxiliaires féminins ou dans les hôpitaux.

Quoique la forme de la bouteille CHANEL ait été quelque peu modifiée pour se conformer aux restrictions de l'heure, les parfums et eaux de Cologne CHANEL sont toujours préparés avec des concentrés d'avant-guerre, importés en Amérique avant la chute de la France.

Quatre odeurs exquis: No 5, No. 22, Gardénia, Cuir de Russie.

Parfums ¼ oz. \$3.00 — 1 oz. \$10.00  
Eaux de Cologne 2 oz. \$2.00 — 6 oz. \$4.00

Enchantement  
parfumé  
par

**CHANEL**  
PARFUMS et EAUX de COLOGNE

Les deux jeunes gens, après un échange de regards surpris, saisirent chacun un aviron. Le vent, qui soufflait dans le creux de la vallée, poussait le courant vers le barrage. On avait de la peine à ne pas dériver. Germaine, assise à l'arrière, assistait à leur effort. Le bateau semblait ne pas avancer et balançait sur les petites vagues pressées qui l'assaillaient avec un bruit de clapotis sous la coque.

Elle regretta son accès d'humeur. Dans la déroute sentimentale qui l'emportait, jamais la jalousie ne l'avait atteinte. Ses regards les plus défaits passaient au-dessus de l'envie. Même à cet instant, devant ce couple si harmonieux dans ses mouvements cadencés, et dont la pensée était sans doute commune, seule sa blessure continuellement rouverte continuait de saigner. Qu'il était séduisant ce Lucien, souple dans sa force, toujours un peu félin! Et comme c'était lui, alors qu'il s'appuyait ferme sur les rames, de garder aux lèvres son demi-sourire nonchalant! Nicole, à son côté, portait un grand chapeau de paille molle, ondoyant à chaque effort, presque vivant comme une aile, et qui ombrageait le visage. Ses yeux candides et un peu étonnés semblaient découvrir toujours des choses nouvelles. Elle était bien ainsi...

Germaine l'avait enveloppée dans un regard ardent. Ah! si elle n'avait pas porté en elle cette douleur secrète, comme elle se fût réjouie pour sa Nicole de cet amour qui l'embellissait! Sa Nicole! N'était-ce pas sa petite, son enfant? N'avait-elle pas rêvé mille fois pour elle cet épanouissement dans la joie? Quelques mois auparavant, le soir du grand renoncement, n'était-ce pas un peu en pensant à la gentillesse désarmée de ses sourires qu'elle s'était détournée de son propre bonheur? Sa petite!

Enfin! Elle avait trouvé son chemin de résignation... Ce chemin s'ouvrait sur la mélancolie d'un automne prématuré, parmi la jonchée des choses révolues, douce aux âmes mûries... Elle saurait goûter cette douceur...

La barque touchait l'autre bord. Quand ils eurent tous trois sauté à terre, elle leur dit:

— Allez devant...

Et elle s'attarda un peu à attacher la chaîne pour les laisser côte à côte et, seuls, traverser le grand pré.

### IX

Dès lors elle s'appliqua à se créer un coeur maternel.

Sous le grand tulipier, où Mme Mazier installait son fauteuil et passait ses journées, un banc était à demeure, un de ces bancs appelés "Trianon", et juste assez grand pour offrir deux places. C'était bien l'affaire de Lucien et de Nicole. Ils se donnaient rendez-vous là, craignant que leurs absences, trop fréquentes pour ne pas devenir suspectes, ne finissent par donner l'éveil. L'aveugle, dans son fauteuil, vis-à-vis d'eux, les gardait sans les gêner. Elle était leur chaperon. Devant ces yeux fermés, les mains pouvaient se chercher, les regards se mêler, sans rien révéler du doux mystère. La bonne place!

Ce qu'ils ignoraient, c'est que Mme Mazier était parfaitement au courant de leur clandestine intrigue. Bien plus, dans ses ténèbres, elle protégeait leur amour. Evidemment son aide, en dehors de ne point voir, ne pouvait être très efficace. Mais, enfin, elle prenait certaines pré-

cautions pour ne pas effaroucher leurs confidences, comme d'avoir l'air de sommeiller. Les autres riaient en apercevant la tête blanche s'inclinant au-dessus des mains croisées. Elle aussi, mais intérieurement, contente de leur jouer le tour d'être sourde aussi.

Elle ne connaissait pas l'endroit où ils étaient. Mais sa pensée allait loin, loin, dans le temps, vers un autre banc, pas tout semblable, certes, un peu plus long, qui n'empêchait nullement cependant qu'on n'occupât que deux places, et même un peu moins... Sur ce banc, un couple venait s'asseoir. Ce n'étaient pas les mêmes visages, mais toutes les belles tendresses font les yeux pareils et mettent aux lèvres la même caresse des mots. Et les deux couples se mêlaient si bien qu'elle ne savait plus très bien auquel des deux allait son salut attendri.

— J'entends le pas de Germaine, dit Mme Mazier qui faisait bonne garde. Et elle releva la tête, comme si elle s'éveillait.

— Oui, répondirent les jeunes gens avec un accent de regret mal dissimulé. La voici avec son ouvrage.

Ils remarquèrent cependant qu'elle venait plus tard que d'habitude interrompre leur tête-à-tête. Contre leur attente, elle traîna sa chaise jusqu'auprès de sa mère, leur tourna à moitié le dos et, les yeux baissés sur sa broderie, commença de tirer son fil avec une attention excessive.

Nicole accueillit sans reconnaissance cette discrétion. Cette présence gâtait le plaisir des tendresses sur le petit banc. Son dépit se traduisit par un silence boudeur et un air de rigidité digne. Lucien alluma une cigarette et, des lèvres avancées, lança avec indifférence des ronds de fumée dans l'atmosphère calme.

Chaque fois c'était la même contrainte. Ce jour-là, Germaine la sentit plus péniblement. Forte de sa résolution, dans son désir illuminé de se soumettre, elle eut envie de dire:

— Que vous êtes sots de vous tenir ainsi, les mains sur les genoux, un peu gauches, gênés par les bras de votre banc peint en si joli vert d'eau! Rapprochez-vous donc! Je ne verrai rien. Je m'exerce à avoir la vue très basse des mères, angossées de sentir l'amour rôder autour du coeur de leur enfant, et attentives cependant à ne point l'effaroucher. Comme elles ma tendresse me fait avancer, par la pensée, les imprudences dont l'audace vous effraie encore... Je tremble un peu... Mais ne craignez pas de vous aventurer. J'aurai leurs complaisances pour ignorer vos malices destinées à nous dépister et vos petits airs de vous moquer de nous qui ne voyons rien...

Et comme Nicole gardait son entêtement, logé entre deux plis de son front, elle eut le courage de les encourager d'un sourire complice.

— Tu ne veux pas répondre à ma confiance? Tu as tort. Mais, c'est vrai, tu ne peux pas savoir. Tâche de te distraire de tes joies égoïstes et de comprendre... Laisse-moi faire ton bonheur, ou le croire, du moins... Laisse-moi me faire illusion à moi-même, me tromper, endormir ce qui pourrait s'élever en moi de jalousie ou d'envie. Laisse-moi couvrir mes regrets de la douceur du sentiment maternel, celui qui comble le mieux les coeurs... C'est ainsi que je finirai par me réjouir réellement de ce mariage, si désirable pour toi, puisque je l'avais souhaité pour une autre...

Et déjà des scrupules, des pudeurs se

formaient dans sa conscience, qui l'empêchait de se nommer, elle...

Mais la froideur obstinée de sa soeur lui faisait apercevoir la difficulté de sa tâche. Nicole continua de se dérober.

On attendait, pour se mettre à table, Michèle partie dans la campagne, ses livres sous le bras. La journée avait été orageuse, menaçante, et, devant les fenêtres grandes ouvertes, les poitrines aspiraient un air embrasé. On avait retenu Lucien. Il ne se faisait plus prier.

Michèle arriva, essoufflée, les mains chargées de roses.

— Je les ai toutes cueillies en passant. La pluie les aurait perdues.

Elle s'en débarrassa brusquement, sans souci de les abîmer. Ses manières étaient pleines de ces contradictions. On eût dit qu'elle prit à tâche de se démentir. Des franchises, des délicatesses semblaient se dévoiler malgré elle. Mais quelle était la vraie Michèle?

Ses soeurs se hâtèrent de faire les bouquets. Des roses rouges s'ouvraient veloutées, opulentes. Le visage penché de Nicole, au-dessus d'elles, semblait s'éclairer de leur reflet.

— Comme elles t'iraient bien! s'écria Germaine.

Ses doigts, complaisamment, avec tendresse, posèrent les fleurs sur les cheveux, arrangeant la coiffure, la retouchant. La jeune soeur, heureuse, flattée, se laissait parler, car elle sentait bien que sa fraîcheur était éblouissante ainsi. Lucien, troublé, la regardait. Et Germaine s'acharnait à piétiner son coeur.

Michèle aussi regardait. Tout à coup on la vit, d'un geste subit, arracher les roses, et, se retournant vers son aînée, les piquer sur les bandeaux, là où ils se relevaient pour dégager l'oreille.

— Voyez donc si elles ne vont pas encore mieux aux brunes!...

— Tu es folle! s'écria Germaine en se reculant.

— Jamais tu n'as été si jolie qu'en ce moment...

C'était vrai. La flamme qui la consumait l'avait un peu amaigrie, mais mettait à sa chair, et dans ses yeux, un éclat qu'avaient encore les taches pourpres fixées aux tempes.

Par diversion, Germaine entraîna Michèle à l'écart et lui dit:

— J'oubliais de te remettre ce paquet arrivé cet après-midi pour toi.

La jeune fille ouvrit le colis. C'était des livres, toujours.

— Des cours de sténographie? demanda Germaine étonnée. Pour quoi faire? Tu as de nouveaux projets?

— Peut-être...

— Tu n'abandonnes pas tes études? continua-t-elle, méfiante.

— Non, pas tout à fait. Mais je cherche le moyen d'arriver plus vite...

— Arriver à quoi?

— A me tirer d'affaire...

Ce fut dit presque farouchement. Puis elle expliqua:

— Le professorat, c'est parfait, à condition d'avoir des diplômes. Il faut du temps. Une bonne sténo-dactylo, instruite, sachant des langues, trouve vite à se bien placer. C'est l'indépendance...

— Mais comme c'est loin de ce que tu avais rêvé!

— Qu'importe! Quand le but change, il faut modifier son bagage...

— Et ton but, maintenant?

— Débarrasser ta route...

— Michèle!



# Faites bon usage de votre permis

Les permis de la Commission des Liqueurs de Québec vous mettent en mesure de vous procurer une quantité déterminée de boissons. Cette quantité a été établie à la suite d'un inventaire des stocks disponibles et une étude sérieuse des conditions probables de réapprovisionnement futur.

On a fixé un maximum, non pas une moyenne. Il n'est donc pas nécessaire que chaque détenteur d'un permis achète toute la quantité de boisson à laquelle il a droit, excepté en de rares circonstances, car alors il faudrait bientôt établir le rationnement sur une autre base.

Lorsque la Commission des Liqueurs de Québec s'est vue dans l'obligation d'émettre des permis, afin d'assurer une juste répartition des boissons alcooliques, elle a tenu compte du nombre de ses clients réguliers et de la quantité de boisson qu'ils achetaient en moyenne.

Cependant, bon nombre de personnes, en utilisant aujourd'hui tous leurs coupons, achètent plus de boissons qu'avant le rationnement. Il est donc évident que plusieurs font des réserves, que d'autres consomment davantage et que certains détenteurs de permis s'en servent au bénéfice de leurs amis.

Les effets de ces pratiques déloyales commencent à se faire sentir. Il en est résulté une rareté, qui ne se serait pas produite si tous s'étaient conformés aux règlements, et dont souffrent un grand nombre de personnes. Les particuliers qui achètent les boissons pour les revendre ont créé un véritable "marché noir".

Ces contraventions ne sont pas très répandues, mais à moins qu'on y mette fin, il est inévitable que l'ensemble des citoyens doive subir les conséquences des abus de quelques-uns.

Que chacun se montre loyal et équitable envers ses concitoyens et il sera possible d'améliorer la situation et de prévenir un rationnement plus rigoureux des boissons alcooliques.

Que l'on veuille donc suivre ces quelques conseils:

- 1 — Éviter, autant que possible, d'acheter toute la boisson à laquelle le permis donne droit.
- 2 — Ne prêter à personne son carnet, qui n'est pas transférable.
- 3 — Ne pas acheter de boissons pour autrui. Chacun a son propre permis, ou il peut s'en procurer un.

VEUILLEZ CONSOMMER MOINS

Publiée par

COMMISSION DES LIQUEURS DE QUÉBEC

L.C.T.F.

FAITES CECI CONTRE LA

# BRONCHITE

LA TOUX • L'IRRITATION • LA CONGESTION

Soulagez les souffrances que cause la bronchite, par ce moyen à double action—par cette médication qui a fait ses preuves, et qui

AGIT IMMÉDIATEMENT POUR SOULAGER

**PÉNÈTRE**

profondément dans les bronches, grâce à ses vapeurs médicamenteuses adoucissantes.

**STIMULE**

la surface de la poitrine et du dos, comme un cataplasme réchauffant bienfaisant.



ET AGIT PENDANT DES HEURES—AU SIÈGE MÊME DU MAL!

Pour retirer tous les avantages de cette double action **PÉNÉTRANTE-STIMULANTE**, frictionnez simplement, au coucher, la gorge, la poitrine et le dos, avec du Vicks VapoRub. **Instantanément**, le VapoRub se met à l'oeuvre—de 2 façons à la fois, comme indiqué ci-dessus—pour apaiser la toux bronchique, dissiper la congestion, soulager l'irritation des muscles, et hâter la venue d'un sommeil reposant et réparateur. Souvent, au réveil, le pire des souffrances a disparu. Aussi, ne

courrez pas de risques avec des remèdes inconnus—soulagez les souffrances que cause la bronchite, ce soir, avec du VapoRub, le remède à double action, qui a fait ses preuves.

**POUR VOUS SOULAGER PLUS COMPLÈTEMENT**—Faites fondre une cuillerée de VapoRub dans un bol d'eau bouillante. Respirez les vapeurs médicamenteuses qui se dégagent. Sentez comme elles apaisent l'irritation énervante des bronches!

Les deux soeurs échangeaient un de ces regards qui vont au fond des âmes. Mais le crépuscule tombait entre elles. Des pensées leur restèrent invisibles.

Dans la soirée, l'orage devint plus menaçant. Des éclairs lointains s'allumaient, encore sans bruit, sur la crête des montagnes. Germaine, éternée, était remontée dans sa chambre. Sous sa fenêtre, elle apercevait, allongée sur le gravier, la lueur de la lampe allumée dans la salle à manger. Sans doute Michèle, les coudes appuyés sur la table desservie, se plongeait déjà dans l'étude du livre nouveau. Quelle étrange fille, et toujours mystérieuse!

Du groupe assis au bord de la terrasse, à peine distinct, une voix monta jusqu'à elle. C'était Nicole qui disait:

—Maman, je vais reconduire Lucien jusqu'au château.

—Va... va... mon enfant... J'attendrai bien... Il fait si doux!...

A la vérité, l'atmosphère gardait une chaleur de fournaise. Mais, pour Mme Mazier, tout prenait, depuis un temps, une douceur d'idylle.

Germaine a entendu passer les jeunes gens et suivi le bruit déclinant de leurs pas. Pourquoi ce pressentiment soudain qu'ils se sont arrêtés un peu plus loin, presque à l'angle de la maison, à l'entrée du petit bois? La nuit est obscure. Des nuages lourds et immobiles ferment le ciel, retenant l'averse, descendant toujours. L'espace se rétrécit. La nature sans haleine attend la menace suspendue et redoutable. Ses regards scrutent les fantômes des arbres avancés au bord de l'allée. Rien ne paraît que des silhouettes confuses, les fumées épaisses des contours... Elle écoute. Quelques bruits rares arrivent de loin, mais sans sonorité, alourdis, rabattus à terre par cette pesée des nuées...

Quelle complicité offre cette obscurité opaque, lourde aux épaules, comme un manteau propre à abriter et resserrer les étreintes! Germaine s'est sentie prise, enveloppée à son tour. Des espaces invisibles monte un souffle chaud, pareil à celui d'un chuchotement proche. Toute son âme lui échappe, défaille, mêlée par surprise à celles qui, à quelques pas, se sont jointes et se donnent ardemment, Hélas! Elle sait bien que ce n'est pas pour elle que Lucien est là, qu'elle n'est même pas dans sa pensée et que, elle absente, le soir aurait encore cette langueur épuisante. Mais la réalité s'est abolie. Tout s'anéantit autour d'elle. Au-dessus de la barre d'appui, à laquelle les mains se retiennent crispées, elle se penche, se penche, pour pénétrer, se fondre dans cette nuit, où elle achève de jeter les secrets de son pauvre coeur meurtri...

Mme Mazier, oubliée, est rentrée à pas tâtonnants. Puis Nicole, sous les fenêtres, est repassée.

Et voilà que dans ce coeur épuisé, le chagrin, maintenant, commence d'entrer, ignoré d'abord, élargissant la fissure pour l'emplir à pleins bords! Oh! l'immense désespoir, muet, contenu, si profond!

Quittant la croisée, Germaine a gagné son lit, où elle reste renversée, les yeux grands ouverts pour ne pas voir en elle, dans la peur de souffrir davantage. Que va-t-elle faire? Certainement la fièvre l'hallucine un peu. Car des solutions invraisemblables passent et repassent indéfiniment. Tantôt les choses, conciliantes, s'arrangent d'elles-mêmes, distribuant à chacun sa part de bonheur. Et puis les obstacles surgissent, infranchissables, grandis à la mesure des images de délire, qui l'emprisonnent et se resserrant à l'étouffer.

L'aube, déjà? Combien de temps est-elle donc restée là, dans ce demi-rêve? D'un bond elle est à la fenêtre. Une pâleur monte et détache la frange des sapins sur l'horizon. Mais c'est une aube triste, sans couleur. Un vent frais s'est élevé. L'orage a sans doute éclaté quelque part, loin, déchainant la masse profonde des nuages qui, maintenant, commencent à bouger dans le ciel, à lentement démarquer. Et Germaine soulève sa poitrine d'un grand soupir, dans l'espoir que ce vent, qui emporte tous les parfums accumulés près du sol par une journée torride et une nuit sans souffle, va aussi balayer sa fièvre.

Alors que la maison s'éveille, elle descend à pas de loup l'escalier et se glisse dehors. Un manteau l'enveloppe, car il va pleuvoir.

D'un pas pressé, elle gagne la porte du parc. La voici dans la campagne, enfin! N'avoir pas à répondre aux inquiétudes de ceux qui auront observé son visage défilé par l'insomnie! Courir en pleine solitude, rompre ses nerfs!

Un coup de vent la frappe au visage. Car le raidillon pierreux débouche sur le plateau. La bonne sensation que cet air rude qui fouette le sang et bouscule le désordre des pensées! A ses pieds, le sol décline doucement, puis soudain il s'affaisse, s'effondre dans l'abîme, avec des ressauts où des sapins maigres ont l'air en détresse. Jusqu'à l'horizon, à perte de vue, c'est alors une suite de soulèvements et de couloir, taillés dans la pierre, des échappées obstruées par des murailles, une étendue travaillée comme par un outil gigantesque et imparfait, procédant à grands coups et par pesées aveugles. Puis il a laissé là son oeuvre inachevée, avec des essais de sillons, de vallées simplement défoncées, et de pentes meurtries, crevassées, sans parure. Le temps a fait ce qu'il a pu pour couvrir cette ébauche brutale. Ça et là, un bois couronne une crête, s'abrite au flanc d'un ravin. Mais l'oeuvre primitive semble se défendre et la toison touffue s'use au long des temps, déchirée par endroits, rongée sur ses bords par les jachères arides.

Au ciel, le même chaos tourmenté, mais se mouvant dans la galopée des nuages. Ils fuient noirs, rapides, gonflés de tempête, se distancent, s'écroulent, dans l'immense silence d'une lutte qui ne finit que là-bas sur l'horizon, où ils s'attendent, rassemblés, prêts à une bataille plus géante dans les espaces qu'on ne voit pas...

Et là, tout près, des arbres, craquant sous la rafale, les branches en démence, jettent à la tourmente l'or de leur feuillage d'automne. On dirait que, eux aussi, ils sont gagnés par la rage agressive et qu'ils se ruent pour s'étreindre en de frémissements corps à corps...

Germaine croyait trouver dans la solitude de la montagne une leçon de sérénité, et elle tombait en pleine révolte des choses. La nature, à certaines heures, donne de ces enseignements de violence qui forcent à la franchise et font honte à nos détours. Que tous les problèmes sentimentaux se rapetissent devant l'ampleur de cette lutte universelle! Pourquoi se paralyser de tant de scrupules Est-ce que ce n'était pas le droit de chacun de se frayer son chemin? N'était-ce pas une duperie que de se sacrifier, par pitié pour les autres, et peut-être par orgueil vis-à-vis de soi-même?

Si "VOUS" êtes la "Belle" de quelqu'un...

les Vitamines B peuvent vous être très utiles!

● Ce fiancé—ou ce mari—qui a votre photo pendue—Lui paraîtrez-vous bien quand il reviendra? Votre charme, votre prestance, votre beauté et votre bonne humeur dépendent largement de votre santé. Et votre programme de santé devrait comprendre des vitamines B. Vu que beaucoup de régimes alimentaires fournissent peu de ces vitamines B, prenez, pendant quelque temps, des Comprimés ONE-A-DAY contenant des facteurs de la Vitamine B. Ceux-ci vous aideront à améliorer votre système nerveux, votre digestion et votre appétit—à augmenter votre énergie—à mieux assimiler vos aliments—et à avoir une meilleure santé. Vous prenez seulement un comprimé par jour. Agréables au goût—peu coûteux. 30 comprimés \$1.35—90 comprimés \$3.25.

Comprimés ONE-A-DAY contenant des facteurs de la Vitamine B

Essayez London House — le sommet de la qualité

London House COFFEE

Silver Banner

MOULU POUR USAGE ORDINAIRE ET SILEX

Et puis, à quoi aboutissaient donc ses grands efforts? Au mariage de Nicole et de Lucien, deux êtres faibles et légers, que la réalité de la vie aurait vite fait de réveiller de leurs rêveries; à son propre mariage avec un homme qu'elle ne pouvait joindre — l'expérience était faite — et qu'il n'était pas assurée de rendre heureux; à éloigner d'elle Michèle, plus distante que jamais, et plus fermée? Restait sa mère. Mais n'eût-il pas été possible d'entretenir chez elle des illusions de sécurité, en s'imposant plus de privations? Le beau résultat! Valait-il la peine qu'elle s'offrit en otage et qu'elle continuât de payer, toute la vie?...

Elle redescendit par le sentier, apaisée, sous la pluie serrée qui commençait à tomber. Sa décision était prise. Elle reprenait sa liberté. Que d'espoirs allaient être brisés! Bah! Sa soeur souffrirait si peu! Pouvait-il y avoir quelque chose de profond dans cette âme instable? Quant à Lucien, elle le reprendrait avec le temps. Cela lui serait facile. S'il s'était éloigné d'elle, c'est bien qu'elle l'avait voulu. Elle se rappela son accueil. On se serait découragé à moins. Le point pénible, c'était la rupture avec M. Ducros. Les fiançailles ne sont cependant qu'une épreuve. Celle-ci avait été loyalement tentée et avait abouti à un échec. A quoi bon prolonger?

Sitôt rentrée, Germaine monta chez elle, écrivit à Mme Clémencin pour lui demander quels étaient ses projets pour l'hiver. Elle laissait entendre qu'il pouvait y avoir du nouveau pour elle. C'était l'heure du courrier. Elle courut à la grille pour guetter le facteur, de peur qu'il ne s'arrêtât pas au château. Elle lui remit son enveloppe, et le vit s'éloigner avec soulagement.

X

Il plut toute la journée. Les nuages venant de l'horizon couraient très bas et jetaient, en passant, sur les vitres des averses cinglantes. La campagne ruisselait. Avidé de solitude, Germaine était restée dans sa chambre où elle goûtait le bien-être d'assister, à l'abri, derrière sa fenêtre, à ce déluge. D'en bas montaient les voix de la famille réunie.

Soudain, au tournant de l'allée, une forme apparut, penchée, arc-boutée, comme prête à plonger dans l'ouragan. Elle avançait de quelques pas, puis hésitait, ébranlée par le vent. Quoi? c'était-là, sous le waterproof, inondé, le chapeau mou collé sur les yeux, le solennel M. Ducros? Arrivé devant la porte, il s'ébroua, tapant des pieds dans les mares du perron.

Cet aspect lamentable du savant la fit sourire. Au fait, elle n'avait guère pensé à lui durant cette dernière crise. Elle s'aperçut que, depuis une huitaine, elle n'était pas montée au château.

Les exclamations de l'accueil se mêlèrent en bas, au bruit des chaises remuées. Des "oh" et des "ah!" de surprise, de confusion, traversèrent le plancher. Et puis ce fut le murmure en sourdine des conversations établies. Un pas se dégagea bientôt, gagna l'escalier. Et Nicole entra.

— M. Ducros est là... Tu viens?  
 — Impossible, ma chérie, j'ai la migraine...  
 — Tu ne veux pas descendre?  
 Ses yeux s'agrandirent de stupeur. Elle continua, emportée:  
 — Tu n'as pas vu le temps qu'il fait?  
 — Il pleut, je crois... C'est ennuyeux pour les foins...

Ce ton de plaisanterie exaspéra la jeune soeur.

— Sais-tu que M. Ducros peut s'apercevoir, comme nous tous, de ta froideur à son égard?

— Ça, c'est une affaire entre lui et moi.

Cela fut si net, si tranchant, que Nicole en fut décontenancée. La voix eut une hésitation pour dire:

— Tu ne songes tout de même pas à rompre?

Et, comme aucune réponse ne venait, elle continua, plus angoissée maintenant qu'irritée:

— Mais pourquoi?... pourquoi?...

— Ne me demande rien... Je ne sais pas encore. J'ai besoin de paix, de réflexion... Laisse-moi, veux-tu?...

Quand Nicole fut redescendue. le murmure des voix reprit, mais lent, coupé, assourdi par une gêne. L'entretien traîna, lourd, bien que tout le monde s'y fût attelé. Puis la forme reparut sous l'averse, mais poussée aux épaules, cette fois, reconduite, comme par une main rude, jusqu'à la haie.

Le dîner fut contraint. Germaine était descendue. Personne n'était dupe de l'indisposition. On l'observait, sans risquer aucune allusion. Lucien, invité ce soir-là, regrettait d'être resté. Et le silence était



Pourquoi pas ceci pour son cadeau de Noël.



(Une bourse T. Eaton)

rempli des petites plaintes inexprimées qui s'échappaient des gestes de Mme Mazier, de ses soupirs, de ses yeux agités et sans regard.

De tout ce malaise se dégageait une hostilité générale à l'égard de Germaine. Comment s'en fût-elle étonnée? Dans le refuge si miraculeusement ouvert par son mariage à leurs détresses, elle trouvait déjà des égoïsmes confortablement installés. Et voilà qu'elle s'avisait de le faire sauter! Alors tous les petits intérêts abrités là, les habitudes, les espoirs déjà confiants, subitement alertés, se mettaient en garde, unis, bien résolus à se défendre. Hélas! oui, son oeuvre était mieux cimentée qu'elle ne croyait et ne s'écroulerait pas en un jour...

Le lendemain, ces mêmes inquiétudes soupçonneuses la guettaient. Lucien était venu aux nouvelles.

— Cette migraine?

A peine eut-elle l'air de se souvenir. Son sourire détaché fortifia toutes les craintes. Les visages s'allongèrent. La situation s'aggravait.

Suivant un plan concerté dans des conciliabules à voix basse, durant l'heure qui suivit, Mme Mazier profita du moment de la lecture sous le tulipier pour tenter de reconnaître les intentions de sa fille. Par excès de prudence elle prit par les chemins les plus couverts:

— La nature commence à sentir l'autonne, fit-elle avec un soupir chargé de regrets, et j'ai entendu glisser les premières feuilles mortes...

— Ce qui veut dire que tu songes avec tristesse au retour à Paris, répondit Germaine, prête à brûler les étapes.

— Nous en sommes loin encore...

— Qui sait?

— Que veux-tu faire entendre, mon enfant?

Les mains pâles s'étaient soulevées pour retomber inertes, on eût dit un coup d'aile de bête blessée.

Germaine eût pitié:

— Laisse-moi agir. Crois-tu donc que je te laisserai revenir à la misère d'autrefois? J'ai des plans...

Elle ménageait une perspective où pussent s'engager les visions intérieures de l'aveugle.

Oh! les silences qui l'accueillirent ce jour-là, silences d'attente, silences hostiles, silence d'indifférence simulée. Ce fut presque un soulagement quand Germaine demanda à Lucien:

— Tu retournes au château? Veux-tu que je t'accompagne quelques pas?

Il ne fit de doute pour personne qu'on allait enfin sortir de cette angoissante incertitude.

Elle partit, le pas leste, décidé. Puis, sitôt la haie franchie:

— Tu n'es pas si pressé... Faisons-nous le grand tour?

Méfiant, il eut une hésitation. Mais déjà elle avait pris l'allée qui descend, le regardant de côté avec un sourire où glissait un peu de malice. Qu'il faisait bon d'aller de l'avant, allégée, dans un monde où rien ne lui était plus fermé!

— Tu ne marches plus assez, dit-elle quand Lucien se retrouva à son côté. Méfie-toi de la rouille des hommes d'étude. Est-ce que tu n'engrasses pas un peu, déjà?

Elle l'enveloppa de son regard chaud et clair, où brûlait encore la flamme de sa fièvre. Sans chercher à le séduire, elle revenait à ses allures, à ses libertés d'autrefois, obéissant à la poussée de sa jeunesse délivrée.

Mais dans le même instant, elle s'étonna de le trouver changé. Pourtant elle le voyait chaque jour; c'était comme si ses yeux le découvraient soudain, après une absence. N'avait-il pas un peu épaissi, en effet? A le considérer plus attentivement, son beau profil de blond lui parut pauvre de caractère. La fréquentation de M. Ducros avait-elle développé, à son insu, le goût de la personnalité? Par un retour sur elle-même, elle s'inquiéta de ce qu'elle était devenue. Avec une netteté de vision dont elle n'atténua pas la cruauté, les dernières images reçues de son miroir lui réapparurent. Elle revit tous les signes de fatigue, de tortures morales, observées alors, qui creusaient les yeux, plissaient le bord des lèvres, menaçaient déjà sa maturité. Une déception s'appesantit sur sa joie. Non, décidément, ils n'étaient plus ces mêmes êtres qui, il y a six mois à peine, dans un matin rose, longeaient les Tuileries, le coeur étouffant du printemps qui les pénétrait. Trop de choses avaient passé entre eux, étrangères, presque ennemies...

Le mieux était de revenir en arrière et elle commença, comme tous ceux qui se raccrochent aux souvenirs:

— Tu te rappelles?... Lorsque tu passais tes soirées au quai, au retour de ta salle de gymnastique?... Car tu t'entraînais,

# Sunbeam SHAVEMASTER



Après la victoire il sera fabriqué et garanti par la FLEXIBLE SHAFT CO. LIMITED Manufacture et bureau: TORONTO, CANADA



Même qualité supérieure DEPUIS 70 ANS

Quand il s'agit de coupures, égratignures, contusions, etc., vous ne fiez pas à un remède inconnu. Vous employez la Gelée de Pétrôle 'Vaseline' qui a fait ses preuves. Trois générations de mères canadiennes l'ont employée. La Gelée 'Vaseline' est scientifiquement préparée et purifiée. Recherchez toujours la marque 'Vaseline' sur le pot ou le tube.

Faite par Chasebrough Manufacturing Co., Con's'd

# Vaseline

MARQUE DÉPOSÉE  
GELÉE DE PÉTRÔLE



## Plus de gronderie au sujet du LAIT

Mères ne grondez pas vos enfants parce qu'ils répugnent à boire du lait. Faites-leur des cossetardes-présure soit avec de la **POUDRE-PRESURE "JUNKET"** (six saveurs), soit avec des **TABLETTES-PRESURE "JUNKET"** (aromatisez au goût). Ces desserts délicieux seront appréciés de toute la famille. Et tellement faciles à préparer! Pas de cuisson, vu qu'ils ne contiennent ni oeufs ni gélatine. Brassez simplement dans du lait tiède.

### LA COSSETARDE-PRESURE EST UN ALIMENT TRÈS NUTRITIF

Demandez par lettre le  
Livres de Recettes GRATUIT à  
"THE 'JUNKET' FOLKS"  
Toronto, Can.



Chez  
votre  
épicer

### PILULES MATERNELLES



**CESSEZ GRATTER** Soulage vite la  
de vous Démangeaison  
Pour soulager promptement  
la démangeaison causée par  
les boutons, eczéma, pied d'athlète, gales, et autres  
affections cutanées provenant de causes externes,  
appliquez la Prescription liquide, rafraîchissante,  
antiseptique D.D.D. Non grasseuse, non tachante.  
Calmes l'irritation et fait cesser promptement la  
démangeaison même la plus intense. Une bouteille  
d'emballage de 35c vous conviendra, ou argent remis.  
Demandez aujourd'hui même à votre pharmacien  
la PRESCRIPTION D.D.D. 36P

### CESSEZ GRATTER

Soulage vite la  
de vous Démangeaison  
Pour soulager promptement  
la démangeaison causée par  
les boutons, eczéma, pied d'athlète, gales, et autres  
affections cutanées provenant de causes externes,  
appliquez la Prescription liquide, rafraîchissante,  
antiseptique D.D.D. Non grasseuse, non tachante.  
Calmes l'irritation et fait cesser promptement la  
démangeaison même la plus intense. Une bouteille  
d'emballage de 35c vous conviendra, ou argent remis.  
Demandez aujourd'hui même à votre pharmacien  
la PRESCRIPTION D.D.D. 36P

alors... Toutes les trois, plantées devant toi, nous répétions les exercices rythmiques que tu nous montrais... "Respirez bien... effacez les épaules"... Nous étions tous fervents alors de cette méthode suédoise. Michèle se donnait-elle assez de mal, tu te souviens?

— Et toi, continua-t-il, remué par ce souvenir, impeccable, harmonieuse, comme si une musique eût soutenu tes mouvements. Une statue animée...

Cet hommage n'eut pas le temps de la toucher. La jeune soeur s'était dressée soudain dans leur mémoire, fine, souple, abandonnant la gymnastique lente pour mimer la danse des ballerines, la robe relevée sur des jambes qui se moquaient de tout, gamine et délicieuse...

Ils s'arrêtèrent. Ils n'étaient plus seuls. Germaine secoua sa tête:

— Ton dictionnaire touche-t-il à sa fin? Il faut maintenant te lancer seul. J'espère que tu as triomphé de ta défiance.

Sa voix dévia, mal assurée. Depuis un moment, les mots semblaient prendre une forme insidieuse, déloyale, comme s'ils portaient en eux la trahison. Pourquoi cela? Sa fierté la redressa, et, pressant le pas, elle entra dans le petit bois.

L'ouragan avait cessé le matin, mais le ciel traînait encore des odeurs de pluie. Sous les feuillages l'air était moite, pénétré de cette vapeur fade qui monte des moisissures mouillées. Des gouttes d'eau tombaient encore des feuilles immobiles et lourdes. Ils marchaient silencieux. Leurs pas collaient à la terre détrempée. Leurs pensées ne se rejoignaient pas. Que l'endroit était mal choisi pour renouer le fil du passé! Car c'était cela aujourd'hui qui l'opprimait, cette mélancolie d'un jour d'automne. Se pouvait-il que quelques mois eussent suffi à perdre les chemins qui les menaient l'un vers l'autre!

Elle se tourna vers Lucien cette fois comme pour lui demander un secours. Lui non plus il n'échappait pas à l'émotion que soulevait cette remontée des souvenirs. Il retrouvait la Germaine d'autrefois, confiante, un peu supérieure, et soudain il sentit qu'elle touchait l'ancienne blessure. La douleur restait dans la chair, mais lointaine, bien enfermée. Pouvaient-elles renaître? Ils continuèrent d'aller, réveillant des émotions anciennes. Mais il leur semblait qu'ils tiraient les jours morts, et leur effort les décevait.

Oh! sortir de ce bois, où un goût d'amertume restait aux lèvres, où les mots s'attachaient au coeur! Elle n'eut plus qu'une idée, s'enfuir, ne pas laisser, dans cette entrevue manquée, fondre l'allégresse retrouvée, et, brusquement, elle quitta Lucien...

A peine dépassait-elle les derniers arbres du bois que, devant elle, surgit M. Ducros.

— Je vous ai aperçue. J'avais espéré un moment que vous monteriez jusqu'au château...

Cette rencontre souleva la révolte sourde qu'avaient préparée les malaises, les déceptions, toutes ces brisures où s'était émiettée sa confiance.

Sans remarquer l'hostilité de son silence, il continua:

— Chaque jour, je vous attendais. Mais je vous sens si changée. Que vous ai-je donc fait?

— Oh! rien...

Il avait déchainé sa colère. Elle le cinglait de son ironie. Mais M. Ducros n'écoutait, lui aussi, que sa plainte intérieure.

— J'étais si confiant dans votre promesse...

— Ai-je bien tout ce qu'il faut pour faire votre bonheur?

— En doutez-vous?

— Etes-vous aussi sûr de faire le mien?

— Le vôtre?

Il parut étonné. Ce fut tout à coup comme si une allée s'ouvrait là, devant lui. Il regardait de ce côté, y découvrant des choses, mal distinctes dans le soir tombant, inaccoutumées...

— Il est tard, je dois rentrer, coupa Germaine, pressée d'être seule.

— Déjà... Je vous reverrai demain? Si, il le faut... Dans la bibliothèque... Venez...

Elle hésita, puis se décidant, pour en finir:

— Soit. Cela vaut mieux, en effet... A demain...

## XI

— Quelle mauvaise journée devant moi! pensa Germaine en s'éveillant, après un sommeil agité. Tout était contre elle. Que de liens il lui fallait dénouer pour reprendre sa liberté!

Vite prête, sachant que M. Ducros était matinal, et décidée à se débarrasser



(Remarques argentées Henry Morgan)

de cette explication pénible et inévitable, elle se dirigea vers le château. Elle y trouva le facteur. "Pas de lettre pour moi?" demanda-t-elle par instinctive curiosité. Il y en avait une. L'écriture de Mme Clémence! Pourtant ce ne pouvait être déjà sa réponse...

Elle était à l'un des angles du château, sur la terrasse. Elle se le rappellerait toujours. Le facteur et la femme de chambre l'observaient. L'enveloppe entre les doigts, elle hésitait à l'ouvrir, tourmentée par un pressentiment. Puis vivement elle se décida.

Ma chère enfant,

Je me hâte de vous envoyer une nouvelle qui, je connais votre coeur, vous fera plaisir. Blanche se marie. Vous avez partagé assez intimement notre vie pour qu'il vous soit bien dû d'être informée la première de ce bonheur. C'est d'hier que la chose est résolue, après avoir été menée rondement. Il y a un mois, nous ne connaissions ni les uns ni les autres ce jeune homme. Blanche suit vos traces. Après mon fils, j'ai la chance, dans la même année, de marier mes deux filles. Je leur souhaite un bonheur égal...

La lettre continuait. Mais Germaine ne lisait plus. Dès les premiers mots,

cette écriture régulière et sage avait épuisé sa force de cruauté. Blanche se maria! Le papier tremblait entre ses doigts. Ses regards passaient au-dessus et fixaient sur la côte en face, dans le bleu du matin, une petite tache claire qui était une maison, serrée entre les ombres noires des sapins. Des détails très nets la frappaient. Et cependant toute sa pensée assistait à l'écroulement qui était en elle.

Blanche se maria! Cela voulait dire: que ferions-nous de vous maintenant? Votre rôle est terminé... Allez frapper à d'autres portes si le coeur vous dit de reprendre votre pauvre servage. Elle-même s'était déjà fermé celle du cours en envoyant sa démission d'institutrice. Que lui restait-il? Quelques leçons mal rétribuées, disséminées dans ce grand Paris. Comment supporter toutes les charges retrouvées, alourdies du poids des déceptions que chacun lui apporterait?

Une panique s'empara d'elle. Fuir, n'importe où... Etre seule... Entraîner son malheur pour quelque part l'approfondir, laisser aller les larmes, se ressaisir peut-être, mais être seule...

Elle fit quelques pas, se retenant de courir. Alors la femme de chambre, qui n'avait cessé de l'observer, voyant la lecture terminée, s'avança, prête à l'introduire.

Quel prétexte trouver pour l'éloigner? Et puis, à quoi bon? Dans sa pensée repassèrent toutes les heures de lutte avec elle-même, d'hésitations, d'angoisse, avant de décider de sa vie. Recommencer cette épreuve? Retourner indéfiniment le problème pour aboutir à ces deux solutions inévitables: sacrifier elle ou eux! Et ne faudrait-il pas forcément en venir à cette entrevue avec M. Ducros, reprendre le chemin de cette terrasse, franchir cette porte, forte peut-être d'une résolution, mais assaillie encore au dernier moment de scrupules, de peurs, de vertige devant l'irrévocable. Alors mieux valait tout de suite s'abandonner au courant...

Lentement elle avait replié la lettre. Résignée, l'âme lourde, elle gagna le vestibule vide et froid où jamais n'entraît l'été. En haut de l'escalier de pierre, avant que la femme de chambre qui la précédait n'eût frappé, la porte s'ouvrit.

— Que je vous remercie d'être venue!

Les deux mains tendues, avec un empressement inquiet, M. Ducros attirait Germaine vers un fauteuil placé devant le bureau.

— Si vous saviez comme je suis heureux de vous voir là... Ne parlez pas trop vite... Je ne veux pas savoir encore ce que vous allez me dire... Laissez-moi d'abord m'expliquer...

Une vivacité juvénile l'agitait. Il s'était assis au bureau. Ses doigts nerveusement avaient écarté les papiers, faisant place nette devant lui. Les gestes obéissaient à son instinct d'ordre, à son goût de la clarté. Le grand jour cru tombant des hautes fenêtres éclairait son front sans ride où se classaient sans effort les idées. Cependant il hésita un moment et ses regards cherchèrent un début sur le buvard posé devant lui.

Germaine, enfoncée dans son fauteuil, sans volonté et sans pensée, l'observait et s'étonnait de cette gêne bien insolite.

— J'ai beaucoup réfléchi depuis hier, commença-t-il avec gravité. Les quelques mots que vous avez prononcés m'ont fait découvrir bien des choses... Et je ne sais comment vous les exprimer... Vous allez vous moquer de moi...

Et sa voix faiblit, timide, honteuse, pour dire:

# MAIGREUR

## RESULTAT DE LA DENUTRITION

Si vous avez maigri, prenez immédiatement de l'Elixir Tonique du Dr. Montier. Cet infailible reconstituant du sang et du système nerveux vous rendra votre poids normal en agissant directement sur la cause même du mal.

CHEZ VOTRE PHARMACIEN POUR HOMMES, FEMMES ET ENFANTS

**Elixir Tonique DU DR. Montier**

Distributeurs: D. WATSON & CO., 286 St-Paul Ouest, Montréal.



## SOULAGEZ-VOUS

### VITE DES RHUMES DE CERVEAU



• Vaut-il la peine que vous dépensiez 30 sous pour vous soulager des rhumes de cerveau continus — pour obtenir le soulagement presque immédiat de l'enchevêtrement qui vous force à respirer par la bouche, gâche votre sommeil... et vous prive du goût, de l'odorat et de la respiration normale?

Essayez le Mentholatum aujourd'hui. Des millions de gens en emploient. C'est un des médicaments pour usage externe qui soulagent le plus vite les rhumes de cerveau et le catarrhe nasal. Il vous débloquent le nez... calmera votre rhume de cerveau... sinon l'on vous renboursera.

TUBE OU POT 30¢

**MENTHOLATUM**  
réconforte tous les jours

## Bouffées de chaleur

malaises ou étourdissements soulagés avec

**LAMBLY**  
POUDRE CONTRE LE MAL DE TÊTE

Pour hommes d'affaires A MONTREAL, C'est

**Windsor**

J.-Aldéric Raymond, Président.

## Mal au coeur? en train

Les nausées, les étourdissements, le mal de coeur peuvent être empêchés ou soulagés par



**Mothersill's**  
contre le mal de mer

— J'ai très peur...  
Peur? Lui? N'était-ce pas plutôt un préambule habile, une précaution oratoire pour aborder un sujet qui ne lui était pas familier?

— Depuis quelque temps, reprit-il, je voyais bien que vous m'évitiez, et je vous avoue que je ne comprenais pas. Je croyais n'avoir pas changé à votre égard et je cherchais en vain la raison qui avait pu modifier votre attitude.

Cette ingénuité à découvrir son assurance, fit sourire Germaine. Il s'en aperçut:

— Ne souriez pas... J'ai bien payé ma confiance... Comment ai-je pu trouver si naturel le don inespéré que vous me faisiez de vous-même? C'était stupide... Il fallait vous conquérir, et puis vous garder... La vie, le bonheur, c'est un effort perpétuel, et il est étrange que j'aie oublié cette loi fondamentale quand s'est présentée ma plus grande et plus belle chance... J'ai trouvé cela tout simple que vous entriez dans mon existence avec votre jeunesse, votre beauté, les mains pleines de présents... Leur prix ne m'échappait pas... Je vous aimais, mais sans tourment, m'imaginant qu'il en serait toujours ainsi, que nos destinées étaient fixées et qu'elles ne pouvaient l'être mieux... C'était du bonheur acquis...

Il avait croisé les mains, et, le corps un peu penché, il semblait analyser un cas anormal, imprévu, qui heurtait ses habitudes de logique.

— Je vous aimais et je vous négligeais... Cependant ne croyez pas que je ne pensais pas à vous. Non... J'avais l'air de n'avoir rien abandonné de mes goûts de solitude, de retraite, de travail. Vous étiez là, pourtant... surtout depuis le jour où vous étiez venue, et que vous vous étiez assise dans ce même fauteuil. Elle m'avait d'abord étonné, votre présence, irrité même pour être franc, car votre image s'imposait trop à mon attention pour n'être pas un peu gênante. Et puis, à force de la voir là, installée et muette, elle m'était devenue habituelle et très douce...

Germaine eut un hochement de tête sceptique. Il continua avec plus de force:

— Mesurez le chemin que vous m'avez fait parcourir déjà... Songez à ce que j'étais et à la figure d'amoureux si piteuse encore avec laquelle j'apparais aujourd'hui...

— Vous me touchez beaucoup...

— Il faut être indulgente à ce compagnon novice qui n'avait jamais fait de voyage sentimental et qui n'a su ni bien comprendre, ni exprimer les surprises et les joies éprouvées sur la route.

— Il ne fallait pas tant de mots...

— Dès le début, je suis mal parti et je continue à aller tout de travers... Je sens que les paroles que je prononce ne sont pas celles que vous attendez et je serais plus éloquent en me taisant. Vous voyez que j'ai le coeur maladroit...

Était-il sincère? Ou s'amusait-il encore, par habitude, à habiller une idée, à dessiner autour d'elle des phrases?

— Hier, continuait-il, sans surprendre l'interrogation de la jeune fille, vous m'avez parlé de votre bonheur... J'y ai beaucoup pensé depuis... Votre bonheur!... Quel problème! Et quelle oeuvre à aborder! On a la réputation d'un érudit, on croit savoir... Et un mot vous jette dans un monde inconnu... Là, il y a tout à apprendre... Guidez-moi, voulez-vous?

— Même s'il fallait déranger votre vie?  
— Ce que je n'ai pas su faire pour vous. Elle est si pleine de vieilles et encombrantes habitudes! Il faut qu'une femme, avec énergie et autorité, y fasse le ménage, bouscule tout...

— Vous ne seriez pas furieux?  
— Pour la première fois je réfléchis que non... Que de choses j'aurai découvertes depuis hier!...

Son bonheur! L'éblouissement d'un mot! Par les grandes fenêtres, le regard de Germaine s'est échappé et court au-devant du mirage. Est-il là, abrité sous quelque ombre de la vallée, prêt à se lever au hasard d'une rencontre où deux coeurs se retrouvent? Et alors comment ne pas garder sa liberté, attendre l'imprévu, espérer jusqu'à l'improbable, se réserver toutes les possibilités?... Est-il à jamais resté sur les routes du passé que jalonnent des souvenirs? Ou, lasse de l'aventure, faut-il revenir à cette pièce où l'étude a tout ordonné, près de cet homme discipliné, étonné lui-même de s'émouvoir, et c'est la vie fixée, sage, humble, la sécurité pour elle... pour les autres?

Elle s'était levée.  
— Comment, vous partez? demanda-t-il la gorge serrée.

— Si je vous disais aujourd'hui: "Nous nous sommes trompés. Prolonger l'expérience ne servirait qu'à accroître entre nous un malentendu. Il vaut mieux nous quitter." Répondez-moi franchement. En souffriez-vous?

Il se recueillit un moment, sondant son coeur plus avant qu'il ne l'avait jamais fait. Puis il répondit gravement, venant de découvrir la profondeur insoupçonnée de son sentiment:

— Ne m'abandonnez pas...  
Et, comme elle ne répondait pas, il demanda avec l'angoisse de la perdre:  
— Vous reviendrez?  
Elle lui tendit la main.  
— Je vous le promets.

Misérable, plus perdue que jamais, elle s'est enfuie, pressée de gagner, par l'allée circulaire, une sortie peu utilisée du parc. De là un sentier court à travers prés, pour retrouver, en aval du barrage, le Doubs encore en pleine déroute et gémissant. D'instinct elle va au fleuve déchiré, jetant sa plainte.

Elle atteint le fourré qui dissimule la porte. Voici déjà le groupe des bouleaux penchés sur le banc de pierre, où si souvent elle est venue chercher la solitude mélancolisée par ces feuillages, sensibles à tous les frissons de la vallée.

Elle s'arrête, surprise par un chuchotement. Est-ce Michèle lisant pour elle-même? Non, elle n'est pas seule. Toute droite, assise sur le banc, les mains très blanches posées sur la pierre, Nicole l'écoute. Quelle pâleur, quel égarement sur son visage! Que se passe-t-il? Un danger la menace? Germaine va s'élançer, bouleversée, lorsqu'un mot arrive jusqu'à elle, puis des plambeaux de phrases quand la voix s'anime. Et elle reste clouée sur place dans l'épouvante de ce qu'elle entend.

— Tu n'as donc pas compris... lorsqu'il venait à la maison... leurs silences... Et notre course dans Paris...

Est-il temps d'intervenir, de surgir pour interrompre l'horrible révélation? Oh! ces pauvres traits douloureux, l'anxiété de cette bouche mi-ouverte pour crier, sangloter, implorer! Trop tard! Elle sait maintenant...



Achetez-en Deux paquets à la fois

VOUS trouverez que cela paie de garder toujours sous la main plusieurs paquets de Soda à Pâte "Cow Brand"... cela ne coûte que quelques cents le paquet et offre maintes utilisations importantes à la maison. En voici quelques-unes:

**NETTOIE LES DENTS**—Le brossage régulier des dents avec du "Cow Brand" produit un nettoyage efficace et laisse après lui une saveur agréable et propre... aide aussi à rendre aux dents leur couleur naturelle.

**UN BAIN REPOSANT**—Versez dans une baignoire remplie d'eau chaude un paquet d'une demi-livre de Soda à Pâte "Cow Brand". Il procure repos et détente après une rude journée d'activité de temps de guerre.

**EXTINCTEUR D'INCENDIES**—Déchirez le sommet d'un paquet de "Cow Brand" et saupoudrez le contenu sur le feu. Ne jetez jamais d'eau sur de l'huile ou de la graisse en combustion—le Soda à Pâte est plus sûr et empêche le rejaillissement.

**POUR LA CUISINE**—Vous aurez besoin de Soda à Pâte "Cow Brand" pour plusieurs de vos recettes du temps de guerre.

**ENVOYEZ LE COUPON** ci-dessous pour recevoir les dépliants GRATUITS donnant des recettes pour Economiser le Sucre et indiquant les utilisations médicinales du Soda à Pâte "Cow Brand".

## SODA À PÂTE "COW BRAND"



BICARBONATE DE SOUDE PUR

CHURCH & DWIGHT LIMITED,  
Dépt. T-2  
2715, rue Reading, Montréal, P. Q.  
Nom \_\_\_\_\_  
Adresse \_\_\_\_\_  
(Veuillez écrire vos nom et adresse en imprimé) (148F)

**VOUS POUVEZ FAIRE BEAUCOUP D'ARGENT**

de très belles primes ou 30% en argent vous seront données GRATUITEMENT en vendant pour \$5.00 et plus de nos belles cartes de Noël et Bonne Année. Demandez une boîte de cartes et notre catalogue de beaux cadeaux gratuits. Ecrivez à:  
Allen Nouveautés,  
Dépt. L. M. St-Zacharie, Qué.

**DETECTIVES**, Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détective. Ecrivez immédiatement à M. T. Julien, Caster 25, Station T., Montréal.

**Gaz stomacaux**  
causent d'intolérables douleurs.  
Obtenez du soulagement avec  
**Double-O-Pepsin**

**REFUSEZ  
LES  
IMITATIONS !**



Avant d'acheter soyez certains que c'est du véritable "BOVRIL" et voyez à ce que le nom sur l'étiquette soit correctement épilé tel que:—

39-44F

**B-O-V-R-I-L**

VÉRITABLE BOVRIL  
EST DÉLICIEUX



**LA  
Femme  
SOUFFRE...**

Dès l'âge de la puberté, la jeune fille paie un lourd tribut à l'infirmité humaine. Femme, ce sont de nouveaux troubles essentiellement féminins: périodes difficiles, coliques utérines, hémorragies, métrites, etc. Et quand finit, vers la cinquantaine, sa vie gynécologique, ces douleurs qui lui sont particulières redoublent. A toutes ces phases, si pénibles pour la femme, il existe un remède sûr, éprouvé, c'est la

**FANDORINE**

A toutes ces périodes de sa vie, la FEMME doit veiller à son hygiène intime, indispensable à sa santé. Elle devra faire usage de la

**GYRALDOSE**

qui est, à la fois, microbicide, désinfectant, désodorant, et agréable à employer.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies. Ecrivez à Casier Postal 27, Station N. Montréal, pour recevoir brochure gratuite: "Connaissez-vous?"



C'est un produit CHATELAIN  
FABRICANT DE L'URONNAL



**Poils  
PARTIS** Figure  
Lèvres  
Menton Bras Jambes

Heureuse! J'avais de vilains poils... ça m'ennuyait... et je me décourageais. J'essayai différents produits... même un rasoir. Mais rien ne me satisfaisait. Je découvris alors une méthode simple, sans douleur, bon marché. Elle réussit. Ce secret a rendu la beauté, l'amour, le bonheur à des milliers. Mon livre GRATUIT: "Comment se débarrasser des poils superflus" explique cette méthode et son succès. Adressé sous enveloppe blanche. Aussi offre d'essai. Aucune obligation. Ecrivez à Mme Annette Lanzette, 93-95 rue Church, Dépt. C-451, Toronto, Canada. Inclure timbre de 4c pour réponse.

**Crème Orientale  
GOURAUD**

La crème à appliquer avant le bal. Ne s'enlève ni ne se retouche. Un essai vous convaincra.

Blanc, Chair,  
Rachel, Sun-Tan



— Rappelle-toi, continue la voix étranglée par l'émotion, mais inexorable, rappelle-toi leurs troubles... Comment ne voyais-tu rien?

Trop tard! Sa présence abhorrée maintenant ferait plus de mal encore. Mais toute sa pitié, toute sa tendresse a jailli d'elle, d'un élan, dans un cri étouffé: "Ma pauvre petite... Ma pauvre petite..." Et elle regarde... elle regarde, tendue, les bras élançés pour étreindre, consoler... Comment Michèle a-t-elle ce courage?

Celle-ci, pâle aussi, debout, raidie, apparaît comme une justice inflexible. Mais ses lèvres tremblent. Elle remplit un devoir, sachant qu'elle fait mal, mais qu'une autre souffre aussi...

Elle a dit ce qu'il fallait. Alors, devant le désespoir qui creuse, ravage en silence le coeur qu'elle vient de blesser, son émotion ne se domine plus. Des larmes mouillent ses yeux. Humblement elle s'approche, ne sachant comment toucher à cette douleur. Mais Nicole, les regards fixes, ouverts sur son bonheur menacé, ne semble pas voir ce geste. Elle secoue tout à coup la tête, dans une dénégation farouche.

— Non... non...

Et ses soeurs comprennent qu'elle ne croit pas.

— Non... tu te trompes... répète-t-elle avec plus de violence encore.

La petite amoureuse s'est redressée. Un défi passe dans ses yeux, devant lesquels viennent de renaître des souvenirs de tendresses. Et c'est Germaine maintenant, qui, en présence de cette certitude de l'amour, reçoit au coeur la blessure.

Un cri victorieux a jailli enfin de l'âme illuminée de Nicole.

— Je le sais... J'en suis sûre... Il m'aime!

— A présent, oui... reprend Michèle, redressée, énervée par cette résistance, la voix haute. Mais ils s'aimaient autrefois. Et c'est pour nous, pour ne pas nous abandonner à notre misère, qu'elle a renoncé, qu'elle s'est résignée à cet autre mariage. Mais rappelle-toi donc cette lutte intérieure, si apparente pour ceux qui l'aimaient, ses reculs, ses abandons. Le sacrifice fait, elle ne demandait qu'à oublier... C'était déjà trop pour nous d'accepter. La honte m'en reste au coeur. Mais il y avait maman; et nous, nous étions incapables l'une et l'autre de l'aider suffisamment, trop jeunes, trop mal armées, et pas assez courageuses. J'ai essayé... J'espérais arriver à temps... Oh! Accepter cela!... Tu ne voyais rien... Et voilà que tu te jettes sur sa route, avec ta joie d'être aimée librement, et par qui?... Oui... Je suis cruelle... Imagines-tu ce qu'elle a dû souffrir, elle?

— Que veux-tu donc que je fasse?

Devant le visage suppliant qui s'est levé vers elle, et où monte la vague d'une immense désolation, Michèle hésite. L'arrêt est sur les lèvres. Comment s'arrêter maintenant? Elle se penche de nouveau, courbée, pour que les mots tombent plus doucement, et prête à recevoir l'effondrement de cette détresse.

— Renoncer, ma chérie...

Nicole a baissé la tête, et les larmes sont venues lentes, intarissables. Sous le poids du grand chagrin les épaules se sont affaissées, tout le joli corps fléchissant s'abandonne en une ligne coulante; le long des hanches glissent les bras nus, et les mains, ces mains si blanches, qui n'ont pas bougé, à plat sur la pierre, semblent posées là, frémissantes, pour

toujours. Aux temps des dieux, créateurs d'images, ne fût-elle pas devenue une Source pleurante en laquelle se serait éternisé son désespoir? Les bouleaux ont frissonné. Quelques feuilles se détachent et tombent mollement, comme si, à chacun de leurs soupirs, ces arbres émotifs mouraient un peu...

Soudain Germaine est apparue dans l'allée, s'avançant de son allure grave, plus mesurée seulement, plus lourde que d'habitude.

Arrivée derrière le banc, dans un geste de douceur, d'autorité, elle a pris entre ses paumes les tempes de la jeune soeur, immobilisée dans une apparente insensibilité, mais qu'elle a sentie traversée d'une onde glacée. Cependant que sa voix pâle, étrange, altérée disait:

— Je viens de quitter M. Ducros, et je vous cherchais pour vous rassurer, car je savais vos inquiétudes. Oui, j'avoue, j'ai eu peur de l'inconnu, de malentendus possibles... Mais nous venons de nous expliquer... J'avais tort... Il faut le connaître... Il est bon... Bref, je me suis engagée, de nouveau... C'est fait...



Ne manquez pas de lire  
notre roman complet du  
mois prochain

**L'ABBÉ CONSTANTIN**

Par Ludovic Halévy

De ce mot, elle fermait irrévocablement le passé. Tendue, toute sa chair crispée, elle disait les mots rassurants. Ses mains, du visage de Nicole, avaient glissé sur les épaules, et, à travers le linon de la blouse, sentaient passer la houle des sanglots. Puis, peu à peu, sous le baume des paroles, les doigts perçurent l'approche de l'apaisement.

Charitablement, elle continua, versant l'espoir:

— Vois-tu, nous étions d'accord depuis longtemps... Je ne sais pourquoi j'hésitais... Je serai très heureuse...

Plusieurs fois elle répéta:

— Je serai très heureuse...

Et c'était elle maintenant qui défaillait, agrippée à ces frêles épaules dont elle sentait la tiédeur et où revenait la vie.

Le visage de Nicole se leva anxieux encore. Était-ce pour surprendre la sincérité des paroles ou en mendier d'autres qui achevassent de la convaincre? Alors, Germaine se pencha et l'enveloppa de son regard si beau d'ardeur, rayonnant de la fièvre de donner...

Assise maintenant sur le banc, elle avait enlacé le buste qui s'abandonnait, et la

main caressait la chevelure défaite. Dans ce bercement, n'était-ce pas un peu aussi sa propre douleur qu'elle cherchait à assoupir... Mais elle n'avait pas tout dit. Il resterait entre elles des doutes, des soupçons, des méfiances, tant qu'elle n'aurait pas fait l'aveu inévitable, tant qu'elle n'aurait pas prononcé le reniement définitif... Et c'était le plus cruel...

— Il faut que tu saches... murmura-t-elle, les yeux fermés pour garder son courage et peut-être pour mieux revivre l'ancien rêve. Autrefois, j'avais cru aimer... Oui... Tu t'en doutais bien?... Mais chut!... Ne réveillons pas les choses mortes... bien mortes... J'étais bien jeune... Comme c'est loin! L'a-t-il jamais su?... Je n'étais pas faite pour lui...

Un silence s'appesantit sur elles trois, immobilisées dans des souvenirs.

La première, Germaine leva les yeux et, regardant Michèle, lui désigna avec reproche leur soeur, le visage caché sur son épaule, toute frémissante encore.

— Pourquoi as-tu fait cela?

Michèle détourna la tête et, douce-

ment, pour ne pas blesser leurs sensibilités douloureuses, elle prononça d'une voix sans sonorité:

— Puisque voilà vos vies fixées l'une et l'autre, il faut que je vous fasse part d'une résolution prise déjà depuis quelques jours... Je vais partir...

Et pour que ses paroles ne pussent laisser place à une mauvaise interprétation, elle ajouta vivement:

— Oui, je pars pour Paris... J'ai la promesse d'être engagée comme sténo chez un avocat à la rentrée. D'ici là, il faut que je travaille ferme chez Pigier.

Comprenant que rien n'entamerait cette décision, Germaine demanda seulement, la voix brisée:

— Alors, l'enseignement?

— Trop long!

Nicole avait entendu. Elle ne bougea pas. Il y avait des choses qu'elle ne comprenait pas bien, qui la dépassaient. Toute dolente et meurtrie, elle savait qu'on lui laissait son bonheur, bonheur fragile encore, et elle semblait le cacher là, sous la garde de ce coeur qu'elle sentait sous ses lèvres et qui battait trop vite...

# La petite poste

1. — 05 du mot.
2. — Chaque annonce doit être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur.
3. — Les annonces doivent nous parvenir avant le 5 du mois qui précède la publication de la revue.

Afin de réprimer tout abus, la direction de "La Revue Moderne" se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier au besoin. Les changements seront faits de façon à respecter le sens de l'annonce. Nous retournerons l'argent, lorsque les annonces ne seront pas publiées.

**Primerose.**—Désire correspondants, instruits, distingués, âge: 20 à 25 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

**Bérendère.**—Correspondante instruite, honnête, désire correspondants, même genre, 45 à 60 ans. Casier postal, 201 Station E, Montréal.

**Colombine.**—Gâle, instruite, demande correspondant optimiste, style intéressant, 24 à 32 ans, réponse assurée. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

**Gaby.**—Distinguée, désire correspondants, gentils et cultivés de 30 à 40 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

**Qui viendra.**—S'égayer avec NINON? Bienvenue à tous. Jeunes gens instruits 20 à 23 ans. C. P. 946, Rouyn, P. Q.

**Bérendère des Aulnes.**—Aime l'espace. Qui de vous, jolis chevaliers de l'air aimeraient voler avec moi, dans les sphères de l'amitié. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

**Solange.**—Brunette distinguée, sympathique, invite gentils correspondants distingués de 21 à 27 ans. Venez, mon foyer postal vous est ouvert. Bienvenue à tous. 5188 St-André, Montréal.

**Amoureux.**—Fille de 25 à 35, célibataire, honnête, bon parti, but: sérieux, réponse assurée. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

**Julie.**—22 ans de campagne, désire correspondante distinguée, gentille, élégante, photo si possible. 320 est, rue Notre-Dame.

**Gil Doray.**—Correspondantes de 25 à 30 ans, attributs requis: humanisme, originalité, beauté, proportionnelle à l'intellect — réponse certifiée si photo adressée. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

**Avions.**—Institutrice âgée de 20 ans, sérieuse, distinguée et joviale, désire un correspondant de 20 à 30 ans, de bonne éducation. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

**Hélène Collard.**—C. P. 98, Chicoutimi, désire correspondants de 22 à 28 ans.

**Pauline Trépanier.**—C. P. 98, Chicoutimi, désire correspondants de 25 à 30 ans. Réponse assurée.

**F. T.**—C. P. 211, Chicoutimi, désire correspondants rigolos de 20 à 30 ans. Réponse assurée.

**Berceuse de rêves.**—Désire correspondants distingués, 18 à 24 ans. C. P. 150, Terrebonne, P. Q.

**Madeleine Gilbert.**—Jeune institutrice musicienne demande correspondants instruits, distingués âgés de 19 à 25 ans. Compton, P. Q.

**Rachel.**—23 ans, institutrice de campagne, jolies, distinguées, demande correspondants instruits, honnêtes. 320 est, rue Notre-Dame.

**Ginger.**—Désire gentils correspondants de 20 à 30 ans, instruits, distingués, aimables. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

**Barbara.**—Désire correspondant 25 à 35 ans, instruits, sérieux, bonne position. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

**Yvon.**—30 ans, demande gentilles correspondantes. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

**Suzanne.**—Accueillera avec plaisir correspondants dans la trentaine, 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

**A. H.**—Désire correspondants professionnels ou bonne position. Je suis âgée de 28 ans, instruite, distinguée, sage, vivant à l'aise. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

**Lucille.**—Désire correspondants instruits et distingués. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

**Etoile d'or.**—Châtain distinguée, sage, bonne éducation, correspondrait avec monsieur sérieux de 25 à 35 ans, intelligent, professionnel, médecin de préférence. Casier 26, Jonquière, P. Q.

**Joelyne de Bellefeuille.**—Coeur sympathique, désire correspondre avec messieurs distingués, instruits, offrant en retour amitié sincère. 7839 avenue de Gaspé, Montréal.

**Exilé.**—Jeune ingénieur désire correspondantes instruites et distinguées. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

**Hélène.**—Demande correspondant, instruit, sérieux, bonne éducation, 25 à 35 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

**Louise.**—Désire correspondants, distingués, 22 à 30 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

**Tania.**—Désire correspondants instruits, distingués de 20 à 35 ans. But sérieux. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

**Fernande.**—Blonde 31 ans désire correspondants distingués, bruns et grands. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

**Fanette.**—Châtain, 11 ans, désire correspondants distingués, brun, but sérieux. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

**Marcelle.**—Sérieuse et distinguée invite correspondant: 30 à 35 ans pour égarer jours d'automne. Bienvenue à tous. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

**Un blond.**—Désire correspondantes distinguées 17 à 19 ans. C. P. 150, Terrebonne, P. Q.

**Théo.**—Garçon distingué, 36 ans, désire correspondante, honnête de la campagne. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

**Gisèle.**—25 ans, Bienvenue! Soldats ou Civils. But: faire connaissance. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

**Coquelicot.**—Désire correspondants de 20 à 28 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

**Mlle Aline.**—Jeune fille, 29 ans, avec petit capital, demande à correspondre avec monsieur de 30 à 40 ans, sérieux et distingué, célibataire ou veuf. But: voulant se fonder un foyer. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

**Eureka.**—Demande correspondants de 20 à 30 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

**Marise.**—Ferait bon accueil à jeunes gens instruits sérieux et sympathiques. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

**Deux inséparables.**—Désirent deux correspondants, amis, civils, militaires. Grands, environ 25 ans, photo si possible, réponse assurée. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

**Conrad.**—Etudiant médecine demande correspondante cultivée, réponse assurée si photo. C. R. 595 4ème avenue Québec.

**Carabin.**—Désire correspondantes de 24 ans et plus, de la métropole. But: connaissance. 84 Dubé, Montréal est.

**Fantasia.**—Blonde, petite, 22 ans, invite correspondants, sympathiques, honnêtes. Bienvenue! 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

**Québécoise.**—Grande, blonde, distinguée, demande correspondants, instruits et de bonne éducation, de 35 à 45 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

**Aima.**—Grande, instruite, distinguée, désire correspondant 35 à 45 ans, instruit, bonne position. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

**André.**—Etudiant, demande correspondantes, réponse assurée. 159 rue Rollot, Québec.

**Cécile.**—23 ans, désire correspondants, honnêtes et distingués. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

**Toujours seule.**—Les veillées de l'hiver seront longues, écrivez-moi personnes de 30 à 50 ans. Je répondrai à toutes. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

## TOUJOURS LE BIENVENU!

S'il vous arrive des visiteurs... si vous avez une collation à servir aux enfants... ou simplement si vous voulez bien terminer un bon repas, servez du Cacao Fry... c'est un breuvage toujours apprécié de tout le monde!

En effet, adultes et enfants se régaler de l'exquise saveur chocolatée du Cacao Fry. Vite et aisément préparé avec du lait, le Fry vous apporte les éléments nutritifs et vivifiants dont tout le monde a tant besoin de ce temps-ci.

Servez du Fry tous les jours à la maison... chaque tasse est une tasse de nourriture!

On voit sur le plateau des carubans au fromage et de piment, des oeufs et des roulettes au fromage.



**COMMENT PRÉPARER du vrai bon Cacao pour un groupe d'invités**

Pour chaque tasse requise, mettez dans un pot une cuillerée à thé de FRY et une cuillerée à thé de sucre, que vous mélangerez à sec. Ajoutez ensuite assez de lait froid pour faire une pâte, puis remplissez avec la quantité requise de lait chaud, brassé et SERVEZ!



*La guerre est encore  
loin d'être gagnée*

Nous connaissons des jours et des combats  
d'une cruauté inouïe.

Les coups déjà portés à l'Axe par nos aviateurs  
canadiens ne sont que le prélude des coups plus  
forts et plus dévastateurs qui lui sont réservés.

Ces nouvelles attaques, actuellement en  
préparation, seront lancées avec une puissance  
destructive inconnue jusqu'ici.

Pour permettre ces préparatifs, pour atteindre  
notre objectif que tout Canadien en  
état de servir l'air joue son rôle.

Les sacrifices généreux  
de nos combattants en marche doivent  
être encouragés et soutenus.

Je vous prie de continuer à suivre  
la voie tracée à tous.

*\* Message du Maréchal de l'Air William A. Bishop, V.C.,  
D.S.O. avec agrafe, M.C., D.F.C., Directeur du  
recrutement pour la R.C.A.F.*

BIBLIOTHEQUE ST DENIS  
1700 ST DENIS  
MONTREAL PQ  
CH-81 JUL 14 1944